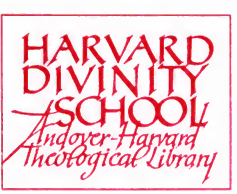

HARVARD
DIVINITY
SCHOOL
Andover-Harvard
Theological Library

1

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE STRASBOURG.

θ

ÉTUDES SUR FAREL,

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE STRASBOURG,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

Le mardi, 22 juillet 1834, à 4 heures de l'après-midi,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

Karl

CHARLES SCHMIDT,

DE STRASBOURG (DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN),

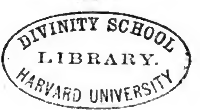
BACHELIER ÈS-LETTRES.

« Il était puissant en paroles et en œuvres. »
Act. VII, 22.

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, N° 3.

1834.



M. Redslob, doyen de la Faculté, inspecteur ecclésiastique et chevalier de la Légion-d'Honneur.

MM. Redslob,
Bruch,
Richard,
Fritz,
Jung,
Willm.
} Professeurs de la Faculté.

M. Bruch, Président de la Thèse.

EXAMINATEURS:

MM. Bruch,
Richard,
Fritz,
} Professeurs.

La faculté n'entend approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDES SUR FAREL.

INTRODUCTION.

Avec les grandes circonstances naissent les grands caractères. Chaque époque décisive trouve des hommes qui la comprennent, qui en saisissent le sens, et qui en deviennent les acteurs, les héros, quelquefois les martyrs. Chaque fois que les temps sont accomplis, la Providence éveille des apôtres auxquels elle confie la mission d'enseigner à leurs contemporains la doctrine qui est le produit du travail des siècles, la forme renouvelée de la vérité éternelle.

Après l'époque de l'apparition du christianisme dans le monde, nulle autre peut-être n'a été plus féconde en résultats que celle où ce christianisme a été prêché une seconde fois dans sa pureté primitive.

Il avait presque disparu, grâce au despotisme de Rome, à la vie scandaleuse du clergé, aux subtilités des scolastiques.

Pendant tout le cours du moyen-âge, des voix isolées s'étaient fait entendre pour réclamer que la religion fût ramenée à sa source première, à l'Evangile; des cris collectifs s'étaient élevés pour protester avec énergie contre ce déplorable état de choses. Mais les flammes des bûchers firent taire les Pierre de Brueis, les Huss, les Savonarola; les guerres d'extermination étouffèrent les Albigeois et les Vaudois.

Cependant, la vérité est immortelle; elle continuait de prêcher, au nom de la foi, du haut des échafauds, du fond des cachots de l'inquisition, sur les ruines des villes saccagées. Dieu veillait sur son œuvre. Au milieu de tous ces obstacles qui semblaient s'opposer irrésistiblement à la marche des idées, le travail des siècles s'accomplissait; le moyen-âge poursuivait sa tâche. Cette grande période que, par ignorance, on représente si souvent comme un temps de barbarie et de ténèbres, a été bien plus riche en travaux qu'on ne le pense; un grand mouvement intellectuel la caractérise. Les esprits, qui d'abord s'étaient reposés dans une foi presque aveugle, sont tourmentés par un immense besoin de renouvellement; parfois le vague sentiment de ce besoin, qui n'a pas toujours pour objet des chimères, devient pénible aux penseurs, pousse les uns à l'insurrection, et porte les autres à se retirer dans les monastères pour y vivre d'étude et d'espérance; ils croyaient que les hommes n'étaient pas encore capables de supporter la grandeur des idées qu'ils pressentaient.

Les scolastiques, ces lutteurs infatigables pour une cause qui ne méritait pas leurs efforts extraordinaires, trouvent des adversaires dans les mystiques, dans les prédicateurs populaires. Pierre d'Ailly, Gerson, Tauler, Geiler, tâchent de réveiller la foi religieuse et un culte plus pur et plus profond.

Le goût pour les lettres anciennes renaît dans l'Occident, et porte les savans à étudier les grands modèles de l'antiquité. Cependant, il ne faut pas exagérer les bienfaits de cette renaissance, à laquelle on attribue souvent une influence beaucoup trop exclusive.

Les résultats de cette étude des langues anciennes sont appliqués à la théologie; les études sacrées reprennent leur essor; on fait des éditions critiques des saints livres, et on essaie de les traduire.

Dans les universités, surtout dans celle de Paris, se manifeste un esprit d'indépendance et d'opposition, qui inquiète le saint-père. D'Ailly, Gerson, Clamenges, enseignent à Paris.

Les rois eux-mêmes commencent à résister à l'autorité papale;

Charles VII, Louis XII. Les parlemens s'opposent aux empiètemens arbitraires de Rome; en 1438 on fait la pragmatique sanction; en 1516 le parlement de Paris proteste contre le traité de François Ier avec Léon X.

La nation allemande publie, à plusieurs reprises, ses nombreux griefs; l'empereur Maximilien veut songer sérieusement à une réforme.

Les conciles enfin s'assemblent chaque fois avec le projet de réorganiser l'Eglise, et d'en bannir les abus. Leurs vœux sont stériles; ils ne s'occupent tantôt qu'à condamner Huss, tantôt qu'à faire et à défaire des papes.

Mais c'est dans le peuple surtout qu'on reconnaît les germes des événemens qui vont éclore. Ses poètes lui inspirent de l'enthousiasme pour ce qui est grand et beau, et entretiennent en lui l'horreur qu'il a pour les vices et les crimes des papes. Tous les sentimens de religion et de moralité se réfugient dans son sein.

Tous ces mouvemens cependant n'étaient que partiels et disséminés. Le temps prescrit par la Providence n'était pas arrivé. Il était réservé au seizième siècle d'être le résumé de tous les travaux précédens, et de commencer une nouvelle ère dans l'histoire de l'esprit humain.

De toutes parts on s'élance vers un avenir meilleur; mais peu d'hommes seulement en ont une conscience claire et positive; ce sont eux qui guideront les autres.

Le besoin d'amélioration, si universellement senti en Europe, et annoncé par tant de voix, éclata enfin, et trouva partout le terrain préparé. Guttenberg avait inventé l'instrument qui servit à déblayer le sol, et qui deviendra le plus puissant moyen pour propager les idées nouvelles.

La *Réformation* n'est donc pas un événement fortuit, sans cause et sans préparation. Elle est le résultat de beaucoup de travaux et de peines, le produit de ce grand moyen-âge, de ce temps unique en l'histoire, et si peu connu encore. Tous les pays de l'Europe s'asso-

cièrent à ce mouvement, et, en plusieurs endroits, les prédicateurs de l'Evangile se levèrent presque simultanément, indépendans les uns des autres.

L'Allemagne donna l'éveil ; le scandale de la vente des indulgences fut le brandon qui alluma le vaste incendie. Luther affiche ses thèses. La Suisse allemande se lève en même temps, à la voix de Zwingli, de Haller, d'Œcolampade.

Les écrits de Luther se propagent avec une rapidité que nous avons de la peine à comprendre aujourd'hui. Partout son appel trouve des échos, surtout en France. La Sorbonne le condamne; mais la semence était jetée; elle tomba dans des cœurs qui la gardèrent soigneusement, et où elle ne tarda pas à fructifier.

En France, la royauté se joint aux théologiens pour réprimer les tentatives de quelques hommes courageux. Elle use de ses moyens ordinaires pour imposer silence aux novateurs, des proscriptions et des supplices. Bien que plus tard une politique indigne portât les rois de France à se déclarer les alliés et les protecteurs des protestans d'Allemagne, ils allumaient, de leur propres mains, les bûchers dans les rues de Paris, ou tiraient des coups de fusil des fenêtres du Louvre sur des fuyards désarmés.

Les réformés français sont obligés de chercher un refuge hors de leur patrie; les uns vont à la cour de la reine de Navarre; d'autres, se rendent dans la Suisse française, qui leur est redevable de sa réformation. Il est donc nécessaire de rattacher l'histoire des Farel, des Calvin, à l'histoire des premiers malheureux essais de réformer la France.

La réformation de la Suisse présente un caractère tout particulier. La forme démocratique des gouvernemens de ce pays, depuis longtemps indépendant du pape, facilitait beaucoup l'établissement des nouvelles idées, et des institutions qui en découlaient. Les réformateurs suisses n'eurent pas à lutter contre un pouvoir royal fanatique; ils n'eurent à ménager aucun intérêt temporel, à respecter les caprices

d'aucun prince timide ou ambitieux. Tout se fait par le peuple. Les théologiens disputent devant les magistrats, et puis ceux-ci assemblent leurs citoyens, et soumettent à leur suffrage la question s'il faut changer de religion ou non. La réformation est introduite à la pluralité des voix. Nous trouvons peut-être ce mode d'agir contraire à nos idées, mais il y a quelque chose de grave et de solennel dans ces magistrats impartiaux remettant tout à la décision du peuple, dans ces citoyens se déclarant publiquement pour ou contre une opinion religieuse, dans ce respect pour la liberté de chacun, qui ne doit se soumettre qu'à la volonté du plus grand nombre. Et d'ailleurs c'était dans l'esprit du temps et du pays; et la Suisse a été ainsi préservée de ces soulèvemens, de ces excès qui ont eu lieu partout ailleurs. Il est vrai qu'aussi dans ces contrées l'introduction de la réforme a été accompagnée de quelques violences; plusieurs fois des autels ont été renversés, des images brisées; mais où trouver dans l'histoire un grand mouvement social, destiné à changer complètement la face des choses, qui se soit fait dans le calme et sans secousses?

Les réformateurs suisses parlent haut et marchent droit à leur but; ils sont tous des hommes d'action et animés d'un saint courage. Des conjonctures pareilles demandent des caractères héroïques; les temporiseurs qui, comme Erasme, cachent leur manque d'énergie sous une prétendue modération, font plus de tort que de bien. Ils sont mal vus de tous les partis.

Par la même raison, les réformateurs suisses se mêlent des affaires de l'état. Le patriote Zwingli exhorte les Helvétiens à ne plus servir à l'étranger, et tombe glorieusement à Cappel. Farel et Calvin veulent réformer aussi les mœurs; ils ont une grande autorité sur les magistrats, et soumettent les citoyens à une espèce de théocratie, par les disciplines ecclésiastiques et les censures publiques qu'ils établissent. On peut dire que par-là le libre mouvement de la pensée a été entravé, mais pour un moment seulement, car la pensée humaine ne se laisse arrêter par rien; elle est toujours en progrès, quoiqu'on fasse.

Les réformateurs de la Suisse française n'en sont donc pas moins illustres; la postérité admirera toujours Farel, Calvin, Viret, et une foule d'autres plus obscurs et méritant cependant d'être mieux connus, comme Froment, Couraut, Saunier, Fabri. Il est vrai que le reflet sanglant d'un bûcher ternit la mémoire de Calvin; mais le bien qu'il a fait en est-il moins grand? Viret est pur de tout reproche. Farel, le premier des réformateurs français (car Calvin n'a fait que bâtir sur les fondemens jetés par lui), a été souvent attaqué, on lui a fait de graves reproches, on l'a traité de turbulent, d'iconoclaste, d'homme ignorant et séditieux. Nous tâcherons de faire tomber plusieurs de ces injustes préventions, mais sans nous ériger en apologiste des défauts qu'il a eus, et des actes imprudens qu'il a pu commettre dans l'entraînement de son zèle.

Nous avons étudié, avec un intérêt toujours croissant, la vie de cet homme extraordinaire, et nous avons consciencieusement recherché tout ce qui pouvait contribuer à nous le faire connaître. Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas de donner à la biographie de Farel toute l'étendue que nous avions désiré lui donner. Nous nous bornerons à indiquer, en peu de pages, les époques les plus décisives de sa vie; ensuite nous le montrerons tel qu'il nous apparaît comme prédicateur et comme écrivain; nous dirons quelques mots de ses opinions théologiques, et nous terminerons en essayant de donner le portrait de son caractère, aussi fidèlement qu'il nous sera possible. Nous nous réservons d'ailleurs de traiter un jour la vie de Farel, d'une manière plus complète et plus détaillée.

GUILLAUME FAREL.

„Fuit enim in hoc homine præter pietatem, doctrinam, „vitæ innocentiam, eximiamque modestiam, singularis „quædam animi præsentia, ingenium acre, sermo vehe- „mentiæ plenus." Beza, *Icones.*

I. VIE DE FAREL.

Guillaume Farel nacquit en 1489, à Gap. Il fut élevé dans toutes les superstitions du catholicisme. Comme il montrait de bonne heure beaucoup de goût pour les études, ses parens l'envoyèrent à l'université de Paris, où les leçons d'hommes, tels que Lefèvre d'Etaples, achevèrent la culture de son esprit. Ses progrès dans la philosophie et dans les langues lui firent obtenir une chaire au collége du cardinal Lemoine. Fermement convaincu de la vérité des doctrines papales, il voyait avec horreur les essais tentés par plusieurs hommes courageux de réformer l'Eglise. Cependant, la lecture de la Bible ne tarda pas à donner à ses sentimens un cours tout opposé. Il devint lui-même un des plus ardens partisans de la réforme. Forcé de quitter Paris avec son maître et ses amis, Gérard et Martial Ruffi, il se rendit à Meaux (1521), où l'évêque Guillaume Briçonnet, homme d'un grand savoir, les reçut dans sa maison. Les principes qu'ils répandirent à Meaux furent goûtés par un grand nombre de personnes, tellement que les moines commencèrent à s'en allarmer. On menaça Briçonnet; on sévit contre les réformés, et les prédicateurs furent encore une fois contraints de chercher ailleurs un asile.

Farel, qui avait quitté Meaux avant ses collègues, fit un voyage à Gap; après avoir vainement essayé d'y gagner quelques cœurs, il se

retira à Bâle (1524), où il fut accueilli par Œcolampade. Ce n'est qu'à Bâle proprement qu'il débuta dans la carrière de réformateur, en disputant sur dix thèses latines. Par sa franchise et sa vivacité il s'attira la haine d'Erasme. Le clergé, ayant à sa tête Louis Bérus, et excité par Erasme, parvint à faire éloigner de Bâle le courageux étranger. Celui-ci, qui s'était lié étroitement avec Œcolampade, et qui avait vu Zwingli à Zurich, et Berthold Haller à Berne, se rendit alors à Montbéliard, où le duc Ulrich de Wurtemberg lui permit de prêcher. En passant par Strasbourg, il s'était entretenu avec Capiton et Bucer, auxquels Œcolampade l'avait recommandé.

Deux années lui suffirent pour réformer tout le pays de Montbéliard, quoique sa trop grande ardeur lui suscitât de fortes résistances et faillît plusieurs fois lui coûter la vie. Un acte de violence exaspéra tellement les prêtres et la populace, qu'il fut forcé de chercher son salut dans la fuite. En 1526 il arriva à Strasbourg. Capiton lui ouvrit sa maison; il retrouva Lefèvre et Gérard Ruffi, et se mit à la tête des nombreux réfugiés français qui, dans la ville hospitalière, avaient trouvé un asile. Cependant, il ne resta que peu de temps à Strasbourg. En octobre déjà il quitta cette ville pour aller à Bâle, et de là à Berne, où Haller lui conseilla de prêcher l'Evangile dans le pays d'Aigle. Sous le nom de Guillaume Ursinus, et se disant maître d'école, il y instruisit les enfans à ses propres dépens, malgré de nombreux obstacles, quoique le gouvernement de Berne le soutînt. En janvier 1528, il prit part à la dispute de Berne; il introduisit ensuite la réforme dans les districts d'Aigle, de Bex et d'Olon, à la pluralité des voix. Les magistrats de Berne, voyant le succès de ses travaux, lui donnèrent une patente qui l'autorisait à prêcher, non-seulement dans leurs terres, mais aussi chez leurs alliés.

Morat est réformé par lui; à Lausanne, l'évêque est encore assez puissant pour lui résister. Un premier essai à Neuchâtel ne lui réussit qu'en partie (1529); par contre, il triomphe à Neuveville, à Bienne, dans les villages de la vallée de Moutiers (1529 et 1530). Il retourne

à Neuchâtel, où dans les rues et sur les places publiques il prêche devant une foule qui l'écoute avidement. Le gouverneur du comté et les prêtres lui opposent une vive résistance; mais les habitans le prennent sous leur protection, et le nombre des partisans de la réforme est bientôt assez considérable, pour qu'ils puissent abolir la messe (4 nov. 1530). Malheureusement des scènes de destruction dans les églises catholiques précédèrent cette décision.

Pendant que la réformation s'établissait dans la ville de Neuchâtel, Farel parcourait la campagne, et y répandait sa doctrine. Plusieurs fois les paysans, soulevés par les prêtres, le maltraitèrent et l'accablèrent d'injures. A Valengin notamment, il fut battu jusqu'au sang et jeté en prison, d'où les citoyens de Neuchâtel le délivrèrent aussitôt. Au commencement de 1531 il est à Morat, dont il fait le centre de ses voyages évangéliques, et d'où il se rend encore plusieurs fois à Neuchâtel. En mars il prêcha à Avenches; à Orbe il n'eut que peu de succès, malgré les recommandations des députés de Berne, qui l'accompagnèrent. Cependant, il y convertit Pierre Viret, qui, depuis lors, devint son infatigable collègue. Peu de temps après il s'associa un nouvel ami, Christophe Fabri, Dauphinois comme lui, qui vint le voir à Morat, où il était retourné après une malheureuse tentative de réformer Saint-Blaise. Ses voyages le conduisent aussi à Granson; des émeutes réitérées ne l'ébranlent point; ses partisans irrités détruisent les autels; et comme Granson était aussi soumis au gouvernement de Fribourg, Berne enjoint à son prédicateur de quitter ce bourg, pour maintenir la paix. Peu à peu tout le pays de Neuchâtel fut ainsi réformé par ses soins. En 1532 il assista au synode de Berne, où il revit quelques-uns de ses anciens amis.

Dans cette même année, des députés des églises vaudoises du Piémont vinrent en Suisse pour conférer avec les réformateurs de ce pays. Farel et son collègue et compatriote Saunier furent invités par eux à prendre part aux délibérations d'un synode vaudois, qui

allait être convoqué. Ils s'y rendent. Les pasteurs ou barbes s'assemblent dans la vallée d'Angrogne, le 12 septembre 1532. Plusieurs décisions importantes furent prises, entre autres de faire une nouvelle traduction de la Bible. Robert Olivetan fut chargé de ce travail. C'est en revenant de ce synode que Farel et Saunier firent à Genève les premiers essais de réformation. Depuis quelques années déjà il y avait dans cette ville des personnes suspectes de luthéranisme. Farel les réunit autour de lui, et la nouvelle de son arrivée se répandit rapidement. Les magistrats, effrayés de sa venue, lui ordonnent de partir sur-le-champ. Mais il est cité devant le conseil épiscopal. Là, des scènes tumultueuses ont lieu; la voix des deux prédicateurs, qui s'étaient attendus à une dispute régulière, est couverte par les injures et les menaces des prêtres, et la manière courageuse dont Farel répond aux apostrophes du procureur fiscal de l'évêque, ne fait qu'augmenter la rage de l'assemblée. Des cris de mort s'élèvent contre les deux ministres; ce n'est qu'avec peine qu'ils peuvent regagner leur logis, où aussitôt on leur intime l'ordre de quitter la ville dans trois heures, sous peine de mort.

Ils partent et retournent à Orbe et à Granson. Farel engage son jeune compatriote, Antoine Froment, à aller à Genève pour y continuer en secret l'œuvre commencée. Froment donne des leçons de calligraphie, et parle à ses écoliers de l'Evangile; un sermon qu'il fait sur une place publique, le premier jour de l'année 1533, est la cause d'une émeute qui l'oblige de s'enfuir. Néanmoins, le nombre des réformés s'accroît de jour en jour à Genève. Les catholiques allarmés font venir le dominicain Gui Furbiti, docteur en Sorbonne, pour soutenir leur culte. Furbiti prêche avec véhémence contre les hérétiques et contre ceux qui les protègent. Les réformés s'en plaignent à Berne; Berne, se croyant offensé par le dominicain, envoie des députés à Genève pour demander sa punition. Farel et Viret accompagnent ces députés, et commencent aussitôt à prêcher. Sur les instances réitérées des Bernois, les conseils de Genève décident enfin qu'une controverse

aurait lieu entre Furbiti et les prédicateurs réformés. Cette dispute dura plusieurs jours; le moine se déclara vaincu; il fut condamné à faire amende honorable; il le promit; mais ayant refusé de nouveau, il fut mis en prison.

Farel gagna journellement plus de partisans; déjà les conseils n'osaient plus lui défendre de prêcher; le 1er mars 1534 il prêcha pour la première fois dans un temple, pour réfuter le dominicain Coutelier. Malgré les injonctions des magistrats, il continue de prêcher en public, car le peuple l'écoutait avec ardeur. Genève était dans une position difficile; les réformés devenaient de jour en jour plus nombreux, et brisaient déjà les statues; Fribourg avait accompli sa menace en rompant le traité d'alliance; l'évêque, soutenu par le duc de Savoie, avait excommunié la ville, et en était sorti. C'est alors que, fort de l'appui de Berne, et entrant dans l'esprit de la majorité des habitans, le conseil permit à Farel et à Viret de continuer leurs sermons; on leur accorda même un logement dans un couvent. Plusieurs des moines de ce couvent furent convertis par eux; l'un surtout, J. Bernard, devint zélé réformé, et soutint quelques thèses sur les principes de la réformation (20 mai 1535). Cette dispute, à la suite de laquelle les deux opposans, le dominicain Chappuis et le docteur en Sorbonne Caroli, se séparèrent du catholicisme, eut une grande influence sur le succès de la réforme à Genève. Les citoyens font prêcher Farel dans toutes les églises de la ville, malgré les défenses des magistrats, auprès desquels Farel demande la convocation d'un conseil général, pour arranger les affaires de la religion. On hésite; mais enfin, le 27 août, on publie un édit de réformation. L'année suivante (21 mai 1536), Farel fait prêter serment au peuple de demeurer fidèle à l'Evangile; celui-ci est propagé dans les campagnes, les images et les autels sont abattus, et l'on établit des écoles.

C'est dans ce temps que Calvin, revenant d'Italie, vint à Genève, où il ne voulait s'arrêter que pour quelques heures. Farel, ayant appris son arrivée, se rendit aussitôt chez lui, et le conjura de la ma-

nière la plus solennelle de rester à Genève, et de se joindre à lui pour l'œuvre de la réforme. Après quelques hésitations, Calvin céda, et forma dès ce moment avec Farel et Viret, cet illustre triumvirat qui a travaillé avec tant de succès, et dont les historiens parlent avec une si juste admiration. Farel s'adjoignit aussi Couraut, qui, quoique aveugle, devint son zélé collaborateur.

Au mois d'août de cette année, Berne convoqua un synode à Lausanne. Farel composa les dix thèses sur lesquelles on disputa. Il fut lui-même le principal interlocuteur, et eut peu de peine à défendre la doctrine de l'Evangile contre les insignifiantes attaques des adversaires. Après cette dispute, la réformation fut établie à Lausanne; Viret et Caroli devinrent pasteurs de la nouvelle Eglise.

De retour à Genève, Farel soumit à l'approbation des conseils et du peuple la confession de foi qu'il avait composée. Elle fut adoptée en juillet 1537. Cette confession, et surtout l'excommunication qu'elle introduisait, excita des murmures chez beaucoup de personnes. Un parti commença à se former contre Farel et Calvin. D'autres germes de discorde vinrent encore s'ajouter à ceux-ci. Deux anabaptistes flamands furent convaincus d'erreur par Farel, et chassés de la ville; mais ils avaient gagné quelques partisans, qui eurent une grande part dans les troubles qui, bientôt après, furent suscités contre les ministres. Un autre adversaire que ces derniers eurent à combattre, fut Pierre Caroli, cet homme ambitieux et remuant, sur lequel ils avaient tant compté. Il les accusa d'arianisme; mais n'ayant pu prouver son accusation devant les synodes de Lausanne et de Berne, on voulut le mettre en jugement; mais il s'enfuit. Les amis de Caroli, les partisans secrets des anabaptistes et du catholicisme, les hommes licencieux que gênait la discipline introduite par Farel et Calvin, et peut-être aussi quelques personnes de bonne foi, jalouses de conserver la liberté de penser, se réunirent maintenant en un seul parti, et firent tous leurs efforts pour faire tomber les ministres. Le conseil avait rendu un décret pour expulser de la ville tous ceux qui refu-

seraient de jurer la confession; cela ajouta encore aux haines, et le parti fut bientôt menaçant. Il ne tarda pas à trouver une occasion pour éclater. L'Eglise de Berne avait conservé quelques rites, que celle de Genève avait abolis; elle désirait donc, dans l'intérêt de l'union, que Genève les adoptât aussi; mais Farel et Calvin, craignant un retour du peuple à la superstition, s'opposèrent constamment à l'introduction des cérémonies bernoises. Un synode à Lausanne (mars 1538) décida en faveur de ces dernières. Les ministres genevois furent invités à accéder à la décision du synode. Mais ils persistèrent dans leurs refus, et, comme depuis quelque temps ils prêchaient vivement contre les magistrats nouvellement élus, parce qu'ils étaient du parti des adversaires de la confession, on prit des mesures rigoureuses contre eux. Couraut est mis en prison. Farel et Calvin refusent d'administrer la cène; on leur interdit la chaire pour Pâques; n'importe, ils prêchent et censurent en termes amers la conduite de leurs ennemis. Là-dessus le conseil s'assemble, et leur ordonne de quitter la ville dans trois jours; ce qu'ils font. Ils se rendent ensemble à Berne et à Zurich, où ils portent leurs plaintes. On intercède pour eux à Genève; ils essaient même d'y retourner; mais ce fut en vain: le décret de bannissement fut confirmé presque à l'unanimité. Alors Calvin se retira à Strasbourg, et Farel fut rappelé à Neuchâtel, où il retourna sous condition qu'on le laissât introduire une discipline ecclésiastique. On le lui promit, et il travailla dès-lors à Neuchâtel et dans les environs avec son zèle accoutumé.

La faction ennemie des ministres tomba enfin à Genève; des troubles sanglans amenèrent sa chute. Aussitôt le décret de bannissement est révoqué, et on envoie aux ministres des lettres et des messagers, pour les engager à revenir. Farel ne put céder aux vœux des Genevois, retenu qu'il était à Neuchâtel. Mais il pressa Calvin de se rendre; car celui-ci avait refusé d'abord, et s'était montré peu disposé à retourner dans une ville où il prévoyait de nouveaux troubles. Cependant, il rentra à Genève, le 13 septembre 1541.

Après des voyages à Strasbourg et à Worms, Farel travailla à l'établissement de la discipline à Neuchâtel. Il prêcha avec vigueur contre les mœurs déréglées d'une partie de la population, et s'attira par là beaucoup de haines. Un parti se forma contre lui, et lorsqu'un jour il eut blâmé en chaire la conduite d'une femme noble, on lui ordonna de quitter la ville dans l'espace de deux mois. Berne intercéda; des députés furent envoyés à différentes Eglises, pour demander leur avis; Farel demeura ferme dans ses principes, et ses amis l'encouragèrent à persévérer. Les réponses des Eglises qu'on avait consultées, étant arrivées, le conseil de Neuchâtel décida que Farel resterait. Depuis lors les manœuvres de ses ennemis cessèrent, et il put agir sans le moindre obstacle. Le 1er février 1542 il fit rendre des ordonnances pour le régime des Eglises, et pour l'introduction de censures fraternelles entre les pasteurs; le 9 mai, après des voyages à Genève et à Berne, il assembla un synode pour confirmer ces réglemens.

Les réformés de Metz, pour lesquels Farel avait une sollicitude toute particulière, le prièrent, en 1542, de se rendre au milieu d'eux. Le maître échevin, Gaspard Heu, les favorisait, et le comte Guillaume de Furstenberg, qui venait d'entrer dans la ville avec ses troupes, avait demandé qu'on leur accordât le libre exercice de leur culte. Farel arriva à Metz le 3 septembre, et prêcha malgré l'opposition du Conseil des Treize, et malgré les moines qui firent sonner les cloches pour couvrir sa voix. Cependant, il fut obligé de quitter la ville avec ses partisans; ils se retirèrent à Montigni. Sur la plainte des catholiques, l'empereur donna un édit défendant aux habitans de suivre les prédications. Là-dessus Farel se rendit à Gorze, où il continua ses assemblées sous la protection du comte de Furstenberg. Mais, malgré le traité fait à Pont-à-Mousson, en mars 1543, le duc de Guise marcha contre Metz, et surprit les réformés à Gorze, le jour de Pâques; ses troupes en massacrèrent beaucoup; le reste fut dispersé; Farel lui-même arriva blessé à Strasbourg.

Plusieurs affaires fâcheuses l'attendaient à Neuchâtel. Il s'y trou-

vait encore toujours beaucoup de personnes mécontentes de la discipline. Même son collègue Chaponneau eut, à cet égard, une longue et opiniâtre querelle avec lui. Ce n'est que peu de temps avant sa mort que Chaponneau se réconcilia. Son remplacement causa de nouvelles difficultés Car on voulait élire à sa place un homme qui ne fût pas trop rigoureux. Mais Farel réussit à faire appeler auprès de lui son ami Christophe Fabri.

Genève avait conservé un profond attachement pour son réformateur. Il y alla à plusieurs reprises, et fut reçu chaque fois de la manière la plus touchante. Calvin désirait même qu'il fût appelé comme pasteur à Genève; mais le gouvernement de Neuchâtel ne voulait pas y consentir.

Cette période de la vie de Farel n'est qu'une suite de voyages et de travaux, pour propager et consolider la réforme. Le plus souvent il va à Genève, surtout depuis que Calvin avait à lutter de nouveau contre la faction des Libertins. Les paroles sévères que Farel adressait aux magistrats et aux citoyens rétablirent chaque fois le calme et la tranquillité.

En 1549 il assiste à Zurich à l'assemblée qui fait le *consensus ;* deux années après, il convoque un synode à Neuchâtel (4 mars 1551), et quelques mois après nous le retrouvons à Genève, défendant la prédestination contre Jérôme Bolzec.

Quand on songe à toutes ces fatigues, on s'étonne que Farel les ait toutes supportées sans en être accablé. Jusqu'à présent il avait tout enduré sans accident; mais en 1553 il fut attaqué d'une maladie si grave, que ses amis et lui-même désespérèrent de sa guérison. Il fit même son testament (15 mars). Ce document est remarquable par la piété et la soumission qui l'ont dicté. Toutefois il fut rétabli; il reprit aussitôt sa tâche, et assembla un synode (15 mai) qui publia des constitutions et ordonnances évangéliques.

Après plusieurs nouvelles excursions, Viret lui écrit pour le prier de se rendre à Genève, où, en ce moment, on jugeait Michel Servet.

Cet inconcevable procès touchait à son terme; l'assentiment des Eglises de la Suisse était arrivé; Farel lui-même avait insisté sur l'emploi de la mesure la plus rigoureuse; de sorte que Calvin et les magistrats de Genève ne virent plus d'obstacle à faire exécuter la sentence. C'est le 27 octobre 1553 que le supplice eut lieu. Farel accompagna l'arien espagnol au bûcher, l'exhortant vainement à renoncer à ses opinions.

Cette journée fit de nouveaux ennemis à Calvin, et grossit le parti des Libertins. Farel, ayant prêché avec force contre les fauteurs de discorde, fut accusé devant les conseils de Genève. Il est appelé de Neuchâtel pour répondre; il arrive, il est insulté et menacé dans les rues; mais, devant les magistrats, il parle avec un tel entraînement, que tout le monde en est ému, et que ses accusateurs eux-mêmes lui demandent pardon de leur conduite.

Malgré son grand âge il fit encore de nombreux voyages dans l'intérêt de l'Evangile, surtout pour solliciter en faveur des Vaudois persécutés, et des réformés français, que le roi Henri II opprimait cruellement. Dans un de ces voyages qu'il fit avec Théodore de Bèze, il parvint jusqu'à Worms, où étaient assemblés des théologiens, et des ambassadeurs de princes d'Allemagne. Les deux amis présentèrent une confession de foi touchant la Sainte-Cène, qui fut reçue avec bienveillance, surtout par Mélanchton.

Un essai de réformer Porentrui demeura sans succès.

Vers la fin de 1558 Farel épousa Marie Torel, de Rouen. Cette résolution du vieillard de soixante-neuf ans parut étrange à beaucoup de gens, et donna lieu aux plus sottes calomnies. Nous ne nous arrêterons pas à les réfuter.

C'est sans doute au commencement de 1559 qu'il visita quelques églises du comté de Nassau-Saarbruck; il dédia au comte Jean son *Traité du vrai usage de la croix*, qui fut imprimé en mai 1560. En 1561 il parcourut de nouveau les principales villes de la Suisse, pour faire une quête avec les députés des églises vaudoises. A peine fut-il

de retour à Neuchâtel, qu'il fut demandé par les réformés de sa ville natale. Il partit avec son collègue Fabri. Le 15 novembre il arriva à Gap, où, malgré quelques résistances, il prêcha avec fruit, ainsi qu'à Grenoble, où il passa lors de son retour. En mai 1564 il se rendit à Genève, pour voir encore Calvin mourant; les deux amis se firent leurs adieux, et Farel retourna aussitôt à son Eglise. Il la quitta de nouveau et pour la dernière fois, au mois de mai de l'année suivante, pour aller à Metz. Son affection pour l'Eglise de cette ville était remarquable. Souvent il lui avait adressé des épîtres pour la consoler et pour l'édifier, et il désirait ardemment de la revoir encore avant sa mort. Le conseil de Neuchâtel lui donna pour compagnon un de ses membres, afin que le vieillard n'éprouvât aucun accident. Il arriva à Metz le 12 mai 1565, y prêcha le lendemain, et revint peu de semaines après à Neuchâtel, malade et épuisé. Le 13 septembre une mort douce et sereine vint couronner cette carrière de soixante-seize ans, et l'âme de Farel retourna dans le sein du Tout-Puissant.

II. FAREL COMME PRÉDICATEUR.

Il n'existe plus aucun des sermons de Farel; sans doute il ne les écrivait pas, il les improvisait, selon que les circonstances ou les besoins du moment les lui inspiraient. Nous ne pouvons donc parler de sa prédication que d'après les effets qu'elle a produits, d'après les jugemens des contemporains, et d'après quelques petits fragmens qui nous sont restés de ses discours. Quant aux effets que Farel a produits par sa parole, ils sont prodigieux, et on a pu les voir dans ce qui précède. Effectivement, elle a dû être bien puissante, bien pénétrante, cette éloquence qui a gagné à l'Evangile tant de partisans, et qui, à elle seule, sans autre secours, a réformé tant d'églises. Songez à l'imagination de Farel, abondante en expressions pittoresques, à son zèle inouï pour la gloire de Jésus-Christ, à sa profonde conviction, à sa

foi courageuse, à la vivacité et au feu d'un homme né sous le ciel du midi; ajoutez-y les dangers, les persécutions, les mauvais traitemens qui ne peuvent qu'exalter encore un pareil caractère, et vous pourrez vous faire une idée de ce qu'a dû être Farel prêchant. Tantôt c'est dans les rues et sur les places publiques qu'il fait ses sermons, tantôt sur les cimetières, sur les collines, partout où la foule assemblée pouvait lui faire espérer un succès. Au milieu du plus grand tumulte il élève sa voix, elle lutte avec les clameurs, elle domine le bruit, et, plus forte que les cloches que les moines font sonner pour lui imposer silence, elle jette ses foudres à la foule stupéfaite, met un frein à sa rage, et cesse par convaincre les cœurs les plus endurcis (1). Ses discours roulaient plus véhémens que les torrens (2), et les historiens parlent avec étonnement de cette prédication tonnante (3), qu'on ne pouvait entendre sans trembler (4), et qui ressemblait plutôt aux grondemens d'un orage qu'à des paroles prononcées par un homme (5). C'est surtout quand il s'élevait contre les abus du catholicisme, contre le scandale de la cour de Rome, contre la vie déréglée des prêtres, qu'il déployait toute sa force, et parlait avec le plus de vigueur; pareillement aussi quand il dépeignait le malheureux sort du peuple, que le clergé opprimait et retenait dans l'ignorance et la superstition. La partie

(1) SPANHEIM, *Geneva restituta;* dans le tome II de ses œuvres; *Lugd. Bat.* 1703. fol. pag. 1529. « *Imperterritus hominis animus omnes in stuporem dabat, cum viderent animum simul ac vocem illi ad strictos enses constare, adeo quidem, ut et illi ex clero, qui continuo campanarum clangore et aure bombycina lanugine oppleta, conciones ejus eludere diu sategerant, postmodum patulas aures et faventes animos ad Farelli auditorium adferrent.* »

(2) FLOREMUNDUS RÆMUNDUS, *Historia de ortu etc. Hæresum XVI. sæc.* Col. 1655. 4°. p. 272. »*Homo ... omni sermone quovis torrente vehementior...* »

(3) MAIMBOURG, *Histoire du calvinisme.* Paris 1682. 4° p. 43, 64.

(4) BEZA, *vita Calv.* in vol. III. *tractat. theol. Bezæ.* Gen. 1582. fol. p. 370.

(5) BEZA, *Icones.* Gen. 1580. 4° ... «*ut tonare potius, quam dicere videretur...*» – SPANH., *Gen. rest.* p. 1528. « ..*ut, quod Pericli contigisse refert Quintilianus, non loqui videretur et orare, sed fulgurare ac tonare.* »

dogmatique n'avait que peu de place dans ses sermons; il évitait les débats de paroles, les questions inutiles et de nulle importance pour le salut; il ne prêchait que la doctrine chrétienne la plus simple, la plus claire, la plus précise; il s'attachait surtout à recommander la sainte morale de l'Evangile, et à montrer la funeste influence des erreurs romaines sur les mœurs. Comme il est toujours pratique, vif, mordant, et qu'il veut se mettre à la portée de tous ses auditeurs (6), il lui échappe quelquefois des expressions inconvenantes, ignobles même, mais qui trouvent leur explication dans la manière adoptée alors. Souvent aussi il alla trop loin dans ses attaques contre les prêtres, et dépassa les bornes de la charité chrétienne; c'est ce qui l'exposa à tant de mauvais traitemens. Mais une fois attaqué, il s'indignait encore davantage, il s'emportait, il ne gardait plus de ménagemens, et se déchaînait avec une impétuosité et une violence, qui lui attirèrent mainte fois les reproches et les remontrances de ses amis plus modérés.

Quand il haranguait les citoyens; quand, appelé devant les magistrats pour se justifier, il les rappelait eux-mêmes à leurs devoirs de chrétiens, il n'est pas moins fort et entraînant. L'autorité qu'il s'est acquise dans tous les lieux où il prêchait, le respect, je dirais presque la crainte qu'on a eue pour lui, prouvent assez l'irrésistible puissance de sa parole. Les registres du conseil de Genève parlent souvent *des divins discours de Farel*, de ses *belles remontrances*, des *grands et beaux sermons* qu'il a faits. Ses adversaires mêmes en étaient émus et maîtrisés; on n'a qu'à se rappeler cette belle scène qui nous est rapportée par les chroniques, et dont nous avons parlé à la page 16.

Ses *prières* étaient admirables, au dire des biographes; Bèze dit qu'elles étaient si ferventes, si pleines de chaleur et de sentiment,

(6) Si quelquefois il rencontrait des laboureurs, il leur expliquait la parabole du semeur; étaient-ce des vignerons, il les entretenait de la vigne et des ouvriers, etc. ANCILLON, *L'idée du fidèle ministre de Jésus-Christ, ou la vie de G. Farel.* Amsterd. 1691. in-12. p. 148.

qu'on ne pouvait les entendre sans être ravi, et pour ainsi dire élevé jusqu'au ciel (7).

Jean Crespin, dans son *Histoire des martyrs* (8), nous a conservé quelques fragmens des prières que Farel composa pour les réformés de Metz. En les lisant, on comprend sans peine cette admiration; on est entraîné par la profonde ardeur de ces oraisons, dans lesquelles règne une humilité complète, une entière soumission aux volontés de Dieu. Je ne puis mieux faire que de citer un ou deux fragmens de ces prières:

« O Seigneur, pour l'honneur et gloire de ton sainct nom, pour « l'exaltation du règne de Jésus ton fils, et pour nostre salut, nous « te prions, regarde de ton haut ciel sur nous en pitié, et nous fay « la grâce d'ouir, entendre et retenir ta saincte parole. Donne-nous, « non point des sages de ce monde, ne des gens qui s'enquestent des « choses en quoy ne gist point le salut, et qui cerchent de parler en « hautesse de paroles, cerchans eux-mesmes : mais il te plaise nous « donner des vrais serviteurs de ta gloire, qui s'arrestent du tout à « la folie de la prédication de la croix de l'Evangile, qui propose Jésus, « et iceluy crucifié : lequel seul ils sachent, et nous le proposent, afin « que du tout nous nous arrestions à luy... Que nous et ceux que « tu nous envoyes, ne nous tenions qu'au seul Sauveur, par vraye « et vive foy besognante par charité... »

«... Ouvre-nous la porte de ta miséricorde, ô Sauveur, et ne « t'arreste tant avec ceux qui sont avec toy, et qui te sont agréables, « que tu ne regardes aussi à nous, qui par nos iniquitez sommes de- « hors, donne nous du pain de ta parole. Et combien que nous soyons « envers toi pires que chiens, tant s'en faut que nous soyons pour « estre tenus de tes enfans, s'il n'y a autre esgard qu'à nous, et à ce « qui vient de nous; mais, Seigneur, qui fais sortir ton soleil sur les

(7) Beza, *Icones*. « *Ardor in precando tantus, ut audientes quasi in cœlum usque subveheret.* »

(8) *Histoire des martyrs persécutez et mis à mort pour la vérité de l'Evangile, depuis le temps des Apostres jusques à l'an* 1574. 2ᵉ édit. 1582. fol. p. 152 et suiv.

« bons et sur les mauvais, et envoyes ta pluye sur les justes et les in-
« justes: ces povres chiens n'auront-ils point quelque miette de pain,
« qui chet de la table de tes enfans? Aide-nous, envoye-nous ceste
« viande celestielle, ce pain de ta parole. Ne feras-tu point la vengeance
« de nostre ennemy, qui nous fait tant de tort? Tu as dit que tu exau-
« ceras le cry de l'oppressé, de la veuve, de l'orphelin et de l'estranger.
« Ne vois-tu point, ô père, comment les povres veuves sont mul-
« tipliées, comment les pupilles sont en gros nombre: de qui les maris
« et pères ont été tuez et meurtris pour ta parole, et tous leurs biens
« ont esté ravis? Ne crient-ils point à toy, ô Seigneur, de la povreté
« qu'ils endurent? .... etc.

C'est ici le lieu de dire aussi un mot de la manière dont Farel se montre dans les disputes. Ce moyen de dévoiler les erreurs des adversaires, il l'aimait beaucoup, car il savait avec quel succès il en usait. Aussi était-il redouté dans les controverses; il y parlait avec moins de réserve encore, et se laissait plus facilement entraîner par la chaleur de la discussion. Il apostrophait vivement les adversaires, et ne craignait pas d'allumer leur colère. Avec l'incroyable facilité de parler qui lui était propre, il réfutait leurs argumens par de longs discours, de sorte que souvent il a l'air de prêcher, plutôt que de discuter avec calme. Par cette raison, il nous est permis de prendre dans la dispute de Genève de 1534, et dans celle de Lausanne de 1536, quelques morceaux qui pourront donner une idée de cette éloquence si renommée, que de tous côtés les étrangers arrivaient pour l'entendre; — de la manière dont il traitait Rome et ses prêtres, et de son style animé, incisif, plein de vie et d'imagination.

Guy Furbiti ayant prétendu que le pape avait autant d'autorité que l'Ecriture, Farel lui répond (9) :

« Pleust à Dieu que vous et tous autres qui avez le nom de Doc-
« teurs, et estes appelez de l'Eglise, eussiez tant d'affection au bien et

---

(9) *Dispute tenue à Genève l'an* 1534. 1644. 8° p. 102.

« profit de l'Eglise qu'elle fust édifiée et remise à son premier estat,
« et qu'on ne fist les choses de sa teste et par affection, comme bien
« sçavez que vous faites en vos Universitez et assemblées, sans avoir
« esgard à Dieu, ne à droict, sans appeler et ouir ceux qui doivent
« estre appelez, c'est le peuple: mais faut, soit droict ou non, que ce
« que vous avez conclu soit tenu à peine du feu, et s'il y a personne
« qui veuille amener bonne raison et l'Ecriture, à tout le bourreau
« vous payez ses argumens... Vous estes tout, vous faites tout, vous
« estes juges et parties, vous taillez et cousez comme il vous plaist:
« le peuple Chrestien n'est appelé non plus que de chiens ou de bestes;
« les mariez vous sont abominables, les paillards et adultères (je ne dis
« davantage) vous sont bons et propres, mais qu'il ayent la marque.
« Il n'estait ainsi paravant et ne devrait estre de présent: mais vous
« faites des Princes à vostre plaisir, qui sont en vostre sujection, com-
« bien que vous et tous leur devez estre sujects. Mais ainsi faut que
« soyez eslevez sur tout, et que vos ordonnances soyent adorées, et
« celles de Dieu et des Princes soyent sous les pieds, fors tant qu'il
« vous plaist. Du Pape, Cardinaux, Primats, Archevesques et de vos
« supérioritez et dignitez l'Ecriture ne fait aucune mention... Et ne
« faut qu'attribuez au Sainct Esprit vos offices, bénéfices, dignitez,
« degrez, de quoy l'estat du Pape en a plus que jamais tyran ne homme
« qui fut sur la terre n'a eu, commençant à la première Monarchie
« jusques à la derniere. Ceste passe tout en offices, dignitez, supério-
« ritez, orgueil, pompe et bombance. Certes l'Esprit de Christ, qui
« est doux, humble et benin n'a point introduict tant de degrez et pré-
« éminences, mais l'Esprit contraire à Jésus, lequel peu considérez
« quand vous voulez que ses Apostres, disciples et autres qui doivent
« enseigner le peuple, qu'ils soyent Princes ayans Seigneuries, terres,
« justices, gros revenus, ce que n'a entendu le Prophète... Vous
« voulez avoir un Jésus riche et triomphant en ce monde, qui face tuer
« ceux qui luy contredisent. Il n'a esté tel en ce monde, mais pauvre,
« abattu, mis à mort de ceux qui luy contredisoyent. Et ainsi est avenu

« aux Apostres... Et suis esbahi comment on ose dire que l'Eglise du « Pape soit conduicte par le Sainct Esprit comme la première, et que « Jésus y soit. Pour vray l'Esprit seroit bien contraire à soy et Jésus se- » rait bien changé; mais l'Esprit de Dieu conduict ceux qui de présent » sont persécutez, chassez, emprisonnez, bruslez pour l'Evangile, « comme ont esté ceux de la première Eglise. Et Jésus est avec eux; « autrement comment pourroyent-ils subsister, veu qu'on tourmente « de présent plus cruellement ceux qui veulent tenir l'Evangile, que « jamais on ne tourmenta les Apostres en la premiere Eglise ? Mais « Jésus ainsi l'a predict que l'affliction seroit plus grande que point « n'a esté et ne sera, Matth. XXIV. Mais faut par foy et patience vaincre, « attendant que nostre Seigneur abate l'injure par l'esprit de sa bouche, « 2 Thess. II. Ce qu'il a commencé et parfera, faisant vengeance du « sang juste qui a esté espandu pour Jésus et son Evangile. »

Dans la dispute de Lausanne, dans un des longs discours qu'il faisait chaque fois pour résumer les thèses, il dit, après avoir montré d'un côté la bonté de Dieu envers l'homme, et de l'autre la dureté des papes et la triste condition des peuples (10) : « Il ne suffit point qu'un pauvre « laboureur aye porté ses gélènes à Saint Loup, baillé les œufs à ses « enfans pour s'aller confesser, les fromages aux Questans, linge et « laine au Sainct Esprit, le jambon à Saint Antoine, comme ces Ques- » teurs et porteurs de rogatons donnent à entendre: donne davantage, » blé, vin et toutes choses à tous les mangeurs du Pape, qui l'ont « rongé. Quand un peu de lard lui sera demouré, la cruauté du Pape » et des siens, qui tout lui a osté et prins, et rien ne lui a donné, ne « permet qu'il en mette au pot avec des pois qu'il a cuit sans huile, « mais faut qu'il mange ses pois, avec du sel et de l'eau, sans autre « chose. Qui pourrait exprimer et dire le demourant, comme le pauvre « peuple est tourmenté du siége de toute abomination, tant en corps « qu'en âme, » etc.

(10) RUCHAT, *Hist. de la réf. de la Suisse*. Genève 1728. 8° t. VI. p. 311.

Un des opposans lui adresse la question : Qui êtes-vous donc, vous qui parlez ainsi? Il répond : (ib. p. 161.)

« Vous demandez qui nous sommes? Je répons, que nous sommes
» pauvres pécheurs, qui croyons par Jésus avoir remission et salut,
« désirant par sa grace vivre en sa parole, et à ce incitons et admo-
« nestons tous, prests de rendre raison de nostre foy et doctrine, à
« tout homme, grand et petit, qui onque soit, en l'honneur de Dieu,
» et pour l'Evangile exposans nostre vie. Mais je vous demande qui
» estes vous? Ung adorant, autre que Dieu; pauvre idolâtre, vous
« inclinant devant les images mortes, qui n'ont ne vie ne sentiment,
» contenez la loy et ordonnance de la ribaude de Rome, du Pape
« qui a séduict la Terre, et enyvré tous les Princes du vin de sa pail-
« lardise... Et ce que vous dites, que nous vous lapidions, il le faut
« dire aux prestres et leurs adhérans; ils ont assez bon couraige non
» seulement de lapider (comme souvent nous ont fait, Dieu leur face
« mercy et leur pardonne, car de bon cœur leur pardonnons) mais
« où ils peuvent, ils font beau feu, et tourmentent horriblement ceux
« qui ne vont comme il leur plaist... Nous quérons vostre salut, et
« de tous, et que chacun cognoisse Jésus, se fiant en lui, le servant
« et adorant. » etc.

III. FAREL COMME ÉCRIVAIN.

Les écrits de Farel sont peu nombreux et peu renommés. Il a été grand prédicateur, et n'a agi que par sa parole, mais ses ouvrages n'ont pas eu d'influence fort prononcée sur la théologie, et sont peu connus dans le monde littéraire. Cependant, si on n'en parle plus aujourd'hui, ils ont eu, à coup sûr, un grand succès dans le temps où ils ont été composés. Car ce ne sont que des traités pour l'instruction religieuse du peuple, ou pour la consolation et l'édification des Eglises persécutées, ou bien ils ont une tendance polémique ou apologétique. Quand on se représente la vie et le caractère de Farel, on concevra aisément comment il n'a pas pu être un auteur du premier ordre : sa carrière agitée ne

lui laissait pas le temps nécessaire pour élaborer des ouvrages volumineux et scientifiques; sa fougue, qui allait jusqu'à l'impatience, était incompatible avec le calme, le repos, la tranquillité d'âme que réclament des études plus réfléchies.

Ce n'est qu'avec peine, et sur les exhortations réitérées de ses amis, qu'il se décida à publier quelques traités; il dit souvent, dans ses lettres, que rien ne lui était plus difficile que de commencer un semblable travail (1), et il ne mettait qu'avec répugnance son nom en tête de l'un de ses ouvrages (2). Il faisait même peu de cas de ces sciences qui ne profitent presque rien à l'humanité, et qui n'ont pas une influence immédiate sur le peuple. C'est ce qui a été cause en partie de la haine que lui portait Erasme, qui n'avait de génie que pour ce qu'on appelle *les humanités* (3).

Les écrits de Farel portent le cachet de son individualité; ils se distinguent par une logique vive et serrée, par une chaleur toute particulière, par une connaissance approfondie de la Bible, et surtout du Nouveau-Testament. En plusieurs endroits, cependant, ils sont prolixes, diffus, et manquent de liaison. On voit partout qu'ils ont été composés d'un seul jet, et qu'ils sont plutôt les fruits de l'inspiration du moment, que de méditations longues et assidues. Il s'y

---

(1) FAR. *à* CALV. 7 sept. 1550. 8 jan. 1551.

(2) *Du vray usage de la croix*, par FAREL. p. 6 : «Cependant que personne ne pense que je face cecy comme n'ayant autre chose à faire, ou comme estant esmeu par aucune légèreté, comme plusieurs qui ne se peuvent contenir, mais par une affection trop desbordée enragent d'escrire et mettre leur nom en avant. Car jusques à présent cela ne m'est point advenu. Car je n'ay rien escrit que par grande contrainte : et mesme quand j'ay escrit, je ne vouloye point que mon nom y fust mis. Car je desiroye plus que point d'autre chose, que ce que j'escriroye fust bien considéré en soy, et que pour mon nom il n'en fust ne plus ne moins.»

(3) ERASM. *Epist.* 2 vol. fol. Lond. 1642. t. II. p. 2127. *Ep fratr. Germ. inf.* «*Nonne passim et publice clamabat Pharellus omnes humanas disciplinas esse inventa diaboli?*»

rencontre de nombreux passages, qu'aujourd'hui peut-être on rougirait d'écrire; quand il parle du Pape, de la cour de Rome, des prêtres, des sectes anabaptistes et libertines, il se sert ordinairement de termes peu décens, qui lui sont arrachés par l'indignation et par le souvenir des mauvais traitemens qu'il avait subis. Cette manière de polémiser nous cause une impression pénible; mais il paraît qu'alors ce n'était pas ainsi; car elle était commune à tous les partis, et à tous les réformateurs, notamment à Luther.

Voici la liste chronologique des écrits de Farel :

1° *Themata quædam latine et germanice proposita Basileæ. Guil. Farellus christianis lectoribus. Die Martis post reminiscere* (1524). Les exemplaires latins de ces thèses sont extrêmement rares. (4).

En voici un extrait :

1° Jésus-Christ nous a donné les meilleures instructions pour régler notre vie.

2° Il faut observer ses préceptes, dont l'un demande que ceux qui n'ont pas le don de la continence, se marient.

3° Les ornemens sacerdotaux, etc., sont contraires à l'Evangile.

4° Les trop longues prières sont inutiles et dangereuses.

5° Le seul véritable ministère des prêtres, est d'annoncer la parole de Dieu.

6° Les préceptes de Jésus-Christ ne doivent pas être convertis en simples conseils, ni réciproquement.

7° Celui qui n'instruit pas sincèrement son frère dans l'Evangile, agit contre les volontés du Christ.

8° Celui qui croit qu'il est justifié par ses œuvres, et non par la foi, se fait l'égal de Dieu.

9° Il ne faut offrir à Dieu d'autres sacrifices, que ceux que dicte l'esprit.

---

(4) Elles se trouvent dans MELCHIOR ADAM, *Vitæ theologorum*. Francf. 1706. fol. T. I. P. 2. p. 57, et en allemand dans FUESSLIN, *Beiträge zur Reformations-Gesch. des Schweizerlandes*. Zurich 1749. 8° t. IV. p. 248 - 50.

10° Quiconque n'a pas les talens nécessaires pour être ministre de l'Evangile, doit plutôt gagner sa vie par le travail de ses mains.

11° Les jeûnes, et plus encore les idôles, sont à rejeter, ainsi que:

12° Toutes les cérémonies qui tiennent encore du judaïsme.

13° Cherchons uniquement à être éclairés par Jésus-Christ; l'univers est régi par sa seule volonté, et non pas par le cours des astres ou les forces des élémens.

On voit que le jeune réformateur s'exprime assez clairement déjà sur les principales doctrines contestées. La justification par la foi est posée comme unique moyen de salut, et les abus romains sont rejetés sans réserve. Dans l'appel à *tous les lecteurs chrétiens* dont Farel a fait précéder ses thèses, on peut déjà reconnaître l'homme énergique et intrépide qui s'est manifesté dans la suite, quoiqu'il dise qu'il ne veut disputer que pour sa propre instruction. Il invite tous les chrétiens à prendre part à la controverse, et notamment les prêtres, afin qu'ils rendent raison de leur foi devant tout le monde, en véritables enfans de la lumière.

Si l'on rapproche de ces thèses celles que Farel composa en 1536, pour la dispute de Lausanne, on voit qu'elles contiennent la même doctrine; seulement elles sont plus complètes, et embrassent un plus grand nombre de dogmes, tels que ceux de Jésus-Christ comme seul chef de l'Eglise, de la rémission des péchés, des sacremens, etc. (5).

2° *Sommaire; c'est une briève déclaration d'aulcuns lieux fort nécessaires à un chacun chrestien pour mettre sa confiance en Dieu et à ayder son proschain.*

Je ne puis parler de ce traité, qui, sans contredit, est le plus important de tous ceux qui sont sortis de la plume de Farel, que d'après ce que M. *Kirchhofer* en dit (6) : « Ce petit écrit devait montrer au

(5) *Decem conclusiones Lausannæ provinciâ novâ Bernensi disputandæ.* RUCHAT, t. VI. p. 555.

(6) *Stud. und Krit.* 1831. t. I. p. 284. *Ueber Farels literärische Thätigkeit.*

peuple les grands abus de la papauté, et la gloire de l'Evangile; le style en est clair, simple, conforme à l'Ecriture. Farel n'y entre dans aucune discussion dogmatique; les mots de Trinité, de personnes, etc., ne s'y rencontrent nulle part; il ne parle que de la révélation de Dieu par ses œuvres et par son Fils, et des effets de son Esprit sur nos cœurs. » Il est incertain où et quand le *Sommaire* a paru d'abord; il a été plusieurs fois réimprimé avec des augmentations, ce qui prouve le succès qu'il a eu. Aux dernières éditions (s. l. 1542; de l'imprimerie de Jean Gérard, 1552. in-16) est ajoutée « *Une Epistre, en laquelle ledit auteur rend raison pourquoy cest œuvre a esté fait, et puis corrigé, reveu et augmenté.* » « Le Sommaire parle en 43 chapitres de Dieu, de l'homme, de Jésus, de la loi, de l'Evangile, du péché, de la justice, de la chair et de l'esprit, de l'incrédulité, du mérite, de la grâce, des traditions, de la Bible, de l'Eglise, du saint ministère, des attributions des pasteurs, des sacremens, des bonnes œuvres, des jeûnes, de la prière, de l'aumône, du culte, du pardon des péchés, de la satisfaction, des magistrats, du mariage, de l'instruction des enfans, de la préparation à la mort, de la résurrection et du jugement dernier. La doctrine de la prédestination, que Farel défendit dans la suite contre Bolzec, n'y est pas mentionnée. Le *Sommaire* devait être une sorte de dogmatique populaire (7). »

3° M. *Kirchhofer* cite plusieurs petits écrits que Farel doit avoir composés, et dont il se trouve des traces dans des lettres que je n'ai pas pu consulter. C'est un traité *de oratione dominica*, un autre contre les moines, etc. (8). Erasme, dans ses lettres, parle aussi d'un *libellum de Parisiensibus et Pontifice*, dont il fait une amère critique (9). Il se plaint de même de plusieurs pamphlets anonymes et injurieux, dirigés contre lui, et qu'il attribue à Farel (10). Mais il nous semble que

(7) *Ib.* p. 286. — (8) *Ib.* p. 288. — (9) Erasm. Melancht. t. I. p. 951. *ep.* 113. *lib.* XIX. — (10) Erasm. *fratribus Germ. infer. ep.* 59. *lib.* XXXI. p. 2129; *id.* Ant. Brugnario, *ep.* 40. *lib.* XVIII. p. 805.

le témoignage d'Erasme est assez suspect à cet égard ; il se peut que toute l'affaire ne soit qu'une calomnie des ennemis de Farel, pour ajouter encore aux ressentimens d'Erasme.

4° *Dispute tenue à Genève l'an* 1534; *les entre-parleurs estant le moine dominicain Guy Furbiti, docteur de la faculté de théologie de Paris, et un prescheur du Saint-Evangile, théologien de Berne.* Réimprimé à Genève en 1644, in-8°, avec une traduction latine par Manget. Ce dernier dit dans sa préface au lecteur : « La dispute fut imprimée l'année mesme 1524 en langage vulgaire en français. Un exemplaire m'en estant tombé entre mains (les autres, pour la plus-part ayans esté perdus par la suite du temps) ... etc. »

Précédé de « *Lettres certaines d'aucuns grands troubles et tumultes advenus à Genève, avec la disputation faite l'an* 1534 *par Mons. nostre maistre, frère Guy Furbiti, docteur de Paris, etc., à l'encontre d'aucuns qu'on appelle Prédicans, qui estoyent avec les ambassadeurs de la Seigneurie de Berne.* »

On croyait jusqu'à présent, et avec une certaine apparence de raison, que ce petit livre, qui contient des choses très-curieuses sur la réformation de Genève, provenait d'un auteur catholique. Mais M. *Kirchhofer* cite une lettre de Farel à Fabri, dans laquelle il avoue qu'il a employé cette ruse, pour procurer à la dispute une plus grande publicité.

5° *Confession de la foy, laquelle tous bourgeois et habitans de Genève et subjects du pays doibvent jurer de garder et tenir.*

Cette confession fut imprimée d'abord en 1537, in-24, en caractères gothiques. Elle se trouve aussi dans *Ruchat,* T. V, p. 590 et suiv. Dans cet opuscule on peut le mieux étudier les opinions théologiques de Farel. Nous aurons occasion de le citer plusieurs fois en parlant de ces dernières.

6° *Epistre envoyée au duc Lorraine, par Guill. Farel, prescheur du Saint-Evangile. De Gorze, ce* 11 *févr.* 1543. *Genève* 1543, *in-*12.

« Farel tâche d'y réfuter plusieurs calomnies qu'on avait dirigées

contre la doctrine évangélique et contre lui-même, d'avérer sa vocation comme apôtre, et d'éveiller dans l'âme du duc quelque goût pour la vérité. Cette lettre prouve que Farel savait aussi bien parler aux grands qu'au peuple. Au début, il montre une certaine souplesse, mais sans porter préjudice à la vérité, et sans combattre avec moins de franchise les erreurs papales (11). »

7° *Une épistre de maistre Pierre Caroly, docteur de la Sorbonne de Paris, faicte en forme de défiance, et envoyée à maistre Guill. Farel, serviteur de Jésus-Christ et de son Eglise, avec la response. A Genève par Jehan Girard.* 1543. 8°. — *La seconde Epistre envoyée au docteur Pierre Caroly par Guill. Farel, prescheur de l'Evangile. A Genève par Jehan Girard.* 1543. *in-12. De Strasbourg ce 25 de Juing* 1543. (12).

8° Il est encore question, dans les biographies, de plusieurs autres épîtres de Farel; la *Vie manuscrite* (13) et *Ancillon*, p. 97, citent une *épistre adressée à tous ses frères et fidèles, par forme d'Apologie*, destinée à réfuter les calomnies de Caroly. *Sennebier* (14), parle d'une *Epistre exhortatoire à tous ceux qui ont cognoissance de l'Evangile, les admonestant de cheminer purement et vivre selon iceluy, glorifiant Dieu et édifiant le prochain par parolles; in-12.* 1544. — Le titre d'une troisième épître est rapporté par *Rottermund* (15), *Epistre envoyée aux reliques de la dissipation horrible de l'Antechrist*, s. l. 1544. in-12, et celui d'une quatrième, avec un extrait, par *Kirchhofer*, T. I. p. 150-152 : *A mes très-chers frères en nostre Seigneur, tous les amateurs de la saincte parole. Morat. 26 juill.* 1533. — Une cinquième épître, enfin, se trouve dans *l'Histoire des Martyrs.* Comme cette der-

(11) *Stud. und Krit.* p. 293. — KIRCHH., *Leben Farel's.* Zürich 1833. t. II. p. 55-61. — (12) KIRCHH., t. II. p. 63, 68.

(13) *La vie de feu heureuse mémoire Mons. G. Farel*, manuscrit conservé à la biblioth. de Genève.

(14) *Hist. littéraire de Genève.* 1786. 8. t. I. p. 149.

(15) *Erneuertes Andenken der Männer die für und gegen die Reform. Lutheri gearbeitet haben.* Bremen 1818. t. I. p. 336.

nière est adressée aux réformés de Metz, et que Fabri écrit à Farel du 30 janv. et du 24 févr. 1545, qu'il avait vu sous la presse son *Epistre regardant l'Eglise de Metz (Vieman.)*, il est fort probable que c'est là la même que celle que Jean Crespin nous a conservée. Elle a pour titre : *A tous cœurs affamés du désir de la prédication du Saint-Evangile et du vray usage des sacremens*, et est datée de Neuchâtel du 11 janv. 1545. Elle renferme des détails précieux sur le séjour de Farel à Metz, et sur les persécutions que les réformés de cette ville eurent à souffrir. Farel n'étant plus auprès d'eux, leur écrit cette épître pour les consoler et les relever; il y joint des *prières* qu'il a faites pour eux : *Oraison des fidèles au milieu des afflictions et des horreurs de la mort très-cruelle ;* car, dit-il, ce n'est que par la prière qu'ils pourront s'assurer de la grâce et de la protection de Dieu, et se soutenir dans les dangers qui les entourent. Cette épître est un des plus beaux documens de ce temps; elle rappelle involontairement les épîtres des Apôtres, tant elle est simple, fervente, évangélique, remplie de consolations, d'exhortations et de remontrances. Avant toutes choses, il faut prier, et non pas seulement pour soi-même et pour ses amis, mais plus encore pour ses ennemis; et quand Dieu vous a délivrés des périls qui vous menaçaient, « ne demanderez-vous point une délivrance plus ex-« cellente et un plus grand bien que celuy qui vous a esté donné? « Regardez au nom de nostre Seigneur Jésus de corriger vostre vie, « et ayez tout péché en horreur et détestation. Fuyez avarice, toute « tromperie et déception, et au lieu de prendre et d'attirer à vous « injustement le bien d'autruy, aydez de votre propre bien et secourez « en bonne foy et charité à vostre proschain. N'ayez vostre cœur « ne vos thrésors en la terre, mais au ciel. Et vous arrestez aux héri-« tages qui sont au ciel, et non point aux choses de la terre, qui sont « tant vaines et tant incertaines. Fuyez toute paillardise, ayez vos « consciences nettes et pures, vos pensées soyent sainctes, et loin de « toute vilenie et souillure, comme il appartient à ceux qui ont Dieu « en leurs cœurs, qui voit les pensées: et ne peut porter aucune or-

« dure ne puantise de péché : mais il se retire de ceux qui demeurent « en leur fange, et qui sont contaminez de cœur et de pensée. Vos pa- « roles aussy soyent honnestes et pleines d'édification : rien ne sorte de « vostre bouche, qui ne soit en l'honneur de Dieu, et édification de « tous ceux qui vous oyent parler. Entendez que vos bouches ne sont « point à vous, mais à celuy qui nous a rachetez par son précieux « sang. Parquoy nous luy devons tout, et sommes tenus de faire servir « à luy, âme, corps, pensées, paroles, faits et dits.... »

Ajoutons encore les lignes suivantes :

« Or donc, gardez-vous bien que chose qui soit en vous ne serve à « autre qu'à Jésus seul ; ne soyez sujects à gourmandise, ny à yvron- « gnerie, ny à paillardise: mais en toute sobriété, attrempance et « chasteté, servez à Dieu. Et non-seulement sachez de vivre pure- « ment, mais aussi travaillez au nom de nostre Seigneur, de retirer « les autres de tout mal, et par exemple et par sainctes admonitions. « Que vostre vie parle et enseigne comment il faut vivre. Vostre cha- « rité soit ardente envers tous : ne portez haine à autre chose qu'à « péché, et à l'autheur du péché, qui est Satan, l'ennemy de tout « bien ; et faites différence entre la bonne créature de Dieu, qui a esté « créée à bien, et pour servir en bien ; et entre le péché et le vice qui a « corrompu et corrompt la créature de Dieu. Et ayans vraye charité « à la créature de Dieu, priez Dieu pour icelle, qu'elle soit délivrée « de péché, et en toutes manières selon Dieu, travaillez à la gagner « à nostre Seigneur, et à la retirer de péché. Regardez à Dieu qu'il « destruise péché et l'autheur d'icelui. Gardez-vous de prendre vos « esbats en médisant des povres pécheurs, en vous moquant d'eux, « et ne récitez point leurs péchés par moquerie, ne par haine, ne par « aucune mauvaise affection que vous ayez contre les personnes qui « péchent, mais s'il vous advient d'en parler, faites que ce soit avec « une grande compassion du mal des pécheurs, en détestation de « péché et avec un grand désir que tous soient retirez. Car, mes frè- « res, qui sommes-nous? Dont sommes-nous? Qu'avons nous de

« nous-mesmes, que tout ne soit pareil en nous et ès autres? Il n'y « a que la seule grace et miséricorde de Dieu envers nous : lequel au « lieu de nous laisser en la mort éternelle, et de nous laisser pourrir « en nos péchez, comme nous l'avons mérité, il nous a retirez pour « avoir la vie éternelle, et pour sortir de nos péchez, et cheminer « de bien en mieux, et le tout il a fait de sa seule grace... etc. »

A cette épître sont jointes deux autres :

1° Une *aux Eglises de nostre Seigneur et à tous Chrestiens, pour avoir ayde et confort en la nécessité et famine de la parole de Dieu.* Farel y exhorte les lecteurs à prier pour lui et pour son troupeau; elle respire, comme toutes les autres, une ardente piété, une humilité profonde, une foi vive et courageuse. C'est peut-être la même que celle dont parle *Ancillon*, p. 237, et qu'il dit avoir été écrite à Gorze, le 28 décembre 1544 : « *A tous ceux qui aiment et désirent ouïr la Ste. Parole de « Dieu.* »

2° Une *Supplication aux Princes et Seigneurs*, où dans des termes fort énergiqnes, et quelquefois peu mesurés, il les engage à se séparer de « la vilaine putain de Rome, » Dieu étant le seul vrai souverain. Il met sous les yeux des princes toutes les usurpations dont la cour de Rome s'était rendue coupable; il dépeint le joug qu'elle fait peser sur les peuples, et termine en remereiant les princes et les villes qui avaient intercédé auprès des magistrats de Metz, en faveur des réformés de cette ville. « Et afin qu'ils ne redoutent troubles et es- « motions, ne qu'on se veuille eslever aucunement contre eux ne contre « autres (comme les ennemis de verité tousjours calomnient, en blas- « mant à tort l'Evangile, comme induisant à rébellion), qu'il vous « plaise les assurer de nostre part, que rien de ce n'adviendra... »

3° Enfin une longue *prière*, devant ranimer le courage des réformés opprimés, et les engager à se vouer tout entiers à Dieu. Il faut lire cette admirable prière pour se faire une idée de l'émotion qu'elle a dû produire en ceux pour qui elle était destinée.

9. Dans ce temps, Farel écrivit encore plusieurs traités dont nous ne pouvons donner que les titres :

Traité du purgatoire, 1543. in-12.

La très saincte oraison que nostre Seigneur J. C. a baillé à ses Apostres, les enseignant comme ils et tous vrais Chrestiens doivent estre, avec un recueil d'aucuns passages de la Ste. Escriture, fait en manière de prière. in-12. Genève, 1543 (16).

M. *Kirchhofer* (17) parle aussi d'un *Liber Precationum*, qui est peut-être le même que celui qui vient d'être cité; ou bien ce dernier n'est qu'une traduction du traité *de oratione dominica.*

10° *Le Glaive de la parolle véritable, tiré contre le bouclier de défense duquel un Cordelier Libertin s'est voulu servir pour approuver ses fausses et damnables opinions, par M. G. Farel.* in-12. A Genève, par Jean Girard. 1550. Avec cette épigraphe : Héb. 4. *La parolle de Dieu est vive et d'efficace.*

C'est l'ouvrage le plus considérable de Farel. Il est dirigé contre les Libertins, et en particulier contre un Cordelier qui, dans un écrit intitulé : *le Bouclier de défense*, avait combattu Calvin, et représenté la prédestination comme pouvant servir de base à un système apologétique de tout ce qui est mal. « L'homme ne fait rien, avait dit le « Cordelier, et ne peut rien faire, seulement il cuyde et présume « pouvoir faire (p. 18) ; » il voulait donc « oster la discrétion du bien « et du mal » (p. 5) ; car Dieu fait tout en l'homme, « et il nous a donné « ceste nature vitieuse pour apparoistre seul bon ; un seul est excepté, « c'est Jésus-Christ qui pour vray seul a esté conceu et nay sans péché » (p. 58). « Le péché qu'on appelle vulgairement originel, n'est donc « point prins de nostre premier père Adam, mais est en nous mesmes « par le seul Dieu créateur de l'esprit, et qui nous a donné une na- « turelle inclination à mal » (p 117) ; et « comme il est créé à l'image

(16) Sennebier, t. I. p. 149. — (17) *Stud. etc.*, p. 296.

« de la Trinité, l'homme est mesme créé avec triple malice » (p. 133). La secte des Libertins, d'après ce système, se disait alors seule élue, seule capable de faire le bien ; en mortifiant la chair, en se perdant en Dieu, ils prétendaient ne faire « que tout bien quoy qu'ils facent ; car « ils ne font rien, et Dieu opere tout en eux » (p. 4).

Ce sont ces doctrines, qui pouvaient paraître séduisantes à plusieurs, que Farel s'efforce de combattre par tous ses moyens. Il fait l'apologie de son ami Calvin et de ses dogmes, et il attaque avec une vigueur extraordinaire les doctrines du moine Libertin. Son livre est par conséquent important, parce qu'il nous donne une idée assez précise de cette secte, et qu'il nous montre la manière dont Farel se servait du glaive de la parole pour polémiser. Toutefois on ne peut pas s'y fier entièrement; ce n'est pas un ouvrage par lequel on puisse se former une opinion tout-à-fait exacte des Libertins; car le ton âpre et violent, les récriminations souvent injurieuses, l'ironie acerbe et mordante, les termes ignobles dont Farel se sert pour désigner ses adversaires (pauvres misérables, paillards, puante secte des maudits libertins, arrogantes bêtes, etc.), prouvent qu'il y a de l'exagération des deux côtés. Le livre est écrit sans un plan régulier; l'auteur s'y laisse aller à toutes ses idées, à toute son indignation; il y a des périodes qui sont excessivement longues, à cause de l'abondance des matières, qu'il ne s'était pas donné le temps de mettre en ordre; le style n'est pas pur, en plusieurs endroits il est prolixe, incohérent, diffus; Farel revient fréquemment sur les mêmes choses, et s'arrête quelquefois à un sujet tout spécial pendant des vingtaines de pages; telle est la subtile et interminable comparaison entre Adam et Jésus (p. 326 et suiv.). Cependant il se trouve dans ce livre la même logique, la même chaleur, la même vie que dans tout ce que Farel a écrit. Ses argumens sont vrais et frappans ; parfois il est spirituel et caustique; les beaux mouvemens, les pages éloquentes abondent, et on voit sans peine que le tout est l'œuvre d'une généreuse inspiration. C'est ainsi que quand il parle de la passion de Jésus-Christ, de sa patience et de sa charité, il s'élève à une

véritable et sublime hauteur. Le livre est parsemé d'idées neuves et lumineuses, d'exhortations entraînantes, de préceptes applicables à tous les temps, et en particulier au nôtre; par exemple, quand il fait la critique des tendances mystiques et panthéistiques de la secte (18), ou quand il réfute sa manière d'interpréter la Bible allégoriquement, et de distinguer dans chaque passage deux sens différens, l'un littéral, et l'autre spirituel (19). Il montre toute l'absurdité de pareilles doctrines, et indique comme seul moyen de s'en défendre, une foi vive en Dieu, en Jésus, et en son Evangile. « Il faut que l'Escriture soit diligem- « ment examinée en crainte de Dieu, et avec saincte oraison » (p. 32). Elle est toujours claire et intelligible, et « c'est une chose qui est à fuyr « comme très exécrable, de dire qu'une mesme parolle soit mensonge « et vérité, et ce selon les personnages à qui on parle. Car la vérité de « ce qui est dit, ne gist point en ceux qui l'oyent, ny en leur intelli- « gence, mais en ce qui est dit » (p. 73). Et puis pour comprendre les choses de Dieu, il faut avoir « une pureté qui surmonte ciel et terre » (p. 221). Beaucoup de ces choses sont même absolument incompréhensibles, comme, par exemple, la doctrine de la prédestination, qui quoique obscure, est seule consolante (p. 192). Si on vit d'après la loi de l'Evangile, on ne se persuadera pas que pour se sanctifier, il faut mépriser et *mortifier* le corps; car le corps est « un temple de « Dieu, l'habitation du Saint-Esprit et un membre du corps de Jésus » (p. 228).

---

(18) P. 450. «Il ne regarde la Loy de Dieu, ne ce qu'il commande, mais seulement que l'homme laisse faire à l'esprit universel, qui gouverne et conduit tout, et qui ne peut mal faire.» P. 457... «et font un esprit universel qui fait et besogne en tous non-seulement le bien, mais aussi le péché et iniquité : et que tout vient de cet esprit.»

(19) P. 39. «Le Libertin disant qu'en toute écriture il y a double sens, un littéral et l'autre spirituel: il condamne le litéral, et ne reçoit que celuy qu'il appelle spirituel, lequel Dieu sait comment il le met en avant, tellement que par iceluy il fait de l'Escriture comme d'un nez de cire.»

Tout ce que Dieu a créé est bon; l'homme n'est corrompu que par suite du péché d'Adam (p. 156 et suiv.); la foi seule le justifie, et le rapproche de Dieu. Le devoir des hommes est donc de s'éclairer, de s'édifier mutuellement, « de s'employer d'un grand cœur au « salut de tous, comme Dieu nous commande (p. 288), » avec une entière confiance dans la Providence, « sans nous fourrer au conseil de Dieu incompréhensible (ib.). »

Après avoir renversé tous les argumens du Cordelier, il combat aussi ceux qui prétendent que l'homme est créé parfait et qu'il ne peut faillir du tout, et qu'il appelle faux philosophes (p. 465); il fait voir la sottise des astrologues et de ceux qui leur ajoutent foi (p. 467); finalement il flétrit, en passant, les Epicuriens et les Athéistes (p. 469), et tous ceux qui par leurs manœuvres séduisent le peuple; « contre « qui, dit-il, a jamais parlé si amèrement ce tant doux Sauveur, « que contre ceux qui séduisoyent le peuple? et de qui a-il eu plus « ne tant de compassion, que du povre peuple qui estoit comme « brebis errantes sans pasteur (p. 482)? »

Il termine par des exhortations vives et pressantes : « Si Papistes « se dressent, si Turcz prospèrent, si Juifs demourent en obstina- « tion, si hérétiques se lèvent, et qu'ils soyent comme mousches en « tant de sectes qu'on ne sache le nombre : Jésus, qui pour nous « tant s'est humilié, tant a eu d'adversitez, tant a esté prompt à obeir « au Père, et qui n'a proposé que la pure doctrine de vie et de sa- « lut, ne choisissant et ne tenant rien, que ce que le Père avait or- « donné et commandé, et ne induisant personne à autrement faire « ne tenir, si non ce que ce Pere a ordonné, voire comme con- « tiennent les Saintes-Escritures, monstrant comme il estait ainsi es- « crit, et qu'il fallait que les Escritures fussent accomplies : ce bon « Sauveur nous soit tout, en luy seul arrestons nous, aymons et en- « suivons son humilité et povreté, trop plus que la hautesse et ri- « chesse Papale. » (p. 471.) Car « la Parolle de Dieu demourera éternellement, l'Evangile aura lieu, et qui y croira aura la vie éter-

« nelle. » (p. 473.) Par conséquent suivez cet Evangile, attachez-vous à lui, vivez selon ses commandemens (p. 483 et suiv). « Jésus « par son sainct Esprit besogne pleinement au cœur de tous, pour « recevoir, tenir, et garder ceste pure doctrine de la foy besognante « par charité : et deschasse toute séduction et perverse doctrine, telle-« ment que luy seul règne en tout et par tout, et que tous ses enne-« miz soyent subjects à luy, et mis souz ses pieds. Ainsi soit-il. » (p. 488.)

11. Epitre *A tous Seigneurs et peuples et pasteurs auxquels le Seigneur m'a donné accez, qui m'ont aydé et assisté en l'œuvre de nostre Seigneur Jésus, et envers lesquels Dieu s'est servy de moy, en la prédication de son sainct Evangile* (20).

Cette épître n'a pas été imprimée; elle n'existe qu'en manuscrit. Farel, pour engager ses lecteurs à renoncer au papisme, leur dépeint en style véhément l'état déplorable du monde avant la réformation. Il raconte comment lui-même a été zélé partisan de Rome, avant d'avoir eu connaissance de l'Evangile; il retrace ses angoisses, ses doutes, ses luttes intérieures, lorsqu'un jour il trouva une Bible; il se repent sincèrement d'avoir été si long-temps dans les ténèbres de l'erreur, et remercie Dieu d'avoir fait luire à ses yeux sa lumière, et d'avoir permis que l'Evangile fût de nouveau prêché dans le monde. Afin que cet heureux état soit conservé, il donne à tous, et surtout aux pasteurs, des conseils et des avertissemens. Le peuple doit faire son devoir, suivre avec attention les prédications, et ne pas « demander « des flatteurs qui fassent tout comme l'on demande, mais qu'il soit « aise d'avoir gens qui ne regardent que Dieu, et qui taschent de faire « tout selon sa parole. » « Veillons, dit-il en terminant, à cecy, et « soyons sobres, et nous donnons bien garde que ne tombions de la « foy et pleine asseurance de Jésus, et qu'il n'advienne que Satan « chassé avec sa papauté, se parfourrant par un autre ou ce mesme

(20) Ancillon, p. 237.

« moyen, ne sème derechef son venin entre nous, mais qu'estans « fermes en Jésus, continuans en sa saincte doctrine, croissions de « jour en jour en toute bénédiction, produisans les vrays fruicts des « enfans de Dieu, taschans à l'héritage célestiel, qui est sans fin, et « nous gardons bien de mettre nostre cœur en la terre, aux choses « de ce monde qui passe et vient en ruyne avec tout ce qui s'arreste « à luy, et ainsy de tout fondez et arrestez en la parole de Dieu, par « vraye et vive foy besognante par charité, ne doutons point que « tout ainsy que la parole de Dieu demoure éternellement, que nous « en icelle demourerons et vivrons éternellement. »

12° *Traité de la Cène.* Genève 1553. *Ancillon*, p. 78, 166, 217: « Viret escrivait à Farel (mars 1551) qu'il avait lu son Traité de la Cène, qu'il le trouvait bien escrit, et qu'on tirerait de grands fruits. Jean Crespin, qui l'imprima à Genève deux ans après, mit en la première feuille que ce traité de Farel estait très-utile à tous chrétiens, pour connaître la vraye Institution et Administration de la Sainte-Cène, selon la vraye doctrine de l'Evangile. »

Il est vraisemblable que Farel a aussi écrit contre la messe. Voy. *Kirchhofer*, l. c., p. 298.

13° *Du vray usage de la croix de Jésus-Christ, et de l'abus et de l'idolâtrie commise autour d'icelle : et de l'authorité de la parole de Dieu, et des traditions humaines. -- Avec un advertissement de Pierre Viret, touchant l'idolâtrie et les empeschemens qu'elle baille au salut des hommes.* — Avec cette épigraphe : *La coignée est ja mise à la racine des arbres : parquoy, tout arbre qui ne fait pas bon fruict, sera couppé.* Matth. III. — Par Jean Rivery, 1560 ; in-16 ; avec privilége.

Viret, dans son *Advertissement aux lecteurs fidèles*, dit : « Entre les « autres ausquels les fidèles doyvent beaucoup, et principalement « ceux de notre langue, Dieu a suscité M. Guillaume Farel, duquel « tantost dès le commencement que l'Evangile a commencé d'estre « remis en lumière, Dieu s'est grandement servy, et par prédication « et par escrits, pour combattre l'Antechrist et pour abolir l'idolâtrie

« qui a esté dressée en la chrestienté par le moyen d'iceluy, et pour « oster les empeschemens lesquels ce maudit Antechrist a mis au salut « des hommes par l'idolâtrie, et par ses inventions et traditions dia- « boliques. Entre les autres escrits par lesquels ce bon serviteur de « Dieu a combattu contre ce monstre, il a depuis naguères escrit ce « Traité de la croix, qui est maintenant mis en lumière, auquel il « déduit les matières lesquelles il promet au titre d'iceluy. La ma- « tière qu'il traite est bien digne d'estre cognue et bien déclarée.... »

Dans ce petit volume, dédié au comte de Nassau-Saarbrück, et divisé en 67 chapitres, Farel combat de nouveau les abus romains et exhorte ses lecteurs à suivre son propre exemple et à renoncer à toutes ces superstitions. Il y a plus d'ordre dans ce traité que dans le *Glaive;* le style en est, en général, plus simple et moins chargé de figures, d'apostrophes, d'interrogations. Pour mettre à nu l'erreur qu'on commet en vénérant la croix, il commence par raconter la légende de la prétendue invention de la croix par l'impératrice Hélène. Puis il cite les nombreux passages des Pères, qui ont attribué à cette croix des forces merveilleuses, et qui l'ont adorée démesurément. Il réfute tout ce qu'on pourrait alléguer en faveur de cette adoration; la croix, sans Jésus, n'a aucun mérite; les Pères n'ont en cela aucune autorité, car l'Ecriture ne recommande nulle part la vénération de la croix elle-même, et ne parle pas de l'efficacité du signe de la croix (ch. XI et XII). De là il prend occasion de prouver que toute autorité appartient à la seule Ecriture, interprétée dans son véritable sens, et il nomme ceux des Pères qui eux-mêmes ont reconnu ce principe (ch. XIII — XVII). Cette autorité de la Bible est au-dessus de tout ce que les hommes peuvent établir; elle est éternelle. « Les grandes « vertus qui ont esté ès Apôtres, et les miracles cessent; il faut donc « que pour cecy l'authorité de l'Escriture soit amenée et qu'elle sup- « plée et serve au lieu des miracles. Car aussi elle est trop plus cer- « taine que tous signes et miracles (p. 84, ch. XXII). « Pourquoi aussi aurions-nous besoin d'autres moyens de salut? L'Ecriture con-

tient tout ce qu'il nous faut pour nous sauver; elle est simple et claire, et des hommes téméraires et présomptueux ont seuls pu vouloir la compléter (chap. XXIV—XXVI). Si donc l'Ecriture se tait sur la croix, c'est une superstition que de vouloir l'adorer. „ Lequel est le „ plus digne d'être honoré par adoration, ou un excellent ange, ou „ un tronc de bois mort et sec, c'est-à-dire, celuy qui est esprit, et qui „ par nature et par création est le plus semblable à Dieu, ou ce qui „ en est le plus loin? Qui peut estre plus loin de Dieu qu'une chose „ sans vie et sans mouvement ne sentiment, comme la parole de Dieu „ le reproche aux idolâtres? " (p. 133, chap. XXXIV). La seule condition de notre salut, c'est la mort de Jésus; le pardon de Dieu ne nous est acquis que par lui, et non pas par un morceau de bois mort (chap. XXXVIII). Mais, pour excuser l'adoration de la croix, on pourrait dire qu'elle sert „ de livre aux pauvres gens " (p. 200, chap. LVI) (21), ou qu'elle n'est qu'un symbole de la mort de Jésus (chap. XXXIX), et que „ comme signe, elle doit avoir l'honneur de la chose „ laquelle elle signifie. " (p. 157, chap. XLI). Mais l'Evangile est à la portée de toutes les intelligences; il peut être compris par qui que ce soit, et „ c'est trop blasphémer Dieu, et trop contrevenir à sa „ souveraine majesté, de bailler des titres tant excellens à une chose „ morte, sans avoir ouverte parole de Dieu " (*ib.*). Il ne faut donc ajouter foi qu'à l'Evangile, car „ ainsi faisant, Dieu sera vrayment „ servy comme il le commande. Il sera prisé et honoré quand ce qu'il „ a dit sera seulement tenu, et que chacun sera ainsi comme il doit „ estre. Celuy qui parle parlera bien, ne sortant point hors de l'Escri- „ ture saincte. Celuy qui oit, orra ce qu'il doit tenir et croire. " (p. 186, chap. L). Les princes chrétiens doivent travailler à l'abolition de l'idolâtrie, et ne point faire parade d'une fausse tolérance (ch. LIV),

(21) Comp. aussi Farel à Calv. 14 févr. 1551: « *Quid alienius a Christi pietate, quam quod improbe cum Gregorio dicit* (Erasmus) *imagines esse laicorum libros? Alius non est Deus, aliud non Evangelium, aliud non baptisma; scripturà et libri sancti sunt rusticorum quam apostolorum, quam maximorum.* »

sans toutefois se laisser entraîner à des excès funestes (ch. LVII). De cette manière la terre sera délivrée de « ce droit et cruel tyran spirituel, « qui, sous le nom et le titre de Jésus, prend et usurpe tout en la « chrestienté, gastant et ruinant tout » (p. 145, ch. LXV), et il s'établira une Eglise nouvelle, plus pure et plus conforme à l'Evangile. Dans cette Eglise, « il ne faut rien de quoy on ne puisse rendre rai- « son que le Seigneur l'a ordonné. Et pourtant chassons toutes char- « meries et enchanteries d'eaus, d'huiles, d'images, d'habits et de « tout ce qui n'est point ordonné de Dieu. Que la pure parole de « Dieu et ses saincts sacremens soyent traitez et administrez en toute « pureté et en toute simplicité, comme il appartient.... Prions ce « bon Seigneur Jésus, qu'il face de tous une Eglise pure, saincte et « purgée de toute vilenie papale et de tout ce qu'il n'a pas ordonné : « tellement qu'on n'y voye rien autre que Jésus, et cela seulement « qu'il a ordonné, et qu'on le voye simplement et purement comme « il a ordonné, tellement qu'estant tous purement en luy, et luy en « nous, par la vraye foy, nous servions et honorions tous ce bon « Dieu et Père, qui vit et règne éternellement avec son Fils et l « Sainct-Esprit. Amen. » (p. 249, 252, ch. LXVII.)

III. OPINIONS DE FAREL.

D'après ce qu'on a vu dans le chapitre précédent, la doctrine de Farel est celle de tous les réformateurs français. Elle est simple et claire et ne doit avoir d'autre source que l'Ecriture. Le prédicateur populaire répugnait aux formules ambiguës, aux explications plus obscures que la chose qu'on veut expliquer, aux distinctions subtiles, aux termes dont le peuple ne pouvait saisir le sens, bien qu'ils fussent consacrés par l'Eglise. C'est pourquoi l'on ne trouve que très-rarement dans ses écrits les mots de Trinité, de Personnes, de Présence, etc. Il ne donnait à ses lecteurs, comme à ses auditeurs, que ce qu'ils pouvaient comprendre, et ce qu'il croyait être seul nécessaire au sa-

lut. La partie théorique, le système, il les laissait à Calvin, dont il n'avait ni la vaste érudition, ni la pénétrante sagacité. Il est avant tout pratique, homme d'action et de parole, et ne se donne d'autre titre que celui de *prêcheur de l'Evangile.* Le principe fondamental, qui résume toutes ses opinions théologiques, est celui-ci : on n'est justifié que par *une foi besognant par charité.* Ce principe forme la base de tout ce qu'il a écrit et prêché, et il l'a soutenu avec une incroyable ardeur, pendant toute sa vie, contre les partisans des bonnes œuvres et des pratiques de l'Eglise romaine.

La série de ses argumens, telle que nous l'avons pu déduire de ses écrits, est à-peu-près la suivante :

L'homme a été créé bon, parfait, à l'image de Dieu (1). Par la désobéissance d'Adam la nature humaine s'est corrompue, et le péché est entré dans le monde. Satan n'est pas le premier auteur de cette corruption, car si l'homme n'eût consenti à se laisser séduire, il ne se serait jamais perverti (2). A cause de la faute d'Adam, toute sa postérité a perdu sa pureté, s'est attiré la colère de Dieu, et mérite la condamnation (3). Cependant, Dieu prit pitié de l'humanité, et résolut de la sauver, et de l'affranchir de la domination de Satan (4). C'est pour cela qu'il a envoyé son Fils éternel, qui par sa mort expiatoire a racheté les hommes, et les a ramenés vers Dieu (5). Cette mort de Jésus témoigne de l'infinie bonté de Dieu, et contient pour nous de grandes leçons de charité (6). Jésus, vrai homme et vrai Dieu (7), « moindre que le Père, mais pas selon la divinité, mais selon l'humanité, quoique en cette humanité il n'y ait eu aucun vice (8), » est le seul médiateur entre Dieu et les hommes; « par autre ne pouvons estre

(1) *Le Glaive*, p. 123. p. 129 et suiv. — (2) *Ib.* p. 324. — 3) *Ib.* p. 156. p. 160 et suiv. «Les enfans d'Adam sont, non point créez en péché et iniquité, mais y sont conceuz et naiz.» *Confess. de Gen.* art. IV. V. — (4) *Glaive*, p. 324. — (5) *Ib.* p. 309 et suiv. — (6) *Du vray usage.* chap. III. — (7) *A tous cœurs affamés, etc.* — (8) *Le Glaive*, p. 59.

instruicts à salut » (9). Pour parvenir à ce salut, il faut croire en lui; il faut avoir la foi, c'est-à-dire, une confiance certaine en « Jésus, « par laquelle nous recevons son esprit, et sommes faits enfans de « Dieu » (10). Cette foi seule peut nous justifier devant l'Eternel. Tous les saints personnages de l'Ancien-Testament l'ont eue, et ont fait par elle ce que Dieu leur avait commandé (11). Mais cette foi ne s'acquiert pas facilement; pour l'obtenir, il faut prier avec ardeur (12), et lutter avec persévérance contre les passions de la chair (13); car, « cecy n'est apprins en délaissant de travailler, et en jasant auprès « d'un feu, se moquant et gaudissant, en sautant du coq à l'asne : « mais en crainte et révérance, de celuy qui parle ès Sainctes-Escri- « tures, en demandant son ayde et lumière, regardant soigneuse- « ment la Saincte-Escriture, et regardant le but d'icelle : c'est Jésus- « Christ, qui y est testifié, et de qui l'Escriture rend témoignage. Si « orgueil et présomption en toutes choses sont à vitupérer, et si on « les doit chasser et rejeter par tout : singulièrement ès choses de « Dieu et où gist nostre salut, tout orgueil doit estre détesté, rejeté « et chassé. Car icy il est plus que damnable, et ne le saurait-on « assez détester (14). » Quelque parfait que l'on soit, quelque grande que soit la science qu'on possède, si l'on n'a pas la foi, on ne peut s'assurer de la grâce divine; « ne faut que l'homme se « fie ès dons qu'il a : car, s'il n'a la foy, qui par charité besogne « selon les dons qu'on a receu, telz dons ne serviront que de con- « damnation, et pour estre plus coupable devant Dieu » (15). « Il « ne suffit point d'estre mortifié et d'avoir despouillé le vieil homme, « de renoncer à soy-mesme, et de se avoyr en hayne, cognoistre « son rien.... la foy est requise, par et de laquelle le juste vit,

---

(9) *Disp. de Gen.* p. 54. — *Conf.* VI. VII. — (10) *Disp. de Laus.* RUCHAT, VI. p. 12-18. — (11) *Glaive*, p. 10. — (12) *Conf.* XIII. Il ajoute comme modèle de prière l'oraison de notre Seigneur, terminant par ces mots : «Et délivre-nous du maling. Amen.» — (13) *Glaive*, p. 216 et suiv. — (14) *Ib.* p. 220. — (15) *Ib.* p. 240.

« et le pécheur est justifié » (16). Toutefois, il ne faut pas croire que la foi seule suffise pour nous rendre agréables à Dieu; il faut vivre selon les commandemens divins, « toute œuvre et perfection « de vie gist en l'observation de ces commandemens » (17); il faut remplir tous les devoirs que la religion nous impose; il faut que la foi se manifeste par de bonnes œuvres, en un mot, il faut qu'elle soit « besognante par charité; » sans cela elle est vaine et inutile (18). Quand on a une pareille foi, on reçoit de Jésus son Saint-Esprit, qui nous vivifie et nous console (19). Tout ce qui nous est nécessaire pour le salut, nous le trouvons dans la Bible, qui est la seule véritable source de la connaissance de Dieu (20). « A elle seule appartient « toute authorité; son authorité et sa fermeté nous doit estre telle, que « nous l'estimions plus que le ciel et la terre, asseurez que plustost « le ciel et la terre passeront, et viendront à rien, qu'un seul iota « et le moindre poinct de l'Escriture passe » (21).

Comme, selon Farel, la foi en Jésus est la condition indispensable pour être sauvé, il aurait dû développer ses idées sur la prédestination. Mais ce dogme n'est traité nulle part dans ses écrits; dans le *Sommaire* il est passé sous silence (22), et dans le *Glaive de la Parole*, le terme même ne se rencontre qu'une seule fois, et encore Farel y passe-t-il rapidement; il dit simplement que la prédestination, quoique incompréhensible, est seule une doctrine consolante (23). La *Confession de* 1537 n'en dit pas un mot, et dans aucune des disputes auxquelles Farel a assisté, il n'a pris la parole pour la défendre. Cependant, il n'est pas douteux qu'il n'ait admis ce dogme; la publication même du *Glaive de la Parole* l'atteste, et, ce qui plus est, nous avons vu, qu'en 1551, il a défendu son ami Calvin contre Bolzec qui l'attaquait sur la prédestination. Néanmoins, il dit dans sou Epître

(16) *Glaive* p. 10. — (17) *A tous cœurs affamez*. — (18) *Glaive*, p. 480, etc. — (19) *Ib.* p. 49. — (20) *Ib.* p. 479. — (21) *Ib.* p. 38. *Du vray usage*, passim. — (22) Kirchh., *Stud. und Krit.* — (23) *Le Glaive*, p. 192.

aux réformés de Metz : « Il n'y a autre chose destruite de la Loy (en-
« tant que touche l'amour de Dieu et du prochain) que la malédic-
« tion et condamnation qui est sur ceux qui ne l'accomplissent par-
« faitement. » Il a parlé si peu de ce dogme, parce qu'il connaissait fort bien tous les mal-entendus, toutes les contradictions auxquelles il donne lieu dans l'esprit du peuple ; et ce n'est que pour le peuple qu'il a voulu travailler. C'est ainsi que dans son bon sens il ne s'est pas non plus fatigué à subtiliser sur la Trinité et sur les Sacremens. Quant à la Trinité, il s'est toujours donné beaucoup de peine à se montrer orthodoxe. Cependant, le docteur Caroli a constamment attaqué ses opinions sur ce dogme, et l'accusa même un jour d'Arianisme; mais il se justifia de ce reproche aux synodes de Lausanne et de Berne. La même accusation fut encore reproduite plusieurs fois; des auteurs catholiques, en inventant une prétendue secte de *Farellistes*, ont dit que Farel avait renouvelé les hérésies de Paul de Samosate, en enseignant que le Saint-Esprit n'était autre chose que le mouvement de Dieu imprimé aux créatures (24). Il n'y a rien de vrai dans tout cela : ces fausses accusations proviennent toutes des calomnies de Caroli, et d'un passage du *Sommaire*, qu'on avait mal interprété, et où Farel dit : « l'Esprit est le mouvement et affection que Dieu baille à l'homme,
« le renouvellant, luy donnant sa grâce, et le justifiant par Jésus » (25). Une autre hérésie qu'on lui a reprochée, est celle d'avoir nié la résurrection de la chair (26). Mais aussi sous ce rapport son orthodoxie est facile à constater ; nous n'avons qu'à citer ses propres paroles :
« Comme Jésus Christ en ressuscitant a eu le mesme corps qu'il a pris
« au ventre de la vierge, nous reprendrons aussi le mesme corps...

---

(24) Prateolus, *Elenchus de vitis, sectis et dogmatibus omnium hæretico-rum.* Colon. 1569. fol. p. 177 et 297. — Gaultier, *Table chronographique de l'estat du christianisme.* Lyon 1621. fol. p. 791. — (25) Kirchh., l. c.

(26) Florem. Ræm., p. 274 : « *Hic ille est qui postea de Carnis ressurrectione dubitare cœpit.* »

« Ce corps qui a mangé et beu le pain et le vin de la Saincte Cène, « ressuscitera et aura la vie éternelle (27).

Il nous reste encore à parler des opinions de Farel relativement aux Sacremens; elles sont aussi simples et aussi peu subtiles que toutes les autres. On n'a qu'à consulter à cet effet sa Confession de 1537, où il dit, que les Sacremens sont des exercices de foi, destinés à la fortifier, et à la témoigner devant les hommes (28). Le baptême « est « ung signe extérieur, par lequel Nostre Seigneur testifie qu'il nous « veult recepvoir pour ses enfans, comme membres de son fils Jésus. « Et pourtant en iceluy nous est représentée la purgation de nos pé- « chez, que nous avons au sang de Jésus-Christ, la mortification « de nostre chair, que nous avons par sa mort, pour vivre en lui par « son esprit» (29). Ailleurs il dit que « le vray Baptesme ne gist point « en l'eau et paroles.... mais en la foy que Dieu donne, en l'Esprit « de Jésus qui est donné de Dieu. Et tel Baptesme n'est donné qu'aux « esleus et vrays enfans de Dieu, duquel Jésus baptise, et non « l'homme, comme Sainct Jehan Baptiste monstre, Matth. IV. (30). »

La Cène est pareillement « ung signe par lequel soubs le pain et le « vin, il nous représente la vraye communion spirituelle que nous « avons en son corps et sang. Et recognoissons que selon son ordon- « nance elle doibt estre distribuée en la compaignie des Fidèles : afin « que tous ceulx qui veulent avoir Jésus pour leur vie, en soyent « participans (31). » Ceux qui agissent contre les commandemens de Dieu et donnent du scandale, ne doivent pas être admis à la table du Seigneur; l'excommunication est « une chose sainte et salutaire(32). »

Quant aux questions relatives à la présence de Jésus-Christ en la Cène, Farel ne les détermine nulle part d'une manière bien précise; il en parle quelquefois dans ses lettres, mais il ne croyait pas que cette matière fût assez grave pour légitimer les divisions entre les réforma-

---

(27) *Glaive*, p. 225. — (28) *Conf.* XIV. — (29) *Ib.* XV. — (30) *Disp. de Gen.* p. 138. — (31) *Conf.* XVI. — (32) *Ib.* XIX.

teurs suisses et allemands. Ces tristes débats furent l'objet de ses plaintes perpétuelles ; il n'épargna rien pour calmer les esprits irrités, et pour les ramener à une réconciliation ; il exhortait sans cesse Calvin et les Zurichois à céder sur quelques points, et à s'unir avec les théologiens de Wittenberg. L'obstination et la véhémence de Luther l'affligeaient beaucoup. En 1545, il écrit à Calvin, qu'il désirerait que toutes les Eglises s'unissent pour faire cesser les disputes (33) ; et lors du renouvellement de la querelle par Westphal, il exhorte, il est vrai, son ami à le réfuter, mais il ajoute : « *Si me audis, nihil nisi* « *quod ad rem facit Eucharistiæ, tanges, personam sines intactam* » (34). La querelle étant devenue plus opiniâtre et plus haineuse, il pressa Calvin d'y renoncer, « *vellem ut hominem prorsus non attingeres, nam* « *te indignum est cum tam insano contendere* » (35). La confession d'Augsbourg lui paraissait, en général, admissible, et il désirait vivement qu'on s'y réunît ; seulement il voulait qu'elle s'expliquât sur la Cène en termes moins obscurs, et plus conformes à l'idée de Jésus. « *Augustanam Confessionem tolerabilem existimo, nec tam abhorrendum* « *reputo ab ea* », écrit-il à Calvin (36), et quelques semaines plus tard : « *quid volumus pro Augustanà confessione novam suscitare tra-* « *gædiam ?... Una est controversia de Cœnà ; si Augustana confessio* « *de Cœnà contineat quod sanà expositione admitti possit, et secundum* « *mentem autoris, quid prohibet quin id admittamus, et sancte convenia-* « *mus ? Illi a nobis aliud non petunt, nec alià ratione de nobis querun-* « *tur* » (37). Lorsqu'en 1537 on se plaignit à Berne de ce que Farel et Calvin, ainsi que les Strasbourgeois n'employassent pas, en parlant de la Trinité et de l'Eucharistie, les termes consacrés par l'usage, on fit d'abord une *Formula concordiæ de S. Trinitate et Cœnà dominicà* (38), et ensuite Farel, Calvin et Viret présentèrent une *Confessio*

---

(33) 4 avr. 45. *Vie man.* — (34) 17 oct. 55. — (35) 15 jun. 57. — (36) 5 févr. 58. — (37) 14 avr. 58. — (38) *Acta Bernæ cum* Bucero, Capitone *et* Myconio. 22 sept. 1537. — Kirchh. I, 231.

fidei de Eucharistia (39), qui fut signée par Bucer et Capiton, et reçue par les Bernois. Dans cette confession nous pouvons voir à-peu-près quelles ont été les opinions de Farel sur cette matière. Les auteurs y déclarent, que dans la Sainte-Cène on ne reçoit pas seulement le sang et le corps de Jésus-Christ, mais encore son esprit, de sorte qu'on le reçoit tout entier. Le mystère de notre communion avec son corps, ne peut pas être expliqué par des paroles; car il ne s'agit pas d'une présence locale du Seigneur. L'Esprit est le lien de notre participation avec lui, de telle sorte, que par la véritable substance de la chair et du sang du Christ, nous acquérons le salut éternel. Cette communion est représentée sous les symboles du pain et du vin dans la Sainte-Cène.

Dans cet acte on s'est efforcé, autant que possible, d'éviter tous les termes qui auraient pu donner lieu à des équivoques, et de faire un pas vers une union générale, en présentant la communion comme toute spirituelle.

La confession, qu'en 1557 Farel et Bèze soumirent à l'approbation des théologiens rassemblés à Worms, est rédigée en termes beaucoup moins clairs (40); ils y disent que dans la Cène la substance même de Jésus-Christ, c'est-à-dire sa véritable chair et son véritable sang, ne sont pas seulement signifiés ou rappelés à l'esprit du communiant d'une manière symbolique ou typique, mais qu'ils y sont bien réellement représentés. La manière dont la chair et le sang sont réunis avec les symboles, est dite être *sacramentalis*. Si donc on veut disputer, ce ne peut être que sur *la manière* de la présence de Jésus-Christ dans la Cène, manière qui, au fond, n'est connue que de Dieu seul. Le mode dont nous recevons les symboles, est physique; quant au mode dont nous recevons la substance elle-même de Jésus-Christ, ce n'est ni une union physique ou locale, ni une diffusion de la na-

(39) *In Epist. Calv.* Genev. 1617. fol. p. 396.

(40) Elle se trouve dans MELCH. GOLDAST, *Politica imperialia*. Francf 1614. fol. p. 1306; et dans HOSPINIANI *Historia sacramentaria*. Tig. 1602. fol. t. II. p. 252, *a*.

ture humaine de Jésus-Christ en nous, ni un mélange tout-à-fait grossier de la substance du Seigneur avec celle du pain, ni enfin la transsubstantiation, mais c'est un mode spirituel, incompréhensible.

Dans la confession que Farel et ses compagnons (Bèze, Budé et Carmel) rédigèrent après celle-ci, au nom des réformés opprimés de la France, et sur la demande des théologiens de Worms, ils assurent qu'ils adhèrent complètement à la confession d'Augsbourg, excepté dans le dogme de la Cène. Ils disent, en peu de lignes, leur opinion sur ce dogme; mais les expressions dont ils se servent sont encore bien plus obscures que celles qui viennent d'être citées. Ils disent d'abord qu'ils repoussent tous ceux qui prétendent que la Cène n'est qu'un signe extérieur ou un symbole du Christ absent; mais que pour eux, ils affirment que dans ce sacrement Jésus-Christ atteste qu'il veut nous regarder comme ses membres; ils ajoutent: « *Verba Pauli se-* « *quimur, qui ait, panis est* κοινωνία *corporis, id est, est illa res, quam* « *quum sumimus, Filius Dei vere adest, et facit nos per fidem sibi* « *membra : et testificatur se nobis dare et applicare remissionem pecca-* « *torum, spiritum sanctum et vitam æternam* (41). »

On voit donc que, pour se conformer à l'esprit de son époque, Farel a aussi été forcé de temps à autre de faire des subtilités scolastiques, pour lesquelles toutefois il avait si peu de goût, qu'il ne s'en occupait que dans le puissant intérêt de la paix et de l'union. Autrement il n'y a jamais songé, et, comme il a déjà été dit, tout son système théologique tend à la pratique; il n'a d'autre fondement que l'Evangile clairement expliqué, et se réduit à ce principe si simple, si fécond et si chrétien : l'homme n'est justifié que par la foi alliée à la charité. Sa conviction sur ce point était si ferme, qu'il s'opposait énergiquement à quiconque professait un autre christianisme. Dans la profonde vénération qu'il a pour le saint ministère, il poursuit sans cesse les faux prédicateurs, qui cherchent plutôt leur propre

(41) Hospinian. p. 252, *b*.

profit que la gloire du Christ. Il exhorte les fidèles à s'éloigner de pareils docteurs, quelque attrait que puisse avoir leur enseignement. « Fuyez tous hérétiques et semeurs de perverse doctrine, et considérez bien à quelle fin tirent tant d'abuseurs, desquels par le juste « jugement de Dieu, aujourd'huy la terre est toute pleine: lesquels « jettent leur venin en grosse finesse et cautelle. Demeurez fermes en « la foy de nostre Seigneur Jésus... Gardez-vous de tous resveurs « pleins de babil et de paroles enveloppées et obscures, lesquels « semblent parler hautement et fort spirituellement, pour mener (ce « semble aux simples gens) à une grande perfection, et à un estat « des Anges et plus que des Anges... les plus adonnez aux choses de « Dieu en sont déceus, en ce qu'ils pensent ouir grans mystères, pour « usure et faire plus excellemment que la saincte loy de Dieu ne « porte (42). » En plusieurs endroits de ses écrits on trouve des conseils pour les pasteurs, qui doivent mener une vie irréprochable et sainte, et suivre en toute pureté Jésus et sa doctrine (43). Voici la distinction qu'il fait entre les faux et les vrais ministres de l'Evangile: « Celuy presche la letre, et est ministre de la letre, et se tient à la « letre, qui presche les œuvres de la Loy, et quelque chose qui soit, « ne preschant point Jésus-Christ, la foy en iceluy, et le salut qui est « par la mort et passion de Jésus, et qui met le salut en autre qu'en « luy seul: qui enseigne autre rémission, lavement et purgatoire de « péchez, qu'au seul sang de Jésus, autre sagesse, justice, sanctification et rançon, que Jésus. Mais celuy qui purement presche la « vie et salut, la paix et réconciliation par la mort de Jésus, comme « contient le Sainct-Evangile: iceluy a le noyau, et en preschant comme « il se faut employer aux bonnes œuvres, qui sont commandées en « la Loy, il n'est prescheur de la letre, mais de l'Esprit: il n'est ministre de mort, mais de vie: et ne presche la condamnation à ceux « qui croyent et tâchent d'obéir, mais grand salaire et rétribution (44). »

(42) *A tous cœurs affamez.* — (43) *A tous Seigneurs.* — (44) *Le Glaive*, p. 48.

V. CARACTÈRE DE FAREL.

A vrai dire, nous n'aurions pas besoin d'ajouter encore quelque chose pour caractériser Farel. Son caractère ressort suffisamment de l'histoire de ses travaux. Cependant, nous tâcherons de résumer en peu de mots les traits les plus saillans, pour mettre sous les yeux du lecteur la figure de Farel, aussi fidèlement qu'il nous sera possible. Cette vie si agitée, cette carrière si pénible est bien digne d'exciter notre étonnement et notre admiration, et les défauts qu'a eus cet homme, défauts que l'esprit de parti a tant de fois exagérés, ne sont que ceux qui accompagnent d'ordinaire les éclatantes vertus.

Une grande ardeur, un zèle sans bornes, une invincible fermeté, un courage qu'exaltaient les mauvais traitemens, une persévérance à l'épreuve de tous les dangers, voilà ce qu'on remarque d'abord dans Guillaume Farel. La gloire du Christ lui passait avant tout; pour l'avancement du règne de Dieu, il endurait sans murmure tout ce que les fanatiques partisans de la résistance lui faisaient souffrir. A Christ était vouée sa vie, et sa prodigieuse activité n'avait d'autre but que de répandre son Evangile. Sa modestie et son désintéressement égalaient sa piété; il ne connaissait pas l'ambition, et n'était pas jaloux d'une vaine gloire; on a vu combien il lui répugnait d'ajouter son nom aux modestes traités qu'il publiait. Les choses de la terre n'avaient aucun attrait pour lui. « Il avait renoncé à toute prétention mondaine, et réputait à richesse d'être pauvre en J. C. (1). » « Ce ne sont pas les biens, les honneurs, les plaisirs de ce monde que nous cerchons, écrit-il à Calvin, c'est uniquement de servir le Seigneur (2) » « Car ce Seigneur prépare à ceux qui lui sont fidèles et qui souffrent pour lui, une vie et une paix éternelles (3). » Pour l'Evangile il est

(1) *Vie man.* — (2) 30 sept. 53. — 7 nov. 52. «*Mammon a Christo abducit.*»

(3) 7 nov. 52. — *Le Glaive*, p. 474. «Ne cerchons richesses, gloire, plaisance, ne chose qui soit de ce monde, et ne faisons servir l'Evangile à autre

toujours prêt à donner sa vie, et en mainte occasion, il déclare qu'avec joie il répandrait son sang, pour prouver la vérité de sa prédication. Lorsque Guy Furbiti lui dit qu'à Paris peut-être il n'oserait pas parler avec tant de hardiesse, il lui répond : « Celuy qui m'a conduict jus-
« ques icy, quand sera son bon plaisir, il me conduira jusques à Paris
« et autres lieux de France, ainsi qu'il est tout puissant... Et pleust
« à ce bon Dieu qu'on me voulust faire comme à vous, me permettant
« respondre et rendre raison de ma foy! Je ne demanderois pas estre
« remis à mon juge, mais serois trop content maintenir ce que je dis,
« et si je ne le pouvais monstrer, estre mis à mort » (4).

A ces qualités venaient s'ajouter une grande simplicité, une loyauté peu commune, une énergique franchise. Ses mœurs étaient graves et austères, et il ne faisait aucun cas des commodités ordinaires de la vie. Il était pour lui-même le juge le plus sévère de ses propres actions, et déclarait qu'il serait le premier à se condamner, dès qu'on le convaincrait d'une erreur (5). Envers les autres il n'était pas moins rigide; il n'épargnait pas ses meilleurs amis, quand ils lui paraissaient dévier de la plus stricte moralité; il blâme Viret d'avoir consenti à ce que des écoliers jouassent une comédie (6); il écrit à des pasteurs de Lausanne, qui l'avaient consulté sur quelques points relatifs à l'excommunication : « *Vester si vos Christi estis* » (7).

Mais c'est surtout contre les adversaires de la réformation, qu'il

---

fors qu'à posséder Jésus-Christ crucifié, en attendant la gloire au dernier jour, et non icy. »

(4) *Disp. de Gen.* p. 124.

(5) F. à C. 8 sept. 53, in CALV. *Epist.* p. 156. « *Ego cum legerem Paulum* (Act. 25, 11) *dixisse se non refugere mortem si quid commeruisset, planè me obtuli sæpius paratum ferre mortis judicium, si quidquam contra pietatis doctrinam docuissem. Et addidi me quam dignissimum esse quovis supplicio, si a fide et doctrinà Christi quemquam avocarem. Sane non possum de aliis aliud sentire, quam quod de me statuo.* »

(6) VIR. à F. 25 nov. 1548. VIRET excuse la pièce par le sujet, la forme et le but. *Vie man.* — (7) 1 oct. 59. *Vie man.*

lutte avec toute l'énergie dont il est capable. Le Pape et ses prêtres, les sectes qui divisaient l'Eglise et lui suscitaient des ennemis, les Libertins, les Anabaptistes (8), sont les objets de sa constante indignation. Avec un égal zèle il censure les mauvais pasteurs qui négligent leurs devoirs, les théologiens opiniâtres et haineux, les hommes sans principes, comme Erasme, les grands qui oppriment le peuple; c'est pour le peuple qu'il travaillait, c'est lui dont il était l'infatigable apôtre. Il sympathisait à ses maux, et le consolait en lui offrant les promesses de l'Evangile. Il aimait surtout sa patrie; il saisissait toute occasion pour y prêcher la réforme; il déplorait le sort des malheureux Huguenots, et faisait des vœux pour leur délivrance.

C'est dans de pareilles occasions, quand il combattait les anciens abus, et exhortait le peuple à y renoncer, que se manifestaient ses défauts, ou les excès de son zèle. Son ardeur se changeait en impétuosité, il s'abandonnait à toutes ses impressions de colère, il s'enflammait à la vue des dangers qui le menaçaient; dans son emportement il demandait des mesures extrêmes, et il n'hésita pas à déclarer Servet digne de mort. Cependant, il savait lui-même combien ses violences pouvaient être nuisibles au succès de sa cause; il se reprochait souvent son caractère impatient, et faisait tous ses efforts pour le dompter. Il recevait avec reconnaissance les conseils et les remontrances de ses amis plus calmes et plus modérés (9); il leur promettait de suivre leurs sages avis; mais malheureusement son feu se rallumait à chaque nouvelle attaque de la part de ses adversaires. Dans les momens de calme, quand il ne prêchait ou ne discutait pas, toute sa modération lui revenait. Alors il était plein de douceur et de tolérance, et employait son ardeur à recommander la paix et la concorde. Il voulait qu'on aimât jusqu'à ses ennemis, et que, suivant l'exemple du Seigneur, on embrassât même dans sa charité les pécheurs endurcis (10); ainsi que

(8) *Le Glaive*. p. 26. — à CALV. 16 août 36.

(9) OECOLAMP. *ad* FAR. 3. Aug. 1524. *in Epist.* OECOL. *et* ZWINGL. Bas. 1536. fol. p. 198. — (10) *A tous cœurs affamez*.

Jean, le *Boanerges*, qui voulait un jour appeler le feu du ciel sur un village samaritain, et qui pourtant était le doux apôtre de l'amour, le disciple que Jésus aimait.

C'est facile à concevoir; son esprit impressionnable se laissait aller à tout ce qui le frappait; dans sa vive imagination il voyait tout, pour ainsi dire, sous des formes exagérées; mais une fois le calme revenu dans son âme, il n'y avait plus en elle que des sentimens chrétiens, même pour ceux qui le maudissaient (11). Le caractère de Calvin était bien différent; il avait plus de sang-froid, ses colères étaient plus réfléchies, plus âcres, elles duraient plus long-temps; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner, de ce qu'à côté des lettres que Farel lui adressait, pour le fortifier contre ses ennemis, il lui en écrivait tant d'autres, destinées à l'exhorter à la clémence, à lui donner les plus pressans conseils de modération, et à lui rappeler les exemples de Jésus et de ses Apôtres (12). Il voulait qu'on ramenât les égarés par la persuasion, et non pas qu on les condamnât par un jugement précipité (13). Un ardent désir de voir les discordes terminées, l'animait sans cesse; il priait pour ceux qui troublaient l'union (14), et il se montrait prêt à tout faire pour la conserver. C'est lui, qui de tous les réformateurs suisses, a presque fait le plus de démarches pour amener un accommodement avec les Luthériens; le *Consensus*

---

(11) Farel à Viret, 7 sept. 55. «*Diris et execrationibus devovemur passim, cum ita suas partes agat Satanas et sui execrati omnes, superest ut nos totos committentes patri cœlesti, gratiasque agentes gaudio perfusi, non modo feramus æquo animo, verum etiam exultemus, et docti a servatore, cum verbo tum exemplo, miseros qui tam misere insaniunt Deo commendemus flagitantes ut propitius eos intueatur, oculos aperiat ita misere execratis, ut videant ac convertantur...*»

(12) 3. Jul. 57. «*At Christus scribas et phariseos durius tractat? nec parcunt Apostoli improbis?*»

(13) *Le Glaive*, p. 3. «Je désire le salut des *personnes* et la ruyne de ceste tant exécrable *opinion*,» etc.

(14) A Calvin, 25 nov. 49.

de Zurich est principalement le fruit de ses travaux. En le signant, il s'écria : « *Utinam nemo minus refugeret etiam sanguine, si opus esset, « consignare omnia !* » (15). Il blâme ceux qui, dans leur haine contre les Papes, veulent rejeter tout ce qui a pu avoir leur sanction : « Il « ne faut que pour la haine du Pape ne des siens, on veuille dire « tout le contraire de ce qu'ils ont dit et confessé. Car, il ne faut « considérer en eux s'ils disent ou s'ils nient, pour nous y arrester ; « mais simplement si Dieu l'a dit, si c'est la vérité ou non. Je sçay « combien de fois aucuns ont erré, ne regardans autre si non, le « Pape et les docteurs Papistes le tiennent ainsi : il est donc faux. « Car quelque détestables qu'ils soyent, si, disent-ils des choses « bonnes, pour coulorer leur meschanceté » (16). Ce n'est donc pas par une aveugle partialité qu'il combattait le catholicisme, mais bien par un zèle extraordinaire pour la religion de l'Evangile. Sa confiance dans le triomphe de sa cause était inébranlable, et c'est l'énergique conviction qu'il travaillait pour la vérité, qui lui donnait tant de forces dans ses pénibles fonctions. Quand un moment le courage semblait vouloir l'abandonner, il se mettait à prier, et l'on connaît la ferveur et l'efficacité de ses prières. Ses amis aussi ne manquaient pas alors de le ranimer et de le consoler ; rien de plus touchant, de plus instructif, que la correspondance de ces hommes, qui, en butte à toutes sortes d'attaques, de calomnies, de persécutions, s'encourageaient réciproquement, se donnaient des conseils, des avis fraternels, et se communiquaient leurs craintes et leurs espérances. Calvin, Viret, Fabri, Bullinger, Œcolampade, Bucer, Haller, Blaarer de Bienne, correspondaient avec Farel, et entretenaient avec lui le commerce le plus intime. Sa sollicitude pour eux était grande ; il vénérait entre tous Œcolampade, qui avait tant contribué à la direction de son esprit, et dont il admirait la piété et la sagesse (17). Mais c'est surtout à Calvin qu'il était attaché par les liens d'une amitié fondée

(15) A Calvin, 25 nov. 49. — (16) *Le Glaive*, p. 124. — (17) F. à C. 14 févr. 51.

sur la conformité de leurs sentimens et sur la conviction que chacun d'eux était le complément de l'autre. Il avait une profonde estime pour lui; il le comparait à Moïse (18), et quoiqu'il fût de beaucoup son aîné, il n'entreprenait aucune chose, il ne publiait pas de livre, sans l'avoir consulté d'abord. Et si une fois il lui arrivait de lui donner des encouragemens et des conseils plus pressans qu'à l'ordinaire, il se hâtait d'y ajouter : « *Sed quis est qui me non rideat hæc ad te scribentem, si intellexerit? Annon merito, sus Minervam dicar? seu nostro hæc condona amori* (19). » Viret était le troisième dans leur amitié plus intime, et l'accord de ces trois hommes était si remarquable, que Bèze dit quelque part : « Certes c'était un beau spectacle, que de voir ces trois hommes si éminens dans l'Eglise, s'accorder si bien dans leur œuvre, et pourtant doués de facultés si diverses! *Farel* se distinguait par une grandeur d'âme peu commune; on ne pouvait entendre sans trembler le tonnerre de sa prédication, et ses ardentes prières vous transportaient jusqu'au Ciel. *Viret* avait tant de douceur dans son éloquence, que ses auditeurs s'attachaient pour ainsi dire à sa bouche. Quant à *Calvin*, chacune de ses paroles était une sentence pleine de gravité, qui pénétrait dans le cœur de ceux qui l'écoutaient; de sorte que souvent il m'est arrivé de penser, qu'un pasteur possédant les qualités de ces trois hommes, devrait certainement être un pasteur accompli » (20).

---

(18) F. à C. 7 sept. 50. — (19) 7 sept. 55. CALV. *Ep.* p. 234.

(20) BEZA, *Vita Calv.* p. 370. — *Id. Icones.*

Gallica mirata est Calvinum Ecclesia nuper,
Quo nemo docuit doctius.
Est quoque te nuper mirata, Farelle, tonantem;
Quo nemo tonuit fortuis.
Et miratur adhuc fundentem mella Viretum,
Quo nemo fatur dulcius.
Scilicet aut tribus his servabere testibus olim,
Aut interibis, Gallia!

La renommée d'un homme pareil dut bien vîte se répandre, et procurer à Farel, tant des amis et des admirateurs, que des ennemis et des détracteurs. La considération dont il jouissait, était très-grande, les Eglises qu'il avait fondées l'aimaient et le révéraient ; de tous côtés des étrangers arrivaient pour le voir et pour l'entendre, et les communes les plus éloignées s'adressaient à lui, pour lui demander des conseils et des instructions. Il nous semble que cette considération était bien méritée, et qu'elle doit faire tomber les accusations et les calomnies, qui ont été accumulées sur Farel, plus que sur tout autre. Que dire par conséquent d'assertions comme celles-ci : « Farel était un homme de peu d'érudition, grand déclamateur, dont le principal talent était de traduire en bouffonneries les choses et les cérémonies les plus sérieuses de la religion » (21) — ou : « *erat, ut omnes dicunt, qui hominem prope norunt nullius fere doctrinæ et eruditionis, et supra modum turbulentus, superbus, audax* » (22) — ou : « c'était un homme d'un savoir médiocre et d'un fanatisme outré » (23) — ou, enfin, que dire des expressions haineuses dont se sert Erasme, quand il parle de lui (24)?....

Plût à Dieu qu'il reparût encore un de ces hommes de courage, capables d'un saint enthousiasme. Il rallumerait dans les cœurs la foi, que le vent glacé du matérialisme et de l'égoïsme y a presque éteinte.

---

(21) Calmet, *Hist. ecclés. et civile de Lorraine.* Nancy 1728. fol. t. II. p. 1242. — (22) Laingeus, *De vita et moribus Bezæ. Paris* 1588. 8. p. 47. — (23) *Biographie universelle.* t. XIV. Paris 1815. p. 152.

(24) Erasm. *ad* Melanchth. Ep. 113. lib. XIX. p. 951. « *Nihil vidi vanius, nihil virulentius ... quantum illic inficetiarum, quantum ineptæ virulentiæ, quam multi nominatim traducti, etc.!* » (Il parle d'un libelle qu'il attribue à Farel). — *Id. Fratrib. German. infer.* p. 2128. « ... *Superest Pharellus, bone Christe, quam pius, quam innocens vir! .. Si nunc est conversus ad meliorem frugem, gratulor homini. Qualis erat olim, mihi valde displicuit, seditiosus, acidæ linguæ et vanissimus.* » — *Id.* Ant. Brugnario, Ep. 40. lib. XVIII. p. 805. « ... *Ego nunquam vidi hominem confidentius arrogantem, aut rabiosius maledicum, aut impudentius mendacem ...* » *etc.*

il dirigerait vers un but précis, ces âmes inquiètes, tourmentées par un profond besoin d'amour et de croyance; nos jours ressemblent à ceux des Apôtres; le vieil édifice s'en va croulant de toutes parts; un nouveau monument surgira des ruines; quel sera-t-il? nous l'ignorons; mais il sera beau, sublime! Nous avons la ferme conviction que la base en sera l'Evangile du Christ, dans sa pureté et sa simplicité primitives, et que nous travaillons aujourd'hui à l'établissement de ce règne de Dieu, où il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur; le Fils de l'homme sera le bon pasteur, et les hommes, se reconnaissant tous pour frères, n'auront plus qu'une même foi, qu'un même amour, qu'une même espérance!

THÈSES.

I.

Les confessions ont été faites pour servir de point de ralliement aux partisans des doctrines nouvelles, et pour exprimer nettement en quoi ces dernières différaient des opinions anciennes. Elles n'ont d'autre valeur qu'une valeur historique, en ce qu'elles nous montrent ce qu'on a cru à une certaine époque.

II.

Vouloir s'attacher strictement aux confessions, ce serait renier la perfectibilité de l'esprit humain, laquelle cependant n'est pas contraire au christianisme.

III.

Le christianisme lui-même, en tant qu'il est forme de religion, est perfectible et progressif. Ce n'est que dans sa partie émanée de Jésus et de ses Apôtres, qu'il est parfait.

IV.

La religion chrétienne est la seule qui satisfasse à tous les besoins de l'âme humaine. C'est pour cela qu'elle est la seule qui puisse devenir religion universelle.

V

L'épitre aux Hébreux n'est pas de saint Paul.

FIN.

2

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE STRASBOURG.



DE

PIERRE MARTYR VERMIGLI,

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE STRASBOURG,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

Le mardi 4 août 1835, à 4 heures de l'après-midi,

POUR OBTENIR LE GRADE DE LICENCIÉ EN THÉOLOGIE,

PAR

Karl
~~CHARLES~~ SCHMIDT,

BACHELIER EN THÉOLOGIE,

DE STRASBOURG (DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN).

> « *Tuscia te pepulit, Germania et Anglia fovit,*
> *Martyr, quem extinctum, nunc tegit Helvetia;*
> *Dicere quæ si vera volent, re et nomine dicent,*
> *Hic fidus Christi (credite) μάρτυρ erat.* »
>
> BEZA, *Icones.*

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, N° 3.

1835.

AUX MANES

DES PREMIERS APÔTRES DE LA RÉFORME

DANS LA VILLE DE GENÈVE.

Faible tribut d'une pieuse vénération, lors de la fête séculaire de la réformation genevoise en 1535.

Puisse cet anniversaire resserrer les liens d'union et de fraternité entre les communes luthérienne et calviniste, pour qu'il n'y ait plus désormais qu'une seule Église vraiment réformée, protestant contre tout ce qui n'est pas fondé sur l'Évangile de Jésus-Christ!

CHARLES SCHMIDT.

M. Bruch, doyen de la Faculté.

MM. Bruch,	Professeurs de la Faculté.
Richard,	
Fritz,	
Jung,	
Willm,	

M. Richard, président de la Thèse.

EXAMINATEURS:

MM. Richard.
Fritz.
Jung.

VIE

DE

PIERRE MARTYR VERMIGLI.

INTRODUCTION.

L'homme dont nous présentons ici la biographie, appartient à toute l'Europe protestante. Il est né en Italie, et comme il a été obligé de la quitter à cause de ses opinions, nous pensons que nous ne pouvons mieux commencer notre travail, que par quelques observations sur les destinées du protestantisme italien.

On dit fort souvent que l'Italie, au commencement du seizième siècle, semblait être mieux préparée pour recevoir la réforme, que beaucoup d'autres contrées. On cite à l'appui de cette assertion l'horreur que devaient inspirer les énormes et scandaleux abus du clergé et de la cour de Rome; la civilisation polie des grands et des gens de lettres; les nombreux hérétiques qui de temps à autre s'étaient montrés en Italie, comme les Patarins et les Henriciens; les restes de ces sectaires encore secrètement répandus et confondus avec les Vaudois; les différens essais de réforme qui n'avaient pas été tentés sans succès, depuis l'iconoclaste Claude de Turin jusqu'au républicain Savonarole; l'ardeur même, avec laquelle on reçut les premières nouvelles des événemens qui, vers 1520, se passaient au-delà des Alpes; la rapide propagation des ouvrages de Luther, de Melanchthon, de Zwingli; les communes protestantes qui furent organisées dans la plupart des villes italiennes, — tout

cela, dit-on, prouve suffisamment qu'en Italie la réforme aurait dû trouver de nombreux partisans. Mais alors déjà ce malheureux pays n'était plus que la ruine de son ancienne grandeur; il est vrai que sur cette ruine avaient chanté les plus grands poètes des temps modernes, et qu'au milieu de ses débris s'étaient épanouis, comme des fleurs, les arts les plus sublimes; il est vrai que les derniers savans de la Grèce, de cette autre ruine d'un monde si beau, y avaient été reçus avec enthousiasme; mais qu'ont-ils pu faire contre le torrent de corruption qui avait englouti cette nation déchue?

Au temps dont nous parlons, cette corruption est à son comble; une effroyable anarchie s'est répandue sur tout le pays; celui-ci est divisé en une vingtaine de petits Etats, qui se haïssent, se font des guerres continuelles, et sont autant de foyers de luxe, de volupté, d'oppression, de vices de tout genre. Cet infortuné peuple n'a plus même assez de force pour résister à l'invasion étrangère, le plus grand malheur qui puisse arriver à une nation; les Français, les Allemands, les Espagnols en font le théâtre de leurs guerres, et les villes italiennes sont chaque fois la proie du vainqueur. Partout règnent la perfidie, l'ignorance, la superstition. Une fausse civilisation couvre encore de son éclat trompeur toute cette immoralité; l'enthousiasme pour les arts est encore dans tous les cœurs; Florence est honorée du nom d'Athènes du moyen âge; de mauvais poètes sans nombre peuplent la patrie de Virgile; on affecte un scepticisme railleur et spirituel à l'égard des choses les plus saintes; on vend des indulgences et on bâtit Saint-Pierre de Rome, mais quant à la religion, on ne s'en soucie plus.

C'est en vain qu'au quatorzième siècle déjà Dante Alighieri avait élevé sa voix pour flétrir les injustices papales, et pour jeter à ses compatriotes ses énergiques imprécations contre leurs crimes; c'est en vain que Pétrarque avait gémi sur la Babylone d'Avignon; c'est en vain que Laurent Valla avait reproché aux théologiens de son temps, leur grossière ignorance, et que Poggio Bracciolini avait publié son éloquente et pathétique relation de la mort de Jérôme de Prague; c'est en vain que la philosophie était cultivée avec ardeur, et que Platon avait retrouvé de nombreux admirateurs chez ce peuple plein d'imagination et de poésie; c'est en vain que le moine de Florence avait secoué la nation italienne au nom de la religion et de la liberté, et lui avait annoncé les plus grands malheurs si elle persistait dans son avilissement; ni la poésie, ni l'éloquence, ni la

philosophie, n'avaient assez de force pour combattre le sombre démon qui tenait enchaînée l'ancienne reine du monde. Elle ne produisait plus que quelques hommes de lettres qui, malgré leurs talens, obéissaient aux passions de leur époque et ne sacrifiaient qu'à leur intérêt particulier; on s'efforçait de parler un bon latin, mais on ne pensait guère aux mœurs; le cardinal Bembo est l'expression vivante de cette époque de honte et d'abaissement, qui a pu admirer un homme aussi infâme que l'Arétin!

Quel succès pouvait donc attendre la réforme dans un pays comme celui-ci? Ne pouvait-on pas prédire dès le commencement quel y serait son sort? Presque tous ceux qui l'ont adoptée sincèrement en Italie, — car là aussi il y avait dans la foule des cœurs purs et tourmentés du besoin de revenir à la vérité, — ont été obligés de se cacher d'abord, de fuir ensuite, et de terminer dans l'exil une existence agitée et pleine d'amertume. Avec l'enthousiasme commun aux peuples du midi, beaucoup d'Italiens se déclarèrent pour Luther et sa doctrine; ses écrits se répandirent avec rapidité, et bientôt les principales villes eurent des églises protestantes. La noble et pieuse princesse de Ferrare les prit même ouvertement sous sa protection, et fut imitée en cela par Marguerite de Savoie; des ecclésiastiques italiens correspondirent avec les réformateurs allemands, et traduisirent la bible en leur langue, et il semblait réellement que la nouvelle doctrine dût être assez heureuse en Italie, surtout parce qu'elle s'appuyait sur les études classiques.

Mais la première persécution fut aussi la première épreuve du zèle de ces protestans; quelques-uns résistèrent et émigrèrent, d'autres tombèrent entre les mains de l'inquisition et furent punis par elle; la plus grande partie se laissa effrayer et quitta l'hérésie aussi facilement qu'elle l'avait adoptée; de telle sorte que, dès 1570, la réformation fut presque généralement éteinte en Italie. L'influence de l'empereur d'Allemagne, les persécutions des papes et l'indifférence des masses, accoutumées depuis long-temps à la vue des abus et des vices du clergé, avaient produit ce résultat. Peut-être que si les réformateurs italiens s'étaient davantage adressés à l'imagination de leurs compatriotes, s'ils leur avaient parlé plus souvent de la liberté politique, peut-être que dans ce cas ils auraient eu des succès universels [1]. Mais comme ils prêchaient avant tout la correction

[1] Sismondi, *Histoire des républiques italiennes.* Paris 1818. t. XII. p. 64.

des mœurs, l'indépendance des opinions, la résignation dans la misère, la grande majorité du peuple ne comprit pas leur langage et les repoussa.

C'est ainsi que dans cette belle et malheureuse Italie, le cri d'émancipation jeté par Luther et Calvin n'a trouvé que si peu d'échos, et que jusqu'aujourd'hui elle ne s'est pas encore relevée de son abaissement. Et pourtant le sol italien a été constamment fertile en grands et profonds penseurs! Tant il est vrai que la nature humaine conserve sa dignité au milieu même des ténèbres, de l'esclavage et de la superstition! Mais presque tous ces hommes sont aussi devenus des martyrs, et n'ont recueilli sur leur passage que des douleurs et des persécutions, et plus d'une fois leur carrière s'est terminée sur un échafaud. On n'a qu'à penser à Dante, mangeant si souvent le pain amer de l'exil; au Tasse, enfermé dans un hôpital de fous; à Macchiavel, défendant la liberté expirante de sa patrie, et en butte à la haine de ses tyrans; à Savonarole, passant à travers les flammes d'un bûcher pour entrer dans l'église triomphante; à tant de protestans brûlés par l'inquisition, comme Fanini et Carneseca, ou cherchant un refuge sur la terre étrangère, comme Vermigli, Zanchi, Ochino, Lélie Socin; à cet infortuné Giordano Bruno, qui a expié sur le bûcher le tort d'avoir rêvé l'identité de Dieu et de la nature; à Vico enfin, essayant la solution du problème des destinées humaines, et mourant dans la misère! Qu'a fait l'Italie pour tous ces hommes? Comme jadis le peuple d'Athènes, elle en a dressé à quelques-uns des statues, et leur a payé un tardif tribut d'hommages et de regrets. Mais d'autres sont encore là qui attendent leur réhabilitation; leur patrie ne la leur accordera pas encore. C'est donc à nous, étrangers, à nous, dont les pères les ont fait asseoir à leurs foyers, et qui profitons encore des fruits de leur vertu et de leur enseignement, c'est à nous à réhabiliter leur mémoire et à tâcher de leur élever un monument. Quelque faible qu'il soit, il témoignera toujours de notre pieuse vénération pour les grands noms qui y seront inscrits.

Nous nous sommes souvent étonné en voyant que le caractère distinctif de presque tous les réformateurs italiens, était une douceur et une modération auxquelles on ne s'attendrait pas de la part d'hommes nés sous le ciel brûlant qui couvre leur patrie. Ils n'ont ni l'héroïque audace de Luther ni l'ardeur passionnée de quelques réformateurs français; ce qui leur est particulier, c'est un esprit doux et bienveillant qui recherche partout l'union et la fraternité, et qui s'applique à concilier toutes les discordes. Il paraît que ces âmes fortement trempées,

éprouvées par les malheurs et les persécutions, avaient déposé tout ce qu'elles avaient de trop violent, et étaient arrivées ainsi à ce degré de foi et d'amour que l'on atteint si difficilement, et où l'on prie même pour ses ennemis. De nos jours encore, nous avons vu un touchant exemple de ce genre; Silvio Pellico, ce caractère si pur, nous a montré quel effet l'oppression produit sur le chrétien, et a prouvé en même temps que sa pauvre patrie, qui aura sans cesse toutes nos sympathies, n'est pas encore morte tout-à-fait.

On nous demandera peut-être si nous plaignons l'Italie de ce que la semence de la réforme n'y soit tombée que sur des rochers ou dans des broussailles; nous répondrons de cœur et d'âme : Oui, nous la plaignons profondément. Mais nous ne pouvons savoir quel a été le plan de la Providence, en permettant que cette semence y fût étouffée, et quel sort elle a réservé à ce peuple. Toujours est-il que lui aussi, il reconnaîtra un jour la vérité; mais il n'est donné à aucun mortel de dire quand cette époque arrivera. D'ailleurs, comme c'est Dieu qui mène l'humanité, la question du temps est inutile et même impie; l'éternité est à Lui, et comme il a tout créé, il ne manque pas de moyens pour accomplir ses suprêmes volontés. Si le présent nous attriste quelquefois, si le spectacle de ce qui se passe autour de nous nous accable, si nous croyons entendre comme un bruit lointain de nouveaux bouleversemens qui s'approchent, prêtons aussi notre oreille à ces voix qui s'élèvent de toutes parts pour demander le retour à Dieu, et souvenons-nous que dans les temps les plus obscurs, sa parole a suffi pour produire la lumière. Notre devoir est de prêcher cette parole, sous toutes les formes, afin d'agrandir le règne fondé par le Christ et d'écarter tout ce qui pourrait en troubler la paix. Le travail que nous soumettons aujourd'hui à l'examen de nos maîtres vénérés, n'a pas été écrit dans un autre but, car pour nous, l'histoire n'est qu'une sorte de prédication.

PIERRE MARTYR VERMIGLI.

I. *Pierre Martyr en Italie*[1].

Pierre Martyr Vermigli, que Calvin appelle quelque part *miraculum Italiæ*[2], et qui, selon l'expression de Bèze, était comme le phénix, né des cendres de Savonarole[3], naquit à Florence dans la première année du seizième siècle. Son père, Etienne Vermigli, était un homme distingué, doué d'un esprit éclairé, qui faisait peu de cas des cérémonies de la religion romaine. Le jeune Pierre reçut donc une éducation libérale et soignée; sa mère, Maria Fumantini, fut la première qui l'initia dans les sciences, en cultivant avec succès les heureuses dispositions qu'il montra dès son plus bas âge. C'est elle aussi qui lui inspira cette tendre piété, cette douce modération dont il a fait preuve dans les circonstances les plus difficiles de sa vie.

Mais bientôt la mort la lui enleva; il eut alors pour maître dans les lettres classiques, Marcel Vergilio, secrétaire de la république et célèbre par ses commentaires sur Dioscoride. Dans l'école de ce professeur, il se lia avec des jeunes gens qui, comme lui, devinrent plus tard des hommes éminens, tels que François de Médicis, Pierre Vettori, François et Raphaël Ricci.

Les voluptés étourdissantes de la bruyante ville de Florence, firent que le jeune homme rechercha de bonne heure la solitude; l'élégante, mais fausse civilisation de ceux qui l'entouraient, était incapable de satisfaire les besoins qui

[1] Sa vie a été écrite : 1° par Josias Simler, *Oratio de vita et obitu clarissimi viri et præstantissimi theologi D. P. Martyris Vermilii, prof. in schola tigurina, habita ibidem.* Tig. 1563. 4° et 1579. fol. Elle se trouve aussi dans les *Loci communes* de Martyr, publiés à Zurich en 1587, et dans Gerdesius, *Scrinium antiquarium*, Groning. 1752. t. III. part. 1. p. 2, etc. Melchior Adam en a inséré une copie dans ses *Vitæ theolog. exter.* Francf. 1706. fol. t. I. part. 2. — 2° par Schlosser, *Das Leben Beza's und P. Martyr's.* Heidelb. 1809. 8°. L'article de M. Matter, dans le *Musée des protest. célèbres.* t. III. part. 1, est fait en grande partie d'après ce livre. On trouve aussi des détails très-précieux dans les lettres de Martyr, ajoutées à la fin de ses *Loci communes.*

[2] Hottinger, *Helvetische Kirchengesch.* Zur. 1708. t. III. p. 860.

[3] Beza, *Icones.* Gen. 1580. in-4°.

s'étaient manifestés dans son âme. Il prit donc la résolution d'entrer dans un couvent, malgré la désapprobation de son père, qui blâmait toute espèce de superstition; il s'associa à l'ordre savant des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Sa sœur, qui avait aussi hérité de la piété de leur mère, imita son exemple, et se fit recevoir parmi les religieuses du même ordre. Dans le couvent de Fiésoli, près de Florence, il commença dès-lors une vie uniquement consacrée à l'étude; depuis son enfance, la théologie l'avait vivement attiré, et il s'y adonna maintenant avec enthousiasme. En vain son père fit, en le déshéritant, un dernier effort pour le rappeler : le jeune homme ne se laissa pas ébranler, et continua pendant trois ans ses études en faisant de rapides progrès. Ses supérieurs l'aimèrent pour sa modestie et la facilité avec laquelle il s'instruisait; devinant ses hautes capacités, ils l'exercèrent surtout dans l'art de la parole, pour qu'un jour ses prédications procurassent une gloire de plus à leur ordre. Ils l'envoyèrent dans ce but à Padoue, où les leçons des docteurs Branda, Gonfaloniere et d'autres éveillèrent en lui le désir d'approfondir davantage la philosophie. Les ouvrages d'Aristote devinrent sa lecture favorite; mais comme il ne savait encore que le latin, il ne tarda pas à se méfier de l'exactitude des versions de son auteur, et résolut aussitôt d'apprendre le grec. Quoique Padoue manquât de professeurs de cette langue, il ne se rebuta point; il eut assez de force pour se mettre à l'œuvre, sans autre secours que les riches collections du couvent de Saint-Jean de Verdara, qu'il habitait. On dit qu'il y passa des nuits entières, enfermé dans les salles de la bibliothèque, avec son ami Benoît Cusano; ils s'instruisaient mutuellement, et, à force de travaux et de veilles, ils parvinrent à surmonter toutes les difficultés et à lire la plupart des auteurs de la Grèce.

C'est ainsi qu'il atteignit l'âge de vingt-six ans, versé dans la connaissance des langues et de la scolastique, dont il n'avait pas encore reconnu tous les défauts. Ses supérieurs crurent alors que le moment était venu, où celui, dont ils attendaient tant de lustre pour leur ordre, pouvait être envoyé dans le public pour prêcher et pour enseigner. Ils ne se doutaient pas des suites que ces calculs ambitieux devaient avoir pour leur disciple et pour eux-mêmes; ils ne demandaient de lui que de la gloire pour les chanoines de Saint-Augustin. L'Italie était encore pleine des souvenirs de Savonarole; les échos de sa grande voix n'étaient pas encore effacés dans les cœurs, et quoiqu'il eût été condamné comme hérétique, on n'admirait pas moins la merveilleuse puissance de sa parole. C'était

donc une tâche peu facile pour Martyr de marcher sur ses traces, mais il était jeune, nourri par de fortes études, et préparé à l'action par plusieurs années passées dans le silence des monastères. Il alla donc hardiment prêcher dans toute la Haute-Italie; les églises de Brescia, de Rome, de Bologne, de Pise, de Venise, de Mantoue, de Bergame, retentirent de ses sermons, qui faisaient une profonde impression sur tous ceux qui les écoutaient. Nous avons cherché vainement à découvrir un exemple de sa prédication à cette époque; cependant nous pouvons nous convaincre de la force et de la beauté de ses discours, par quelques sermons latins qui se trouvent insérés dans le recueil de ses œuvres. En peu de temps il s'acquit une grande popularité, et la satisfaction de tous ses supérieurs. Dans les couvens de son ordre à Padoue, à Ravenne, à Bologne, il donna aussi des leçons publiques de littérature latine et de philosophie; à Vercelli il expliqua même Homère, sur les instances de son intime ami Cusano, qui était natif de cette ville.

Cette renommée toujours croissante ne l'éblouit pas; il n'interrompit jamais le cours de ses études; les Pères de l'Église et l'Écriture-Sainte étaient les objets de ses continuelles méditations. S'étant aperçu que pour comprendre entièrement la Bible, il faut avoir connaissance de l'hébreu, il employa les loisirs que lui laissait à Bologne sa charge de vicaire, à prendre chez un médecin juif des leçons de cette langue. Les chefs de son ordre, orgueilleux des succès du jeune moine, résolurent alors de l'élever à des dignités plus hautes encore. Ils lui confièrent la mission difficile de régénérer la confrérie des chanoines de Saint-Augustin, qui, bien que plus savante et moins corrompue que les autres associations monastiques, souffrait aussi des maux qui accablaient alors le clergé. Les cardinaux Gonzaga, Fregoso, Polus, qui, depuis quelque temps, avait pris Martyr sous leur protection spéciale, employèrent leur influence pour lui faire conférer les fonctions d'abbé de Spolète. Dans ce nouvel emploi, dont il comprit toute la gravité, il fit voir tout ce qu'il y avait en lui d'activité et d'énergie; il tâcha de ramener la moralité dans les couvens de Spolète, où ne règnaient que la mollesse et la volupté, et sa sévérité jointe a sa modération eut les meilleurs effets. L'exactitude avec laquelle il sut remplir ses devoirs, lui attira l'estime et l'amour des citoyens de Spolète; se fondant sur ces sentimens, il s'efforça de réconcilier aussi les restes des deux grandes factions des Guelfes et des Gibelins, dont les haines troublaient encore quelquefois le repos de la

ville; il fut assez heureux de parvenir par son autorité et son éloquence à apaiser les esprits, et fit tant, qu'au moins pendant les trois années de son séjour à Spolète, la tranquillité n'y fut compromise par aucun désordre.

. Les résultats de sa mission à Spolète, et les rares qualités qu'il y déploya, engagèrent ses supérieurs à le placer sur une scène plus vaste; ils le nommèrent à cet effet prieur de Saint-Pierre *ad aram* à Naples. C'est là que se décida sa vocation ultérieure, et qu'il acheva de se convaincre du besoin d'une réforme dans l'Église. A Naples il eut le repos nécessaire pour continuer ses études théologiques. La dépravation du clergé, dont il avait été témoin pendant ses différens voyages, avait fait une profonde impression sur son âme; la lecture assidue de la Bible le confirma dans ses doutes sur la vérité de ce qu'on lui avait enseigné dans les couvens. Il nous dit lui-même que, dès qu'il eut entrevu, à travers les nuages du papisme, la pure lumière de l'Évangile, il parvint peu à peu à l'intelligence de la vraie religion [1]. Mais tout cela était encore confus en lui, il était engagé dans cette lutte intérieure qui cause tant de souffrances, et qui précède toujours les fortes convictions. Pour en sortir, il chercha quelqu'un auquel il pût communiquer ses incertitudes, et qui pût augmenter sa lumière. Bientôt il trouva un ami comme il le désirait. Ce fut Jean Valdez, cet illustre chevalier espagnol, qui a été un des plus beaux caractères de son temps. Charles V, qu'il avait suivi en Allemagne, l'envoya à Naples comme secrétaire du vice-roi don Pedro de Toledo. Il avait vu de près les réformateurs, s'était lié avec eux, et avait rapporté leurs doctrines dans sa nouvelle résidence. Là il les communiqua secrètement à un petit nombre de personnes distinguées tant par leur rang que par leurs connaissances, et forma une petite Église protestante, remarquable par l'esprit sage et pieux qui y régnait [2]. Des chevaliers, des savans, des femmes

[1] *Oratio quam Tiguri primum habuit, cum in locum Pellicani successisset. Loci communes.* p. 1062.

[2] L'histoire de Jean Valdez est très-peu connue; d'après tout ce que l'on sait de lui, il a été un homme d'un caractère noble et élevé. Quelques-uns l'ont compté parmi les antitrinitaires. Le petit nombre d'écrits qu'il a laissé se distingue par une légère teinte mystique, qui en rend la lecture infiniment attrayante. Outre ses notes sur l'Épître aux Romains que nous citerons plus bas, on a de lui : *Cent et dix consydérations divines de Jan de Val d'Esso, traduites premièrement d'Espaignol en langue italienne, et de nouveau mises en François* (par Claude de Kerquifinen). Lyon 1563. Ce petit livre est un bijou de piété ;

nobles, formaient cette réunion; nous ne citerons parmi eux que les noms de Jean Caserta, Antonio Flaminio[1], Isabella Manricha, Giulia Gonzaga, Vittoria Colonna, veuve du marquis de Pescara, qui avait succédé au connétable de Bourbon, dans le commandement des troupes espagnoles en Italie[2]. C'est au milieu de ces personnes, que Benoît Cusano introduit son ami Pierre Martyr. Ce dernier se lie aussitôt avec Valdez, qui lui communique quelques livres des protestans d'Allemagne; il étudie avec attention les commentaires sur les psaumes de Bucer, publiés sous le nom d'Arezzo Felino; les traités *de verà et falsà religione*, et *de providentià Dei*, de Zwingli sous le nom d'Abydenus Corallus; les *principi della theologia, di Ippofilo de terra negra*, c'est-à-dire les *loci theologici* de Philippe Mélanchthon[3]. La lecture de ces ouvrages contribue singulièrement à fortifier les nouvelles idées de Martyr, et à le faire travailler avec zèle dans sa petite Eglise. Celle-ci prit de jour en jour plus d'importance et d'accroissement, tellement que bientôt le vice-roi ouvrit les yeux sur elle. En 1536, Charles V publia un édit rigoureux contre les luthériens de Naples; mais ils se tenaient trop cachés, et étaient trop honorés dans la ville, pour qu'ils aient pu courir des dangers. L'édit de l'empereur n'eut donc pas de suites. Une autre circonstance vint encore s'ajouter à celles qui existaient déjà pour en amortir l'effet. Bernardin Ochino, le célèbre orateur, prêcha cette année le carême à Naples; Charles V alla lui-même entendre un de ses sermons plein d'une ferveur si admirable, qu'il s'écria tout étonné: « Certainement, cet homme pourrait faire pleurer des pierres[4]! »

il fut aussi traduit en anglais et imprimé à Oxford, en 1668. in-4° — *Due dialoghi, l'uno di Mercurio e Caronte, nel quale, oltre molte cose belle, gratiose e di buona dottrina, si raconta quel che accade nella guerra dopo l'anno MDXXI. L'altro di Lattantio e di uno Archidiacono nel quale puntalmente si trattano le cose avenute in Roma nell'anno MDXXVII. Di Spagnuolo in Italiano con molta accuratezza, e tradotti e revisti. In Vinegia* in-8°. — Tous ses ouvrages ont été mis à l'index par la cour de Rome.

[1] Il mourut en 1550 à Rome comme catholique, quoique tous ses écrits soient condamnés. V. sur lui: *De religione M. Antonii Flaminii*, dans Schelhorn, *Amœnitates*. Francf. 1738. t. II. p. 1, etc.

[2] V. sur ces femmes et sur d'autres héroïnes du protestantisme en Italie: Gerdesius, *Specimen Italiæ reformatæ*. Lugd. Bat. 1765. p. 156, etc.

[3] Gerdesius, *Specimen*. p. 10, etc. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. Firenze 1809. t. VII. p. 358.

[4] Giannone, *Istoria civile del regno di Napoli*. Napoli 1723. t. IV. p. 80. — Bernardino

Ochin prêcha avec un immense succès, et quoiqu'il fût déjà suspect d'hérésie et que le vice-roi eût voulu lui défendre les chaires, il n'en continua pas moins à émouvoir profondément la population napolitaine. Trois années après, il vint de nouveau pour le carême, et, plus avancé alors dans la connaissance de la vérité évangélique, il parla plus ouvertement sur les erreurs romaines. Le peuple l'écouta avec étonnement, et les nouvelles choses qu'il lui annonça le portèrent à remuer des questions dont la solution était si dangereuse pour l'église existante.

Aux prédications d'Ochin se joignirent les leçons éloquentes de Giovanni Mollio de Montalcino [1], de Lorenzo Romano [2], et surtout de Pierre Martyr, qui, dans son collège de Saint-Pierre *ad aram*, expliquait, aux applaudissemens de ses nombreux auditeurs, les épîtres de Saint-Paul. La foule qui accourait à ses cours était si grande, qu'au dire même de l'historien de Naples, tous ceux qui n'y allaient pas, étaient regardés comme de mauvais chrétiens.

Ochino, ou Occello, né en 1487 à Sienne, s'associe en 1534 à une confrérie de capucins qui venait d'être établie; quelques auteurs le regardent même comme le fondateur de l'ordre des capucins; mais on sait seulement qu'en 1538 il fut élu leur général. Après sa fuite de l'Italie, il habite Genève pendant quelque temps, et s'y lie avec Calvin; il se rend à Bâle et puis à Augsbourg, où il est nommé prédicateur italien. En 1547, Charles V veut qu'on le lui livre, mais il s'enfuit et arrive par Constance et Bâle à Strasbourg, d'où il va avec Martyr en Angleterre. L'avénement de Marie l'oblige de quitter ce pays; il retourne en Suisse, et devient pasteur de l'église italienne à Zurich (1555). Soupçonné d'avoir adopté les opinions de Lélie Socin, il est chassé de cette ville, âgé de soixante-seize ans. Il se défend en vain; les Bâlois lui refusent l'entrée dans leurs murs; après un court séjour à Mulhausen, le malheureux vieillard se met en route pour la Pologne, mais repoussé partout, il se retire en Moravie, où il meurt vers la fin de 1564. Cet homme qui a été si maltraité par les catholiques, les luthériens et les calvinistes orthodoxes, compte pourtant parmi les plus savans théologiens et les plus grands orateurs de toute l'Église protestante! Il existe plusieurs ouvrages de lui; les principaux en sont ses *Prediche*, Gen. 1543. 3 vol. et ses XXX *Dialogi*. Basil. 1563. in-8° — V. sa vie par Struve, dans les *Observat. selectæ liter. Halenses*. t. IV. p. 409, etc.

[1] Jean Mollio, le principal propagateur de la réforme à Bologne, a été professeur dans plusieurs villes d'Italie. Après sa dispute avec un métaphysicien sur la justification par la foi, celui-ci l'accuse d'hérésie. Quoique interdit, il continue ses leçons; il est arrêté à Ravenne, conduit à Rome et condamné à mort en 1553. — Giannone, IV, p. 82. — Maccrie, *Hist. de la réforme en Italie, trad. de l'angl.* Paris 1831. p. 88 et 310.

[2] Lorenzo Romano, Sicilien, revient en 1549 de l'Allemagne; il enseigne de nouveau à Naples; il est forcé de fuir, mais se rétracte en 1552 à Rome. Giannone p. 82.

Le fondement de la doctrine de ces hommes était la justification par la foi. Partout, en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, et même en Espagne, les premiers protestans se sont attachés surtout à cette grande question; car c'est en elle que se résume toute l'opposition entre le catholicisme et la réformation; c'est la question du mérite humain ou de la grâce, de la propre justice de l'homme, ou de l'influence divine. Partout les réformateurs s'élèvent au nom de cette doctrine, à Wittenberg, à Genève, comme maintenant aussi à Naples. Luther l'enseigne en Allemagne, Calvin en Suisse; Ochin emploie toutes les forces de sa puissante éloquence pour la faire adopter au peuple napolitain; Vermigli le seconde par ses savantes leçons; Valdez lui-même l'expose, avec plus de piété que d'érudition, dans son curieux commentaire sur l'épître aux Romains[1]. Ochin parle en même temps contre le purgatoire et les indulgences; l'abbé de Saint-Pierre *ad aram* s'efforce d'instruire le peuple sur ces mêmes sujets. Ses cours sur la première épître aux Corinthiens lui attirent plus d'auditeurs que jamais; des évêques même sont dans leur nombre. C'est un de ses discours sur cette épître, qui détermina le marquis del Vico Galeazzo Caraccioli, à s'appliquer à la recherche de la vérité[2]. Mais c'est en même temps un de ces discours qui devint pour Martyr la cause de son interdiction. Car, étant arrivé au passage, 1 Cor. III, 13-15: « L'ouvrage de chacun sera manifesté, car le jour le fera connaître, parce qu'il sera découvert par le feu, et le feu éprouvera l'ouvrage de chacun; si l'ouvrage de quelqu'un qui aura bâti sur le fondement subsiste, il en recevra la récompense; si l'ouvrage de quelqu'un brûle, il perdra le fruit de son travail; mais pour lui, il échappera toutefois comme au travers du feu; » passage, sur lequel l'Église romaine avait construit le dogme du purgatoire, il l'expliqua d'après son sens clair et simple, sans toutefois attaquer directement la doctrine reçue. Les agens du parti catholique qui l'observaient depuis long-temps, furent contens de trouver enfin un côté par où ils pussent l'attaquer; ils coururent

[1] *Comentario, o declaracion breve y compendiosa sobre la epistola de S. Paulo a los Romanos, muy saludable para todo Cristiano; por* Juan Valdesio. Venecia 1556. in-8° Valdez a encore écrit des commentaires sur plusieurs autres épîtres et sur les psaumes; ils sont extrêmement rares.

[2] *Vie de Galéas Caraciol, marquis de Vico* (par Balbano), *mise en français par le sieur de Lestan*. Amst. 1681. p. 16. in-12°.

chez le vice-roi, et accusèrent Martyr d'avoir nié le purgatoire. Don Pedro de Toledo saisit cette occasion pour éloigner le dangereux abbé, et céda à la demande des moines, qui avaient exigé son interdiction. Martyr, pensant qu'il n'était pas de sa dignité de se disputer avec ses ennemis, aima mieux en appeler au pape; les cardinaux Bembo, Fregoso, Contarini, Polus, auxquels il s'était adressé, et qui alors étaient ses amis et semblaient désirer une réforme de l'Église, parlèrent en sa faveur auprès de Paul III, et parvinrent à le faire rentrer dans ses fonctions. Il reprit alors ses cours et ses prédications; mais ce ne fut que pour peu de temps, car il était sans cesse molesté par les menées de ses adversaires; il n'avait plus ni la liberté, ni le repos qu'auraient réclamé ses occupations; il eut le chagrin de voir mourir son ami Cusano, et lui-même fut attaqué d'une grave maladie. Il demanda donc à ses supérieurs la permission de quitter ce pays, dont le climat ne lui convenait plus. Ils y consentirent d'autant plus volontiers, qu'en usant de rigueur envers lui, ils auraient craint d'offenser ses puissans protecteurs; et comme du reste ses opinions hérétiques n'étaient pas encore très-prononcées, ils préférèrent conserver à l'Église un homme aussi capable de l'illustrer. Dans un convent de leur ordre, ils le nommèrent donc visiteur général des Augustins en Italie.

Martyr fut à peine honoré de ce nouveau titre, qu'il se mit à remplir sévèrement les devoirs qu'il lui imposait. Comme auparavant à Spolète, il entreprit les réformes dont son ordre avait besoin. Dans ses vues d'amélioration, il était assisté par le cardinal de Mantoue, Hercule Gonzaga, protecteur des Augustins. Mais quoiqu'il se montrât sévère jusqu'à la rigueur, en punissant plusieurs des premiers prélats et surtout le recteur général de l'ordre, il ne put réussir à ramener à sa simplicité primitive une société qui avait pris une trop grande part à la corruption de son époque. Il n'aboutit qu'à se faire des ennemis, et lui, qui auparavant avait été la gloire de ses confrères, devint maintenant l'objet de toute leur haine. Comme on ne pouvait pas l'attaquer en face, on tint un convent à Mantoue, dans lequel, pour se débarrasser de l'importun visiteur, on le nomma prieur de San-Fridiano à Lucques. L'espoir secret de ses ennemis, en lui accordant cette place à laquelle étaient attachés des droits épiscopaux, était d'accélérer sa chute. Car ils s'imaginaient que le prieur, natif de Florence, ne pourrait pas se soutenir à Lucques, à cause

de la vieille haine qui divisait ces deux villes. Mais ils avaient mal fait leur compte; par sa science et sa vertu, Martyr réussit à se concilier l'estime et l'affection des habitans, et à déjouer ainsi les plans insidieux de ses ennemis.

Le bon accueil qu'il reçut à Lucques l'encouragea fortement dans ses projets de réforme; cependant il ne voulut rien brusquer, dans la conviction qu'avant d'introduire une nouvelle idée, il faut y préparer les esprits par l'instruction et la moralité. Il établit donc dans son prieuré un collège pour les novices, afin de leur inspirer l'amour de la théologie, et de les amener par des études classiques à une connaissance plus parfaite de la littérature sacrée. Il s'adjoignit à cet effet plusieurs hommes, dont le mérite est prouvé par l'empressement avec lequel on les rechercha dans presque toutes les académies de l'Europe, après leur départ de l'Italie. Celso, comte de Martinengho, enseignait le grec dans ce nouveau collége [1]; Paolo Lacisio, de Vérone, le latin [2]; Emmanuel Tremellio, de Ferrare, l'hébreu [3]. Martyr lui-même prêchait, et expliquait les psaumes et les épîtres de saint Paul. Un grand nombre de ses auditeurs furent convertis par lui à une doctrine plus pure; les trois professeurs de son école devinrent ses premiers prosélytes, et parmi les autres membres de la petite Église qu'il fonda, nous citerons encore Jérôme Zanchi, qui, dans la suite, s'est rendu si célèbre dans son exil [4].

[1] Celso Martinengho, homme riche et grave, natif de Brescia, s'enfuit plus tard de Milan, et se retira dans le pays des Grisons. Les Italiens, réfugiés à Genève, le nommèrent leur pasteur; Calvin l'avait en grande vénération. Il mourut en 1557. Gerdesius, *Specimen*. p. 288.

[2] Chanoine de la congrégation du Lateran, célèbre par ses connaissances dans les langues anciennes; on a de lui une *Versio chiliadum Joh. Tzetzæ*. Bâle 1546. — Gerdesius, p. 280. — Tiraboschi, *l. c.* p. 360.

[3] Il était juif de naissance et avait été converti par le cardinal Polus; sous Édouard VI il fut appelé en Angleterre; de là il retourna en Allemagne, enseigna pendant quelque temps dans l'école du duc de Deux-Ponts à Hornbach, et puis à Heidelberg; il se rendit ensuite à Metz, d'où il fut appelé à Sedan pour y donner des leçons d'hébreu; il mourut en 1580. — Gerdes. p. 341. — Tirab. p. 1075.

[4] Jérôme Zanchi, d'Alzano dans le pays de Bergame, naquit en 1516. Il s'enfuit avec Celso Martinengho, en Suisse. Au moment où il se disposait à suivre Pierre Martyr en Angleterre, il fut appelé à Strasbourg pour succéder à Hédion. Pendant dix ans, il enseigna dans cette ville la théologie et la philosophie; mais comme il refusa long-temps de souscrire la confession d'Augsbourg, Marbach le tourmenta tellement, qu'à la fin il se décida à accepter la place de pasteur à Chiavenna, que ses compatriotes réfugiés lui

Ces succès de Martyr ne pouvaient pas manquer d'irriter encore davantage ceux qui voyaient avec tant de jalousie la sécurité dont jouissait cet hérétique. Ils n'attendaient qu'une occasion pour faire éclater leur haine; elle ne tarda pas à se présenter. En 1541, Charles V eut à Buveto, près de Lucques, une entrevue avec Paul III pour délibérer avec lui sur le concile. Le cardinal Contarini, légat en Allemagne, avait effectué cette entrevue. Le pape, qui le soupçonnait de luthéranisme, lui avait permis de venir à Lucques afin de se justifier, en même temps qu'il lui rendrait compte de sa mission. Le pape ne se trompait pas dans ses soupçons sur Contarini; car celui-ci avait entendu les réformateurs allemands, et était leur partisan secret. Dès son arrivée à Lucques, il se rendit chez son ancien ami Martyr, et le visita tous les jours; ses discours pleins d'admiration pour Luther et ses amis éveillèrent dans l'âme du prieur un vif enthousiasme pour leur cause. Contarini chercha vainement à le détourner du projet que ces entretiens mûrirent en lui, d'aller en Suisse et en Allemagne, pour voir lui-même les réformateurs. Ce fut dès-lors son unique désir; et quand même il eût abandonné cette idée pour un moment, il y aurait bientôt été ramené par les embûches que lui dressaient ses ennemis. Un de ses disciples ayant prêché à Lucques, devant des prélats de la suite du pape, contre quelques abus de l'Église romaine, fut jeté en prison, et lui-même fut menacé d'une accusation. Mais les habitans de Lucques, qui aimèrent Martyr, délivrèrent le prisonnier et se montrèrent prêts à défendre la liberté et la vie de leur prédicateur. Voyant alors qu'à Lucques ils ne pouvaient l'attaquer impunément, les chefs de son ordre se réunirent à Gênes, et le citèrent devant leur chapitre. Informé par ses amis du piége qu'on lui tendait, il n'hésita plus, et se prépara à quitter un pays où il ne prévoyait que de continuelles persécutions. A Lucques même, il n'était plus en sûreté; ses ennemis répandaient toutes sortes de faux bruits pour exciter le peuple contre lui, et les moines de son ordre se plaignaient de l'esprit dans lequel il les dirigeait. Il mit donc ses affaires en ordre,

avaient offerte (1563). Cinq ans plus tard, il fut appelé à Heidelberg; mais cette université étant devenue luthérienne, après la mort de l'électeur Fréderic, il se retira à Neustadt, où le comte Jean Casimir venait de fonder une école; il en fut le premier recteur et y mourut aveugle, en 1590. — V. sa vie par Giambattista Gallizoli. Bergamo 1785. — Zanchii *Epistolæ*. 2 P. Hanoviæ 1609. in 8° — Ses œuvres furent imprimées en 8 vol. à Genève 1619.

confia une partie de sa bibliothèque à Christophe Brenta, riche patricien de Lucques, qui plus tard la lui envoya à Strasbourg, et en légua le reste à son couvent. Quand tout fut arrangé, il sortit secrètement de la ville (1542), accompagné de ses amis Paolo Lacisio, Théodosio Trebellio et Giulio Terenziano. En apprenant son départ, dix-huit de ses disciples le suivirent dans l'exil. En passant par Pise, il s'y déclara ouvertement pour la religion protestante, et célébra, avec ses compagnons et quelques réformés de la ville, la cène sous les deux espèces; il renvoya au cardinal Polus son anneau pastoral, accompagné d'une lettre, dans laquelle il lui exposa les motifs de sa fuite.

Il dirigea son voyage vers la Suisse; mais avant de franchir les Alpes, il voulut encore voir, pour la dernière fois peut-être, Florence, sa ville natale. Quels ne durent pas être ses sentimens, quand il la revit, cette ville de ses premières années, où sa pieuse mère avait planté les premiers germes de la vérité dans son cœur! Pendant près de vingt ans il avait parcouru toute l'Italie, aimé et honoré de ses compatriotes, et recueillant assez de gloire pour que sa patrie pût aussi y participer un jour; et maintenaut il rentre à Florence, fugitif et persécuté, pour lui dire un éternel adieu! S'il avait voulu céder et se rétracter, il aurait pu jouir d'une vie tranquille et heureuse; mais l'idée d'une pareille lâcheté était loin de son âme noble et sincère, et la conviction de ne pouvoir jamais servir sa cause, s'il restait en Italie, l'emporta chez lui sur tous les autres sentimens.

Plein de cette conviction, il détourna Ochin, qu'il rencontra à Florence, de l'audacieux projet d'aller à Rome, où il avait été appelé pour se justifier de l'accusation d'hérésie. Ochin suivit ses conseils, et partit pour Genève. Peu de jours après, Martyr et ses trois amis le suivirent.

Avant de quitter à jamais l'Italie, Martyr y publia encore une profession de foi, sous la forme d'une explication du symbole apostolique [1]. Ses opinions y sont exposées avec clarté et modération; quoiqu'il s'y prononce contre le pape et les superstitions de son Église, il n'engage pourtant aucune polémique trop véhémente, et fait surtout ressortir le côté pratique et moral de la religion

[1] *Catechismus, overo espositione del symbolo apostolico.* Basil. 1546. L'éditeur des *Loci communes* le traduisit en latin et l'inséra dans son recueil. p. 421, etc.

évangélique. Long-temps il croyait avoir besoin de se justifier d'avoir quitté Lucques; son âme droite était tourmentée de l'idée qu'il avait manqué à ses devoirs de pasteur, et qu'il aurait dû attendre des calamités plus graves, avant que de se décider à fuire. A peine arrivé à Strasbourg, il écrivit donc à ses anciens amis une lettre touchante, pour les prier de ne pas condamner sa fuite, et pour leur exposer les causes qui l'y engagèrent[1]. Lorsqu'après son départ de Lucques, où il fut remplacé pendant quelque temps par Celio Secundo Curio[2], les vexations eurent commencé en cette ville, et surtout lorsqu'il eut appris que, dans la persécution de 1556, beaucoup de réformés renièrent leur foi, il leur adressa, dans son affliction, une seconde épître pleine de paroles éloquentes; elle leur témoigne sa profonde douleur en apprenant la défection d'une commune qu'il chérissait avant toutes, et qu'il regardait comme son plus beau triomphe. Cette lettre est l'expression d'une âme vivement attristée de voir des personnes aimées, détournées du chemin de la foi et de la vertu. Martyr n'a jamais rien écrit de plus beau ni de plus touchant[3].

II. *Martyr en Suisse et à Strasbourg.*

Le 28 octobre 1542, Martin Bucer écrivit à Calvin : « Il nous est arrivé un homme fort savant en grec, en hébreu et en latin, et très-versé dans la connaissance de l'Écriture-Sainte; il est âgé d'environ quarante-quatre ans; ses mœurs sont graves, son esprit judicieux; il s'appelle Pierre Martyr. Il a amené

[1] *Universis ecclesiae Lucensis fidelibus.* Arg. 25 dec. 1542. *Loc. com.* p. 1072.

[2] Curio est né en 1503 dans le Piémont; il étudiait le droit, lorsque la lecture de quelques ouvrages de Zwingli et de Luther le convertit à la réforme. La duchesse de Ferrare lui offrit alors un asile, et lui donna des lettres pour Zurich et Berne. Les magistrats bernois le nommèrent professeur à Lausanne, où il resta quatre ans. En 1547, il vint à Bâle, et y enseigna, pendant près de vingt-trois ans, la philosophie et l'éloquence. Il mourut en 1569, pleuré de toute la Suisse. Il a écrit plusieurs traités, entre autres : *De amplitudine beati regni Dei dialogi.* Basil. 1554; et un livre satyrique fort curieux et fort rare : *Pasquillus ecstaticus, cui accedit Pasquillus theologaster, tractatus utilissimus et jucundissimus.* Gen. 1544. in-8° et 1667. in-12. — V. Schelhorn, *Amœnit. liter.* t. XIV. p. 325, etc. — *Id. Amœnit. hist. eccles.* t. I. p. 759, etc. — Gerdesius, *Specimen.* p. 234.

[3] *Epist. ad fratres Lucenses, italice edita, in lat. ling. translata, a Thad. Duno Locarnense. Loc. com.* p. 1100.

trois amis, dont l'un est un grand helléniste, et dont les deux autres sont des jeunes gens aimables et studieux [1]. »

Strasbourg, l'ancienne ville libre, si célèbre par son hospitalité, avait ouvert ses portes aux réfugiés italiens qui, après avoir vainement cherché un refuge honorable en Suisse, furent reçus à bras ouverts par les magistrats et les théologiens strasbourgeois. En quittant leur patrie, ils passèrent les Alpes, et se rendirent à Zurich, où fleurissaient une Église et une école dignes de leur réputation. Bullinger les accueillit comme des frères; pendant les deux jours qu'ils restèrent avec lui, ils reçurent tant de témoignages de bienveillance, que plus tard Martyr dit aux Zurichois que jamais il n'a pu oublier ces deux jours passés en leur ville, où, pour la première fois, il a vu une Église instituée selon le vœu des apôtres [2]. Bullinger aurait vivement désiré de le garder à Zurich, et de l'employer dans son académie; mais il ne se trouvait dans ce moment aucune place qui eût été digne de lui. Il se rendit donc avec ses compagnons à Bâle, où ils reçurent le même accueil fraternel; ils y restèrent même pendant un mois entier. Martyr ne supportait qu'avec peine cet état incertain; il était réduit à la pauvreté, et cependant il était trop fier pour être plus long-temps à la charge des autres, sans mériter par son travail les bontés qu'on lui prodiguait. Il fut arraché de cette généreuse inquiétude par une lettre de Bucer, qui, informé de l'indigence dans laquelle Martyr et ses amis vivaient à Bâle, leur écrivit pour les appeler à Strasbourg. Des réfugiés de toutes les nations se réunissaient alors dans cette ville, et venaient s'asseoir aux tables hospitalières de Bucer et de ses collègues; les maisons de ces derniers étaient autant de lieux d'asile, ouverts à tous ceux qui, pour la cause de l'Évangile, étaient proscrits de leurs patries. Pleins de joie, et « *immenses Deo Optimo Maximo gratias agentes,* » Martyr et ses amis acceptèrent les offres du réformateur alsacien; car il leur promettait en même temps, de les placer selon leurs connaissances [3]. C'est alors que Bucer écrivit à Calvin les lignes par lesquelles nous avons commencé ce chapitre. Il reçut les

[1] Calvini *Epistolæ et responsa.* Gen. 1575. p. 42. in-fol. — Ces trois amis étaient Paul Lacisio, Jérôme Massario de Vincenza et Emmanuel Tremellio. Ces deux derniers l'avaient rejoint en route.

[2] *Oratio quam Tiguri habuit. Loc. com.* p. 1062.

[3] *Universis ecclesiæ Lucensis fidelibus. Loc. com.* p. 1071.

réfugiés dans sa propre maison, et ils la partagèrent avec lui pendant dix-sept jours. Martyr, ému de cette bonté, en garda le souvenir pendant toute sa vie, et contracta avec Bucer une amitié qui, après la mort de ce dernier, s'est encore étendue à sa veuve et à sa famille.

Le sénat lui accorda la chaire d'exégèse, devenue vacante par la mort de Capiton, et un traitement convenable. Lacisio fut nommé professeur de grec; Tremellio enseigna l'hébreu, et Massario la médecine. Martyr commença par l'explication des petits prophètes; il tâcha de soulager Bucer, qui jusque-là avait été chargé de travaux trop nombreux; toujours avide de nouvelles connaissances, il assista même aux cours et aux sermons de son bienfaiteur, qui lui inspira la plus sincère vénération. Sur sa représentation, le traitement de Martyr fut augmenté, et comme jusqu'alors il avait vécu avec ses amis dans la même maison, Bucer leur procura à chacun une habitation plus commode[1].

Le désir de se procurer du repos, et le besoin de donner lui-même l'exemple des vertus qu'il recommandait aux autres, l'engagèrent, dans la quatrième année de son séjour à Strasbourg, à se marier. Ce désir fut encore augmenté par le spectacle du bonheur si intime, qui régnait dans les familles de ses amis, et dont il avait fait une si belle description, dans la lettre qu'il écrivit peu de semaines après son arrivée à Strasbourg, aux réformés de Lucques. Il épousa donc Catherine Dammartin, ancienne religieuse de Metz, et protestante réfugiée. Cette femme douce et charitable, que plus tard les pauvres d'Oxford nommèrent leur mère, donna des preuves de tant de vertus, qu'on la regardait partout comme un prodige de son siècle, et que toute la honte des cruautés que le cardinal Polus fit exercer sur son cadavre, ne tombe que sur cet indigne prélat[2].

[1] Martyr à Bucer, à Spire, 12 avr. 1544. MS. de la Biblioth. de Strasb.

[2] Catherine Dammartin mourut en 1553 à Oxford. La reine Marie nomma des commissaires chargés de faire une enquête sur les hérétiques morts et vivans. Ils s'informèrent donc aussi des mœurs de la femme de Martyr, mais ne trouvèrent rien à lui reprocher. Le cardinal Polus, l'ancien ami de Martyr, écrivit alors au fanatique docteur Marshall, doyen du collége du Christ, de faire déterrer le cadavre de cette femme, « *abominandæ memoriæ*, » parce qu'il souillait les restes de Sainte-Frideswyda, à côté desquels il avait été enseveli. Marshall exécuta cette sentence; il fit jeter le corps de Catherine Dammartin dans une étable, où il resta cinq ans. Élisabeth réhabilita sa mémoire; le 11 janvier 1561, ses ossemens furent mêlés avec ceux de la Sainte et solennellement en-

Ce tranquille bonheur dont Martyr jouit à Strasbourg, dura six ans. Il était aimé et honoré de toute la ville, et son nom devenait de jour en jour plus célèbre. Beaucoup de ses compatriotes vinrent chercher asile auprès de lui, et assister à ses cours, notamment le marquis Galeazzo Caraccioli[1]. Ses leçons sur plusieurs livres de l'Ancien-Testament étaient fréquentées par des laïques et des théologiens, car sa manière claire et judicieuse d'interpréter la Bible pouvait être comprise de tout le monde.

Martyr n'aurait pas demandé mieux que de jouir plus long-temps encore du bonheur qu'il trouvait dans sa famille et dans son amitié pour ses collègues. Mais de graves circonstances survinrent, et l'obligèrent à entreprendre de nouveau un long voyage. En Allemagne, la fortune venait de tourner contre les protestans; les essais qu'on avait tentés pour rétablir l'union, étaient demeurés sans résultat, et la ligue de Smalcalde avait été dissoute par les victoires de l'empereur. La nouvelle diète d'Augsbourg devait mettre fin à toutes les dissensions; l'intérim que Charles V y proposa, fut adopté après d'opiniâtres résistances. Les villes qui refusèrent de s'y soumettre furent punies sévèrement; Strasbourg qui avait protesté avec énergie contre l'humiliant traité, s'attendit au même sort, malgré la paix que, peu de temps auparavant, le magistrat avait acheté de l'empereur. Pendant toutes ces agitations, Martyr se croyait encore en sûreté; mais quand il vit un jour arriver son ami Ochin, qui venait de s'échapper d'Augsbourg, la première ville qui avait ressenti la vengeance impériale, quand il l'entendit raconter les violences exercées sur les ministres protestans de cette ville, et surtout sur les réfugiés, il songea sérieusement à se soustraire au sort qui semblait le menacer. Charles V avait envoyé des troupes napolitaines en Alsace, pour faire peur aux habitans; les réfugiés italiens apprirent avec effroi l'arrivée de leurs compatriotes, qui ne se distinguaient, dans les guerres d'Allemagne, que par leur fanatisme et leur cruauté. Martyr et ses compagnons pensèrent alors que le moment était venu où ils pourraient accepter les offres de l'archevêque Cranmer, qui, au nom du roi Édouard VI, les avait appelés en An-

terrés devant une nombreuse assemblée. — *Historia de exhumatione Catharinæ nuper uxoris P. Martyris, ac ejusdem ad honestam sepulturam restitutione.* Jac. Calfhillus *Edmundo Grindallo, episcopo Londin.*; in *Historia vera de vita, etc., Buceri; ed.* Conr. Hubertus. Arg. 1582. in-8° p. 196, etc. — Ant. a Wood, *Historia et antiquit. universitatis Oxoniensis.* Oxonii, 1674. in-fol. lib. I. p. 279.

[1] *Vie de Gal. Caracciol.* p. 52.

gleterre Martyr et Ochin partirent donc avec l'assentiment de leurs collègues et des magistrats, et débarquèrent sur les côtes d'Angleterre, vers la fin de novembre 1547.

III. *Martyr en Angleterre.*

D'éclatans témoignages d'affection et de respect attendirent Martyr à son arrivée en Angleterre; mais en revanche, il y trouva aussi de nombreux désagrémens. Les affaires de la religion de ce pays étaient dans le plus grand désordre, par suite du bizarre et violent gouvernement du roi Henri. Les catholiques et les partisans de la réforme se haïssaient et s'attaquaient mutuellement; le protecteur du royaume et l'archevêque de Canterbury, malgré leurs bonnes intentions, étaient beaucoup trop faibles pour rétablir la paix. Martyr, qui ignorait ce triste état de choses, arriva en Angleterre, plein de confiance en son avenir. Pendant son séjour à Lambeth chez l'archevêque, ces deux hommes distingués se communiquèrent leurs vues d'amélioration; Martyr fut d'avis de réformer plutôt par une meilleure méthode d'enseignement, que par des décrets royaux. Dès le commencement de 1548, il fut nommé professeur d'exégèse à Oxford. L'exercice de ces fonctions lui devint souvent pénible et dangereux; mais sa piété et sa fermeté lui firent surmonter tous les obstacles. Il donna ses premières leçons sur les épîtres aux Corinthiens; ses auditeurs étaient nombreux, comme auparavant à Strasbourg et à Naples; chacune de ses paroles faisait impression sur eux, et il était tellement admiré, que des copies de ses leçons se répandirent en peu de temps dans toute l'Angleterre. Outre ses cours publics, il donnait encore des leçons particulières; il prêchait en latin dans les églises et en italien dans sa maison; il disputait publiquement et entretenait une vaste correspondance avec ses amis de Strasbourg et de Zurich.

Les prêtres et les moines qui, au commencement de son professorat, ne l'avaient pas incommodé, et qui assistèrent même à ses cours en admirant son érudition, s'irritèrent contre lui dès qu'il osa condamner plusieurs de leurs dogmes. Aussitôt ils mirent tout en mouvement pour le rabaisser aux yeux du peuple; ils empêchèrent les étudians d'aller dans ses cours, tandis qu'ils les suivirent eux-mêmes régulièrement, afin d'épier le moment favorable pour l'at-

taquer. Le docteur Richard Smith, animé par une haine particulière contre Martyr, se mit à leur tête. Excités par lui, quelques-uns de ses amis affichent un jour aux portes des églises une annonce portant que le lendemain Pierre Martyr disputerait avec Smith sur la présence de Jésus-Christ dans la cène[1].

Le lendemain donc ils disposent tout pour la perte de Martyr; la populace est appostée dans les endroits où l'on savait que le professeur devait passer; de bonne heure la salle de l'auditoire est envahie par les conspirateurs. Martyr, ignorant toutes ces machinations, se préparait tranquillement à donner sa leçon, quand plusieurs de ses disciples, inquiétés par la foule dans les rues et les menées suspectes des partisans de Smith, se présentèrent chez lui, et le prièrent instamment de ne pas sortir de sa maison. Martyr leur répondit sans s'émouvoir qu'il ne connaissait que son devoir, que par conséquent il irait donner son cours, et, sans écouter plus long-temps leurs remontrances, il alla se rendre à son auditoire. En chemin il reçut une lettre du docteur Smith, le provoquant à la dispute; ses amis, craignant pour sa sûreté, insistèrent de nouveau, et lui représentèrent les dangers auxquels il courait s'exposer; mais sa résolution était trop ferme: rien ne put l'ébranler. Arrivé à la salle des leçons, il s'avance à travers la foule de ses ennemis, qui, tout stupéfaits de sa hardiesse, lui ouvrent un passage; il monte en chaire, et aussitôt une clameur générale s'élève contre lui; sans y faire attention, il adresse à cette assemblée tumultueuse un discours plein de sagesse et de modération, qui peu à peu fait taire tous les murmures; il termine en disant qu'il est prêt à disputer, mais qu'il ne le fera pas à présent, parce qu'il est venu pour donner son cours. Au milieu du plus grand silence, il donne alors sa leçon, à la grande admiration de tous ceux qui étaient présens. Cependant, à peine a-t-il fini, que ses adversaires reviennent à la charge et le provoquent avec de grands cris; il leur dit en vain qu'il disputera volontiers, si on veut lui laisser le temps de s'y préparer; le tumulte devenant de plus en plus fort, il déclare qu'il lui est impossible d'accepter le défi, avant d'en avoir référé au roi; il demande que la dispute soit organisée, qu'on nomme des secrétaires et des juges; rien de tout cela n'étant préparé, il ne peut ni ne veut entrer en discussion avec qui que ce soit. Peu satisfaits de ces raisons, ses adversaires l'entourent et le pressent;

[1] V. sur cette dispute l'ouvrage déjà cité de Wood, I. p. 267; et John Strype, *Ecclesiastical memorials.* Oxf. 1822 in-8°. vol. II. part. 1. p. 61, etc.

ses amis prennent sa défense, et une rixe allait éclater, si le docteur Wright, vice-chancelier, n'était survenu à temps. Il décida qu'avant de disputer, Martyr et Smith, assistés de quelques-uns de leurs amis, devaient se rendre chez lui, pour convenir des sujets et du jour de la controverse. Les bédeaux dispersèrent la foule, et Wright, prenant Martyr par la main, le reconduisit lui-même jusqu'à sa maison.

Quelques jours après, les deux adversaires se réunissent chez le vice-chancelier; ils ne parviennent qu'avec peine à s'entendre; Martyr demande d'abord qu'on ne se serve que d'expressions usitées dans la Bible, en évitant les termes scolastiques; mais il est obligé de céder sur ce point. A la fin, l'affaire fut portée devant le roi, qui fixa le jour de la dispute au 4 mai, et qui ordonna qu'elle eût lieu en présence de députés qu'il y enverrait.

Tout fut prêt pour le jour fixé; Richard Coxe, chancelier de l'université, l'évêque Henri de Lincoln et plusieurs autres étaient présens, lorsque tout à coup on apprit que le docteur Smith avait disparu. On ignorait la cause de son départ subit. Il se rendit d'abord en Écosse, et de là à Louvain, où il fut reçu comme un malheureux proscrit. Martyr s'était rendu au lieu de la dispute, et attendait vainement son adversaire; comme le parti catholique l'aurait pris pour une victoire, si la dispute n'avait pas eu lieu, Coxe invita Martyr à appeler d'autres champions à la lutte. Il le fit, quoiqu'à regret; trois défenseurs du catholicisme se présentèrent, les docteurs Tresham et Cheadsey, et le maître-ès-arts Morgan Philipps, qui n'était connu à Oxford que sous le nom de Morgan le Sophiste. La dispute eut lieu avec une grande solennité (28 mai 1549); elle dura quatre jours; Martyr soutint trois thèses contre la transsubstantiation et la présence corporelle. Quoique les deux partis se fussent chacun attribué la victoire, on voit par les historiens du temps que tout l'honneur en est resté à Martyr, qui, pour imposer silence aux calomnies que l'on répandait sur son compte, publia lui-même les actes de la dispute.

Il était facile pour Martyr de sortir victorieux d'une pareille lutte, et de triompher des difficultés qu'elle pouvait offrir; mais elle ne fut pour lui que le prélude de dangers plus réels. Les violences que l'archevêque Cranmer exerçait contre les catholiques et les anabaptistes, et la faiblesse du gouvernement d'Édouard VI, donnèrent lieu à de fréquentes révoltes. Des troupes de rebelles, conduits par des moines expulsés de leurs couvens, s'avancèrent jus-

qu'à peu de distance d'Oxford[1]. Martyr craignit pour sa sûreté; cependant il resta à son poste, espérant que la cour prendrait les mesures nécessaires pour mettre fin aux troubles. Le duc de Sommersett, protecteur, envoya contre les factieux quelques régimens, commandés par le duc de Norfolk, qui était catholique, et qui par conséquent ne se donna aucune peine pour rétablir la paix. Il négocia avec les insurgés, au lieu de les combattre, et les laissa pénétrer dans Oxford. Martyr, à qui l'on en voulait principalement, comme à un ami de Cranmer, eut à peine le temps de confier sa famille à ses amis, et de prendre la fuite; il se rendit immédiatement auprès du roi, et lui représenta la gravité des troubles, que la cour avait jusqu'alors regardés comme insignifians. Lord Grey fut aussitôt chargé d'étouffer la révolte: il se mit à la tête de nouvelles troupes, dispersa les factieux et punit de mort leurs chefs. Martyr put alors retourner à Oxford; le roi, pour récompenser ses services, le nomma chanoine de l'église du Christ, et lui assigna en même temps une belle habitation (janvier 1550). Cette faveur fut pour Martyr la cause de nouvelles inquiétudes. Son ennemi, le docteur Tresham, étant à présent son collègue, ameuta secrètement la populace contre lui; presque tous les soirs il y eut des rassemblemens tumultueux devant sa maison, et plus d'une fois les vitres en furent cassées à coups de pierre. Martyr, qui ne se doutait pas que Tresham fût l'âme de toutes ces mauvaises cabales, le pria de changer de logement avec lui, afin qu'il pût être assuré contre les émeutes. L'intrigant et faux docteur, qui plus tard appela Martyr, « *senex delirus, subversus, impudens, errorum insignis magister*[2], se prêta, en apparence avec beaucoup d'amitié, à la prière de Martyr, et lui fit recouvrer ainsi le repos et la tranquillité[3].

En compensation de toutes ces peines, il eut, en 1549, la consolation de voir arriver en Angleterre son ami Bucer, qui, avec Fagius, avait été obligé de s'expatrier. Ces deux hommes courageux avaient constamment refusé de se soumettre à l'intérim, et la colère de l'empereur contre eux était si grande, que les magistrats de Strasbourg se virent dans la triste nécessité de les renvoyer de leurs fonctions. Ils se rendirent alors en Angleterre (avril 1549), où ils

[1] Burnet, *Histoire de la réformation de l'Église d'Angleterre*, trad. par Rosemond. Londres 1685. in-fol. part. 2. p. 170, etc.

[2] Strype, *Annals of the reformation*. Oxf. 1824. in-8° vol. I. part. I. p. 431.

[3] Wood, lib. II. p. 257.

furent nommés professeurs à l'université de Cambridge[1]. Martyr, joyeux de voir ses anciens amis en sûreté, entra avec eux dans la plus fraternelle correspondance. Mais cette joie ne dura pas long-temps; car Fagius n'était, pour ainsi dire, venu en Angleterre que pour y mourir, et Bucer ne lui survécut que d'une année. La nouvelle de cette mort fut pour Martyr un coup terrible; elle le jeta dans le plus profond abattement. La lettre qu'il écrivit à la veuve de son meilleur ami, mort loin de sa patrie moins ingrate que malheureuse, est empreinte d'une si vive douleur qu'on peut à peine retenir ses larmes en la lisant. « Que dois-je faire à présent, s'écrie-t-il, où dois-je me tourner, si moi aussi je ne suis appelé au ciel? Je ne sais où aller ici-bas; je ne puis vivre seul et séparé de lui! O Christ, je te prie, dans ton ineffable bonté, aie pitié de ma douleur, et ne permets point que je reste long-temps loin de mon ami! Maintenant seulement je sens toute la rigueur de l'exil, maintenant je me souviens que je n'ai plus de patrie, et tout ce qui, pendant qu'il vivait encore, me semblait doux et supportable, m'apparaît, à présent que je suis seul, pénible et plein de difficultés[2]! »

Quel soulagement pouvaient offrir aux douleurs d'une âme comme celle de Martyr, les honneurs du monde et les faveurs des grands? Certes, s'il n'avait eu son appui que sur la terre, il aurait succombé à ses peines, ou il aurait peut-être trouvé une consolation illusoire dans les marques de respect, dont on l'entourait de toutes parts. Tout le pays parlait avec vénération de lui; on disait hautement, sans que la vanité nationale s'en offensât, qu'il était le seul savant théologien en Angleterre; on le consultait sur toutes les affaires difficiles; les hommes les plus éminens lui demandaient des conseils; les premiers évêques correspondaient avec lui; l'université d'Oxford fleurissait sous sa di-

[1] V. sur tout ce qui se rapporte aux affaires de Strasbourg, le livre de M. Rœhrich, *Geschichte der Reformation im Elsass.* Strasb. 1832. t. II. et III.

[2] Viduæ Buceri. Mars 1551. *Loc. com.* p. 1089. — Il s'exprime avec la même tristesse dans sa lettre à Conrad Hubert. Oxf. 8 mars 1551. MS. de la Bibl. de Strasbourg. « *In pace Deus illum ad se vocavit, neque passus est ut in manus inimicorum incideret. Felix ille quidem nunc est, sed nos deflendi sumus, qui casibus gravissimis et miseriis infinitis adhuc sumus expositi... O me miserum, dum Bucerus in Anglia fuit, aut in Germania simul viximus, nunquam mihi sum visus exulare. Nunc plane mihi videor solus esse desertus. Habui hactenus fidum comitem in hac via, qua pariter atque conjunctissime ambulabamus... Vere manus Domini tetigit me... Deum immortalem precor, ut cum illi fuerim in vita conjunctissimus, non diu me patiatur ab eo per mortem divelli, etc.* — Cette lettre est insérée dans la *Historia vera de vita Buceri, etc.* p. 68.

4

rection, quoiqu'il ne fût que simple professeur, et qu'il n'eût pris son grade de docteur qu'à Oxford même. L'archevêque Cranmer suivait son avis, dans presque toutes les questions ecclésiastiques de quelque gravité. Jean Hooper, ayant été nommé évêque de Glocester, en 1550, avait donné lieu à des discussions sur le maintien des ornemens épiscopaux dans l'Église anglicane. Il avait voulu les abolir comme rappelant le catholicisme, ce qui déplut à Cranmer et à plusieurs autres hommes timides; la querelle serait devenue violente, si le roi, après avoir consulté Martyr et Bucer, n'eût interposé son autorité. Il fut beaucoup correspondu sur cette affaire entre Martyr, Bucer, Jean à Lasco, Hooper et Cranmer; Martyr conseillait la modération, mais recommandait sans cesse la simplicité du culte, et l'abolition de toutes les cérémonies inutiles[1].

Quand, en 1552, le roi ordonna la réformation des lois ecclésiastiques, il fit entrer Martyr dans la commission nommée à cet effet; cette commission d'abord composée de trente-deux membres, fut ensuite réduite à seize, et à la fin seulement à trois. Ces trois furent Walter Haddon, Rolland Taylor et Pierre Martyr. Comme les deux premiers n'y prêtaient en quelque sorte que leurs noms, toute la charge reposait sur Martyr, qui presqu'à lui seul termina le grand ouvrage de cette révision, et s'acquit par là un nouveau titre à l'estime des Anglais[2].

Malgré tous ces honneurs, Martyr ne se sentait pas heureux en Angleterre; il avait trop eu à souffrir dans les troubles qui agitaient continuellement ce pays, et en outre il était veuf et son intime ami était mort; il ne lui restait plus que son fidèle Terenziano. Lorsque les magistrats de Strasbourg, sur la proposition du stettmeister Jacques Sturm, écrivirent au roi Édouard, pour demander le renvoi de leur professeur vénéré, celui-ci, ému de cette marque d'attachement de ceux qui l'avaient accueilli pauvre et fugitif, insista vivement auprès du roi pour obtenir son congé; car de cette manière il aurait été délivré de sa pénible position. Mais Édouard, qui le regardait comme le seul soutien du protestantisme anglais, lui refusa sa demande, et fit transmettre sa

[1] Burnet II. p. 230, etc. — Gerdesius, *Historia reformationis.* Groning. 1752. t. IV. p. 373, etc. — *M. amico cuidam.* 1 jul. 1550. — Hoppero. 4 nov. 1550. *Loc. com.* p. 1085.

[2] Burnet II. p. 298, etc. — Strype, *Ecclesiast. memorials.* vol. II. part. 1. p. 530. — *Edardi VI regis edictum de reformando jure canonico*; *11 nov. 1552*, dans Gerdesius, *Hist. ref.* t. IV. p. 230.

réponse aux magistrats de Strasbourg, par son agent en cette ville, Christophe Mount [1].

La mort du jeune roi (avril 1553) amena de grands et de terribles changemens dans l'Église anglicane. A la faveur d'une guerre civile, la princesse Marie prit possession du trône. Elle débuta par condamner à mort les chefs de ses ennemis, et notamment la belle et infortunée Jeanne Gray. Son ancienne haine contre les protestans éclata maintenant avec fureur; tout ce qui avait été fait avant elle pour la réforme, fut bouleversé; elle se maria avec le tyran d'Espagne, s'entoura de prêtres et de moines, se soumit au pape et rétablit la messe; les ennemis des protestans obtinrent les premiers emplois dans le royaume, tandis que Cranmer et ses partisans furent maltraités et persécutés. Beaucoup s'empressèrent de retourner au catholicisme, et Martyr, dont la position devenait de jour en jour plus périlleuse, eut la douleur de voir ses lâches disciples et ses collègues hypocrites accourir dans les églises où l'on célébrait la messe; toutefois il ne se rebuta point; il crut que c'était son saint devoir de continuer ses leçons, et de se montrer ferme dans ces orages; quelquefois seulement, quand il entendait les cloches qui appelaient le peuple à l'office, il s'écriait, les larmes aux yeux: « Ce tintement a donc détruit tout ce que j'ai enseigné [2]! »

Bientôt cependant il s'aperçut qu'il ne pouvait se soutenir plus long-temps à Oxford; pour se soustraire aux injures dont le poursuivaient les étudians excités par Tresham, il partit et se rendit à Lambeth chez Cranmer, qui était en complète disgrâce. On avait répandu le bruit que le noble archevêque avait consenti à chanter la messe à Canterbury, lors des funérailles du roi. Indigné de ces calomnies, et encouragé par son ami Martyr, il protesta dans un écrit lu à Londres le 5 septembre, et s'offrit à défendre publiquement les principes de la réformation [3]. Il déclara que Martyr, que leurs ennemis décriaient comme ignorant, l'assisterait dans cette défense, si la reine voulait y donner son autorisation. Cette courageuse démarche de Cranmer fut la cause de sa perte; quoi-

[1] *Oratio M. ad Acad. Argent. post suum ex Anglia reditum. Loc. com.* p. 1056. — Strype, *Eccles. mem.* vol. II. part. 2. p. 18.

[2] Wood, p. 276. „*Hoc tintinnabulum omnem meam doctrinam evertit!*"

[3] *Thomæ Cranmeri purgatio adversus rumores vanos de missa restituta Cantuariæ, anno* 1553. Dans Gerdesius, *Hist. ref.* t. IV. p. 234.

que absous par la *Star Chamber*, il fut emprisonné comme hérétique. On sait comment le réformateur de l'Angleterre termina sa vie dans les flammes. Il ne fut pas la seule victime du fanatisme de la reine; l'évêque Hooper, et plus de trois cents martyrs périrent ainsi en moins de trois ans; et comme s'il n'avait pas suffi de brûler les vivans, on déterra les cadavres de Bucer et de Fagius, pour leur faire subir le même supplice.

Martyr, au milieu de ces dangers, pensait trop noblement, pour prendre la fuite; il demanda son renvoi formel, disant qu'il n'était pas venu en Angleterre de son propre gré, mais d'après le vœu exprès du roi, et qu'il n'avait jamais enfreint les lois du pays[1]. On dit qu'on délibéra alors si on ne devait pas l'emprisonner [2]; mais la reine, dans un accès d'humanité dont il est permis de s'étonner, voulut bien respecter en lui les droits d'un étranger, lui accorda sa démission, et lui permit de quitter l'Angleterre. Le peu d'amis qui lui restaient encore, craignant, non sans raison peut-être, que cette faveur ne cachât une trahison, lui recommandèrent de se méfier de la reine. On savait que des protestans, qui, avec des passe-ports du chancelier Gardiner, s'étaient réfugiés dans les Pays-Bas, y avaient été arrêtés et livrés à l'inquisition. Martyr, pour échapper à cette perfidie, resta caché pendant quinze jours dans la maison d'un fidèle capitaine de vaisseau, qui s'estimait heureux de pouvoir lui sauver la vie, et qui le transporta secrètement à Anvers. De là il partit la nuit suivante, déguisé et dans une voiture; à travers beaucoup de périls, il arriva, par Cologne, à Strasbourg, où ses anciens et dévoués frères lui ouvrirent de nouveau leurs bras[3].

Les réformés anglais ne se montrèrent jamais ingrats envers leur maître Martyr; ils traduisirent plusieurs de ses livres dans leur langue, et, dans une foule de cas, ils citèrent son opinion comme autorité. Sa mémoire a constamment été en honneur chez eux, et malgré les taches, dont quelques ennemis essayèrent de souiller son nom, ce nom est resté glorieux et vénéré dans toute l'Angleterre. Ceux que la tyrannie de Marie obligeait de chercher la liberté et le repos dans l'exil, s'adressèrent plus d'une fois à lui pour le prier d'être leur pasteur. Il ranimait par ses lettres les Anglais réfugiés à Zurich et

[1] Sleidani *Comment. de statu relig., etc.* Arg. 1612. in-8°. p. 808.
[2] Wood, p. 275.
[3] *Oratio ad Acad. Arg. Loc. com.* p. 1056.

à Francfort[1]; ceux qui venaient à Strasbourg furent reçus par lui avec la plus touchante hospitalité; les évêques Morison, Cheek Cook trouvèrent dans sa maison le même accueil qu'auparavant ils lui avaient fait dans leur patrie[2]. John Fox pouvait donc dire avec raison, au nom des réfugiés anglais de Francfort, que Martyr était un homme grand et incomparable, et qu'il était comme un nouvel apôtre des Anglais[3]. Et Walter Haddon pouvait s'écrier, en parlant de lui et de Bucer: « Je ne veux citer que ces deux illustres professeurs, qui, par un inappréciable bienfait de Dieu, ont été amenés vers notre île! Que tous leurs ennemis se concertent ensemble pour trouver quelque chose à blâmer dans la vie de ces hommes! O quel précieux couple de vieillards d'heureuse mémoire, dont les ouvrages attestent la science et dont tous ceux qui les ont connus ont admiré les vertus[4]! » Cependant, l'envie et la calomnie qui suivent toujours les grands caractères, ne les ont point épargnés; un certain Feknam écrivait que ce n'était que pour plaire à Édouard VI que Martyr avait abandonné la foi catholique; un autre prétendait qu'il avait reçu et observé l'ordre d'enseigner une religion quelle qu'elle soit[5]; Richard Smith publiait des libelles contre lui[6], ainsi que l'indigne Gardiner[7], et un certain White de Winchester[8]. Ces hommes et leurs écrits sont oubliés, ou on ne s'en souvient plus que pour les mépriser, tandis que le nom et les travaux de Martyr sont glorieux et immortels.

1 *Omnibus Anglis qui Tiguri degunt in sancta societate.* 30 sept. 1554. — Strype, *Eccles. mem.* vol. III. part. 1. p. 8.

2 M. Calvino. 8 mai 1554. *Loc. com.* p. 1092.

3 12 oct. 1555. Strype, *Eccles. mem.* vol. III. part. 2. p. 311; n° 38 du *Catalogue of originals.*

4 Walter Haddon, *Pro reformat. anglicana, ad Osorium Lusitanum,* 1562; dans Gerdesius, *Scrinium antiq.* Gron. 1754. t. IV. part. 1. p. 500.

5 Strype, *Eccles. mem.* vol. II. part. 1. p. 190.

6 *Defensio sacri episcoporum et sacerdotum cœlibatus contra impias et indoctas P. Martyris nugas et calumnias, etc.* — *Confutatio quorundam articulorum P. Martyris de votis monasticis.* Paris 1550. in 8° — Strype, *l. c.* p. 64, etc. Niceron, *Mémoires.* t. XXIII. p. 235.

7 *Confutatio cavillationum quibus sacrosanctum eucharistiæ sacramentum ab impiis capernaïtis impeti solet;* d'abord sous le pseudonyme d'*Antonius Constantius* et plus tard sous le nom même de Gardiner.

8 *Diacosio-Martyrion,* mauvais livre en vers qu'on ne voulait pas imprimer à Louvain, et qui parut alors à Londres, sous Marie. Strype, *l. c.* p. 423.

IV. *Second séjour de Martyr à Strasbourg.*

Depuis sa première arrivée à Strasbourg, les habitans de cette ville avaient conservé à Martyr le plus sincère attachement; plusieurs fois ils se repentirent d'avoir consenti à son départ, au lieu de l'avoir défendu contre les dangers dont il semblait menacé. Lorsqu'en 1551 la diète d'Augsbourg permit que les députés protestans parussent au concile de Trente, les prédicateurs strasbourgeois désiraient que Martyr les y représentât[1]; et quand on demanda dans le sénat quel serait le théologien le plus capable de remplir cette mission, le stettmeister Jacques Sturm dit, avec un soupir de regret : « Plût à Dieu que nous eussions encore Pierre Martyr car il est le seul que nous pourrions opposer aux prêtres romains![2] »

Quelle fut donc la joie de ces dignes soutiens de l'ancienne hospitalité strasbourgeoise quand ils revirent leur ami de nouveau fugitif! Mais malheureusement cette joie ne devait pas être de longue durée; déjà le jour de sa rentrée à Strasbourg avait été pour Martyr d'un funeste augure; ce jour-là mourut celui qui l'avait aimé le plus, le noble et vertueux Jacques Sturm (30 octobre 1553)[3]. Avec lui disparut cet esprit de paix et de concorde, qui avait fait la gloire de l'Église et de la république strasbourgeoises, et les querelles théologiques que sa seule autorité avait encore contenues s'éveillèrent avec une âpre violence. La confession des quatre villes, qui avait essayé de concilier ensemble la confession d'Augsbourg et celle des Églises helvétiques, avait été abandonnée; les doctrines luthériennes déplaisaient moins à l'empereur que celles des Suisses, qu'il haïssait presque autant que les anabaptistes. Bucer et Fagius avaient déjà été les victimes de cette réaction. Les nouveaux prédicateurs qui les remplacèrent, étaient de fougueux luthériens, et après la mort de Zell, de Hédion et de Jacques Sturm, leur zèle ne connut plus de bornes. Jean Marbach, et plusieurs autres hommes ambitieux et remuans, se mirent à la tête d'un parti aveuglément adonné au luthéranisme, et condamnèrent sans ménagement tous ceux qui ne pensaient pas comme eux. Non contens de ce que disait la confes-

[1] Rœhrich. t. III. p. 19.
[2] Joh. Sturmii, rectoris argentin., *Antipappi tres*. 1579. in 4°. p. 116.
[3] M. Calvino. 3 nov. 1553. *Loc. com.* p. 1091.

sion d'Augsbourg, ils enseignaient le singulier dogme de l'ubiquité absolue du corps de Jésus-Christ dans la cène, et attaquaient, avec un inconcevable acharnement, les pasteurs et les professeurs qui tenaient encore à l'ancienne doctrine helvétique.

D'après tout cela, la position de Martyr à Strasbourg, a dû être pleine de difficultés. Quoique son retour eût été un sujet de joie pour le sénat, pour le recteur Jean Sturm, et pour tous les professeurs de l'école, il s'aperçut au premier coup d'œil que les prédicateurs étaient loin de partager cette joie[1]. Il eut même un instant l'idée d'aller à Genève; mais d'une part il fut retenu par la mauvaise saison, et de l'autre le sénat lui rendit son ancienne place, malgré les efforts que ses ennemis avaient faits en secret pour l'empêcher[2].

Les querelles sur la cène occupaient alors tous les esprits; le magistrat de Strasbourg, composé d'hommes paisibles et concilians, pria donc Martyr de s'abstenir de tout ce qui pourrait animer la haine, et de maintenir, autant que possible, la paix avec ses collègues. Il leur répondit qu'il serait toujours le premier à éviter les troubles, et que jamais il n'agirait contre les vœux de ses bienfaiteurs; seulement il demanda qu'il lui fût permis d'exposer dans ses cours sa manière de voir avec franchise et modération. Marbach, peu satisfait de ces explications, le pressa de signer la formule de concorde qui avait été faite à Wittenberg. Il adressa donc aux scholarques une lettre, dans laquelle il déclara qu'il était prêt à accepter la confession d'Augsbourg, et toutes celles qui ne s'en éloigneraient pas, si toutefois elles étaient bien expliquées; que la charité chrétienne lui défendait de condamner les Églises de la Suisse et de l'Angleterre, et les frères dispersés en France et en Italie, dont il partageait les sentimens, et que du reste il ne révérait pas moins les protestans d'Allemagne, vu que cette question ne lui paraissait pas assez grave pour justifier les discordes[3].

Le sénat et les professeurs l'aimaient beaucoup trop pour ne pas être satisfaits de cette déclaration si franche et si loyale. Protégé par eux, il reprit alors

[1] *Oratio quam Tiguri habuit. Loc. com.* p. 1062. Il raconte dans ce discours, avec beaucoup de détails, ce qui lui arriva à Strasbourg. V. aussi Rœhrich. t. III. p. 89, etc.

[2] M. Calvino. 3 nov. 1553. — Lud. Lavatero. 30 déc. 1553. *Loc. com.* p. 1091 et 92.

[3] *Epistola ad scholarchos Argentinensis gymnasii* 27 déc. 1553. *Loc. com.* p. 1068.

ses fonctions, et enseigna l'exégèse et la philosophie, conjointement avec son ancien ami, Jérôme Zanchi.

Malgré la peine que Martyr se donnait pour ne pas troubler la paix, Marbach et son parti n'étaient pas tranquilles; ils s'imaginaient que l'orthodoxie luthérienne était sans cesse compromise par la présence du professeur calviniste en leur ville. Ils travaillaient contre lui en secret et en public, et excitaient le peuple contre les *Sacramentarii*, qu'ils accablaient de toute leur haine. Cependant Martyr demeura calme et modéré; son noble cœur croyait toujours que les querelles étaient sur le point de s'apaiser[1]; ses amis éloignés l'encouragèrent dans ses résolutions[2], et il leur déclara plusieurs fois que la paix était le plus vif désir de son âme, mais que néanmoins il ne souffrirait jamais qu'on lui imposât silence; car, disait-il, cela serait indigne d'un esprit religieux et d'un homme qui enseigne publiquement les lettres sacrées[3]. Calvin, qui savait tout ce que sa position à Strasbourg avait de fâcheux, lui annonça (janvier 1555), au nom de l'Église italienne de Genève, que, sur sa propre proposition, et sur celle de Celso Martinengho, cette Église l'avait choisi pour être son pasteur. Touché de cette preuve de l'amour de ses compatriotes pour lui, il répondit à Calvin, que son vœu le plus ardent était de faire enfin quelque chose pour *ses Italiens*, mais que le sénat de Strasbourg, auquel il avait tant d'obligations, ne le verrait partir qu'avec regret[4]. Une conduite aussi généreuse, qui aurait mérité d'être appréciée par les adversaires de Martyr, ne fit aucune impression sur eux; ces hommes fanatiques n'avaient pas de repos, aussi long-temps qu'ils le voyaient à Strasbourg. Mais comme ils l'attaquaient et le calomniaient en allemand, il s'en inquiéta peu, et les laissa faire. Cela dura jusqu'au commencement de 1556, quand un jour un étudiant lut en chaire une violente invective, composée par les orthodoxes, contre les *Sacramentarii*. Tous les hommes bons et pieux en furent profondément affligés; car ils comprirent que ce devait être le signal d'une guerre plus acharnée encore.

1 M. Calvino. 24 sept. 1554. Calv. *Epist.* p. 147.

2 Calvinus Martyri. 27 août 1554. Calv., *Epist.* p. 135.

3 M. *amico cuidam.* 26 juin 1554. *Loc. com.* p. 1093.

4 18 Calvinus Martyri. janv. 1555. MS. de la Biblioth. de Genève. — M. Calvino. 8 mart. 1555. *Loc. com.* p. 1094. — Au même. 23 sept. 1555. *Ib* Il lui recommande l'Église italienne, „*quantâ possum vehementiâ.*"

Maintenant que la paix était rompue ouvertement, et que Martyr était poussé à bout, il crut qu'il ne devait pas attendre plus long-temps pour prendre la défense des doctrines attaquées. C'est en ce moment qu'il reçut des lettres de Zurich, où l'on exprimait le désir qu'il succédât à Pellican qui venait de mourir.

Quoiqu'il aimât Strasbourg, et qu'il fût attaché à cette ville par les liens de la reconnaissance, il saisit avec empressement cette occasion de se soustraire à une si malheureuse querelle. Ses collègues à l'académie et les magistrats essayèrent encore de le retenir; mais il leur représenta que, dans la circonstance actuelle, où il lui était impossible de s'accorder avec les prédicateurs, il aimait mieux se rendre dans une ville où il pût enseigner librement, selon sa conscience. Cette déclaration affligea le sénat, qui voulait le garder à tout prix; il le pria donc de différer encore son départ d'un mois; on devait employer ce temps à voir si l'on pouvait accepter ses conditions, ou si on devait le laisser partir. Martyr ne refusa pas ce délai [1]. Dans le courant de ce mois, ses anciens amis, les deux Sturm, les professeurs, les membres de l'Église française le pressèrent de changer sa résolution, et de ne pas les abandonner [2]. Les magistrats hésitèrent long-temps, et le mois se passa avant qu'ils eurent pris une décision. Las enfin de cette incertitude, et voyant que toute réconciliation entre les Allemands et lui était désormais impossible, il insista pour avoir une réponse; le sénat, pour gagner du temps, le pria de lui remettre par écrit son opinion sur la cène; il le fit, et termina sa confession par ces paroles : « Voilà ce que j'avais à dire; voilà sur quoi je ne puis me taire plus long-temps sans manquer à ma conscience. Je demande donc qu'on me laisse parler et écrire sur tous ces sujets selon mon opinion. Si l'on trouve qu'on ne peut pas m'accorder cette liberté, je prie que, par votre bonne grâce et la permission de vos illustres seigneuries, je sois renvoyé de ma place [3]. »

Cet homme si paisible avait été contraint de parler si énergiquement par les menées déloyales de ses ennemis, qui lui reprochaient une conduite trop timide et qui l'accusaient même d'impiété, puisqu'il s'était tu si long-temps dans cette importante discussion. Enfin (24 juin), le sénat lui accorda son congé,

[1] M. Bullingero. 7 mai 1556. *Loc. com.* p. 1115.

[2] M. Bullingero. 22 mai 1556. *Ib.* p. 1116.

[3] *Confessio seu sententia P. Martyris de cœna Domini, exhibita amplissimo senatui Argentor. Loc. com.* p. 1068.

en l'assurant, avec des paroles pleines d'amitié, qu'il ne le faisait qu'avec de grands regrets [1]. Avant de quitter Strasbourg, il fit ses adieux à son auditoire, dans un discours qui émut profondément la nombreuse assemblée. « Il me semble, écrit un ami à Zanchi, il me semble encore voir ces larmes que les étudians et beaucoup d'autres personnes pieuses répandirent après le discours de Martyr. On disait que c'était d'un triste augure pour l'école, d'être abandonnée d'une pareille lumière. Et certes, pour vous dire toute mon opinion, j'ai toujours pensé que ceux qui ont causé le départ d'un homme qui aujourd'hui n'a pas d'égal dans toute l'Allemagne, ont commis une mauvaise action, et ont dû désirer que les sciences théologiques fussent éteintes complètement dans leur ville [2]. »

V. *Martyr à Zurich et au colloque de Poissy. Sa mort.*

Martyr partit de Strasbourg le 13 juillet 1556. Les regrets de tous les hommes de bien le suivirent dans son voyage [3], qui ne fut un sujet de triomphe que pour Marbach et son parti. Il trouva à Zurich ce qu'il avait vainement réclamé à Strasbourg, c'est-à-dire la faculté d'enseigner selon son intime conviction, et en même temps il y était plus près de ses Italiens. Le sénat le reçut avec les plus grands honneurs; et, pour lui donner dès l'abord un éclatant témoignage de son respect, il dérogea à une loi qu'il venait de faire, et lui accorda le droit de bourgeoisie, disant que ce serait moins une injure à la loi qu'à la cité même, si un pareil homme y vivait en étranger. Bientôt il se concilia l'estime de toute la ville; les pasteurs et les professeurs recherchèrent son amitié, et Bullinger surtout lui donna de nombreuses marques de son inviolable attachement. Pour suivre les conseils de ses amis, et plein du désir de vivre en repos pendant le peu d'années qui lui restaient encore, il se remaria six ans après la mort de la vertueuse Catherine Dammartin, avec une noble réfugiée italienne, Catherine Merenda, de Brescia.

[1] M. Lud. Lavatero. 30. jun. 1556. *Loc. com.* p. 1117.

[2] Wigandus Orthius Zanchio. Marpurgi 13 jul. 1561. Zanchii *Epist.* II. p. 180.

[3] Sleidan, p. 871. « *Abiit non sine multorum suspiriis atque dolore, qui doctrinam ejus incomparabilem, judicium exquisitissimum, humanitatem atque modestiam summam, cæterasque virtutes amabant.* »

C'est ainsi qu'il vécut plusieurs années, heureux et tranquille, s'adonnant tout entier à ses fonctions de professeur. Il enseignait d'abord alternativement avec le docteur Bibliander, et plus tard avec Josias Simler. Ses collègues le traitaient avec tous les égards dus à un homme de son âge, qui avait déjà tant souffert. « On ne le consultait que sur les dogmes ou sur la constitution de l'Église, et quant à toutes les autres affaires, on évitait de le déranger [1]. » Il prêchait aux Italiens réfugiés à Zurich, et fut aidé par Ochin, qu'il avait eu la joie de retrouver en cette ville.

Après la mort du comte Martinengo, leur pasteur, les Italiens de Genève l'élurent unanimement à sa place; Calvin lui écrivit en leur nom, et le pressa de se rendre au milieu de ses compatriotes [2]; il écrivit même aux pasteurs de Zurich pour les prier de le laisser partir. « J'espère, dit-il, que ce troupeau, privé de son pasteur, aura trop de prix à vos yeux, pour que vous puissiez refuser d'écouter des prières aussi instantes; Pierre Martyr sait quel homme a été notre Martinengo, et moi-même je suis le meilleur témoin de la fidélité avec laquelle il a rempli ses devoirs. Quand on songe à lui, on ne peut trouver que peu d'hommes qui soient capables de supporter les mêmes charges; il est donc à craindre que, si son successeur ne lui ressemble pas, la petite Église ne se disperse peu à peu [3]. » Mais malgré ces vives instances, le sénat de Zurich retint Martyr, car son départ eût été une trop grande perte pour l'Eglise et l'université.

Quelques années plus tard, il fut rappelé en Angleterre par une lettre du duc Thomas de Norfolk [4]; le sénat le pria de nouveau de rester. Martyr se rendit volontiers à ses vœux, et refusa les brillantes promesses que Norfolk lui avait faites au nom de la reine Élisabeth [5]. La prospérité de l'Église anglaise fut toujours un objet de sa plus vive sollicitude; aux premières nouvelles de l'avènement d'Elisabeth, il s'était écrié plein de joie: « Maintenant, il faut prier Dieu de tourner ce changement au profit du nom du Christ et de son saint Évangile! car le temps est venu où dans ce royaume les murs de Jérusalem doi-

1 Wolfg. Haller Zanchio. Tig. 18 dec. 1562. Zanchii *Epist.* II. p. 42.

2 Calvinus Martyri. 31 jan. 1557. MS. de la Biblioth. de Genève.

3 Calvinus *Ecclesiæ Tigurinæ pastoribus et doctoribus.* 31 août 1557. MS. *ib.*

4 Strype, *Annals.* vol. I. part. 1. p. 381.

5 Martyr *illustrissimo principi N. in Anglia.* Tig. 22 jul. 1561. *Loc. com.* p. 1134.

vent être relevés, afin que le sang de tant de martyrs n'ait pas coulé en vain [1]! »
Il écrivit même à Élisabeth une lettre remarquable, dans laquelle il lui exprimait sa profonde reconnaissance pour les bienfaits qu'elle avait promis à l'Angleterre, et en même temps son désir de la voir gouverner selon les principes de l'Évangile[2]. Plus d'une fois il fut encore consulté par les Anglais sur les affaires de leur Église; la discussion sur les ornemens épiscopaux s'étant renouvelée, ce fut encore à lui qu'on en appela, et son conseil fut le même que jadis à Oxford[3].

Sa paix fut troublée par les libelles que Brentius, le violent défenseur de l'ubiquité, lançait contre lui et son ami Bullinger; il combattit ce dogme dans un dialogue où il sut conserver tant de modération que, par égard pour les mérites de Brentius dans l'Église de Wurtemberg, il ne le nomma pas dans son écrit. Mais ce noble ménagement n'eut aucun effet sur son furieux antagoniste, qui réfuta le dialogue de Martyr d'une manière si grossière, qu'il hâta la mort du paisible théologien de Zurich.

Fatigué de toutes ces vaines disputes, Martyr ne demandait plus que de passer le reste de ses jours en repos et loin des affaires, lorsqu'il fut engagé de nouveau dans une célèbre discussion.

En juillet 1561, le parlement de Paris avait décidé la convocation d'une assemblée de prélats catholiques et de ministres protestans à Poissy, afin d'essayer une réunion des deux Églises. Les réformés de France désirèrent que Pierre Martyr assistât à ce colloque; le roi et la reine-mère se joignirent à ce vœu, et en firent part au sénat de Zurich. Celui-ci, craignant une trahison, hésita long-temps avant de donner son consentement. Claude Bradella et Théodore de Bèze vinrent, et demandèrent que Martyr les accompagnât; mais le sénat refusa, jusqu'à ce que le roi eût envoyé un sauf-conduit signé de sa propre main. Bradella retourna aussitôt en France, et comme il revint à Zurich avec le sauf-conduit et des lettres de Catherine de Médicis, du roi de Navarre, du prince de Condé et de l'amiral Coligny, on accorda à Martyr un congé de quelques mois. Calvin, qui espérait beaucoup de sa présence au colloque, lui conseilla de hâter son départ, en lui représentant que surtout la reine, sa com-

1 M. Calvino, *Tig.* 1 dec. 1558. *Loc. com.* p. 1121.

2 Reginæ Elisabethæ. *Tig.* 22 dec. 1558. *Loc. com.* p. 1121.

3 Strype, *Annals.* vol. I. part. 1. p. 257. — *M. amico cuidam in Anglia.* 15 jul. 4 nov. 1559. 1 febr. 20 mart. 1560. *Loc. com.* p. 1125, etc.

patriote, était curieuse de le voir et de l'entendre[1]. Quant à Martyr lui-même, il était plein de joie et de courage, et disposé à supporter toutes les peines et à braver tous les périls dans l'intérêt d'une si grande cause[2]. Il partit donc (26 août), accompagné d'un interprète et de Terenziano; à Neufchâtel, il rencontra Mathieu Coignet, ambassadeur français en Suisse, qui l'invita à faire le voyage avec lui. Le 9 septembre, ils arrivèrent à Paris sans avoir eu le moindre accident en route[3].

Bèze, que les ministres protestans avaient choisi pour parler en leur nom, se félicita de son arrivée; il comptait beaucoup sur l'appui de son érudition pour réfuter les argumens des *vieux sophistes* avec lesquels ils auraient à faire[4]. Martyr reçut à Paris l'accueil le plus favorable; toute la cour s'empressa de lui donner des témoignages de respect; le prince de Condé lui envoya son médecin et lui donna des chevaux pour aller à Saint-Germain[5]. La reine, qui avait une haute idée de lui, le combla d'amitiés et le consulta de préférence à tous les autres. Pendant le cours des conférences de Poissy, il eut plusieurs entrevues avec elle; il lui parla chaque fois avec la plus noble franchise, et ne craignit pas même de lui dire qu'elle ne devait espérer aucune démarche de réconciliation de la part des catholiques. Ces derniers, qui le connaissaient et qui le craignaient, s'opposèrent à son admission au colloque; mais la reine voulut qu'il y parût. Il s'y rendit donc, et obtint l'entrée par l'ordre du duc de Guise[6]. Les détails du colloque de Poissy sont assez connus par les relations qu'en ont faites Bèze et de Thou, pour que nous ayons besoin de les rappeler dans toute leur étendue[7]. Nous nous bornerons à raconter ce qu'y fit Martyr, en nous servant principalement de ses propres paroles; car dans ses lettres à Bullinger, il a décrit avec une scrupuleuse fidélité les moindres événemens de cette importante affaire. Il n'assista pas à la séance d'ouverture; il ne vint pour la première fois au colloque, que le 16 septembre. « En entrant, dit-il, je vis une foule de cardinaux et d'évêques

[1] Calv. Martyri. 17 aug. 1561. MS. de la Bibl. de Genève.

[2] M. Calvino. 31 jul. 15 aug. 1561. *Loc. com.* p. 1135.

[3] Hottinger, *Helvet. Kirchengesch.* t. III. p. 852.

[4] Beza Calvino. *Ex San-Germano.* 30 aug. 1561. Calv. *Epist.* p. 252.

[5] M. Bullingero. *Ex San-Germ.* 12 sept. *Loc. com.* p. 1136.

[6] *Id.* 19 sept. *ib.* p. 1137.

[7] Bèze, *Hist. ecclés.* Anvers 1580. liv. IV. p. 471 et suiv. — De Thou, *Hist. univers* Londres 1734. t. IV. liv. 28. p. 70, etc. — V. aussi les lettres de Bèze à Calvin, dans Calv., *Epist.* p. 252, etc.

assis dans une vaste enceinte, et derrière eux un grand nombre d'abbés, de docteurs de la Sorbonne et de moines. Comme ni le roi ni la reine n'étaient encore présens, je me retirai dans un coin pour y attendre l'arrivée de mes collègues, car je ne savais pas où ils se placeraient. Étant seul dans mon coin, j'y fus bientôt aperçu. Le cardinal de Châtillon et deux évêques s'approchèrent de moi. Le cardinal me demanda si j'étais Pierre Martyr; quand je l'eus affirmé, il me salua de la manière la plus affectueuse, m'offrit ses services, et m'assura que mon arrivée était très-agréable à tous les hommes bien pensans. Les deux évêques qui étaient avec lui me prièrent instamment de faire tous mes efforts pour obtenir l'union et pour apaiser les troubles. Je remerciai le cardinal, et je répondis aux évêques que je serais toujours prêt à faire mon possible pour la paix et la concorde, aussi long-temps que la parole de Dieu et la vérité évangélique me le permettraient..... En ce moment entra le cardinal de Lorraine, muni de sa harangue bien méditée; puis arrivèrent le roi, la reine-mère et les autres princes. A la fin vinrent aussi mes collègues, auxquels je me joignis aussitôt. Les cardinaux et les évêques étaient assis, tandis que nous, nous étions debout et en dehors de leur enceinte[1]...... » Le cardinal de Lorraine prononça alors son long discours; et, lorsque Bèze se leva pour lui répondre, le roi ajourna la discussion à un autre jour.

De retour à Saint-Germain, Bèze et Martyr furent appelés par Condé et Coligny. « Ils nous demandèrent, écrit-il, ce que nous pensions du discours du cardinal. Eux-mêmes, qui s'étaient attendus à ce qu'il fût dur et véhément, le louèrent comme plein de douceur et de modération, et se montrèrent surtout satisfaits de ce qu'il n'avait pas insisté sur la transsubstantiation. Ils nous dirent cela, afin de nous engager à ne pas parler trop défavorablement de ce discours.... Comme je devais paraître le lendemain devant la reine, ils m'exhortèrent en secret de lui en parler avec modération, afin que le colloque ne fût pas interrompu, si on semblait désespérer d'une réconciliation. Nous leur dîmes franchement notre opinion sur la harangue du cardinal; je leur promis du reste d'agir auprès de la reine, suivant leur conseil... » Appelé devant elle, il lui dit que ce discours lui paraissait très-éloquent, et qu'il contenait plusieurs choses bonnes et vraies. Elle lui demanda son avis sur les moyens de réta-

[1] V. page 37, note 6.

blir la paix « Si dans le colloque, répondit-il, on ne peut pas s'entendre sur la présence de Jésus-Christ dans la cène, il faut abandonner cet article, jusqu'à ce qu'il soit mieux éclairé, à la conscience de chacun, et permettre aux Églises chrétiennes de prêcher telle doctrine qu'elles jugeront la plus conforme à la parole de Dieu; à cause d'une simple différence d'opinion, nous ne devons pas rompre notre fraternité, et nous appeler mutuellement des hérétiques. » La reine fut tout-à-fait de son avis, et dans cette réunion à laquelle assistèrent le roi de Navarre, Coligny, Bèze, etc., chacun promit de travailler pour l'union [1].

Le 24 septembre, la discussion publique fut reprise; elle fut assez orageuse, et n'amena aucun résultat. Dans la séance du 26, les ministres présentèrent une requête, pour se plaindre de la manière dont on disputait avec eux; le cardinal de Lorraine leur répondit, et après plusieurs mots échangés de part et d'autre, il entreprit la défense de la transsubstantiation. « Là-dessus Pierre Martyr, excellent docteur, et ayant singulièrement traité ceste matière, s'estant teu jusques alors, déclare en langue italienne plusieurs choses sur la cène et sur l'autorité des conciles. Mais ainsi qu'il continuait de parler fort doctement, et jusques à ravir en admiration toute l'assistance, le cardinal dit qu'il ne voulait avoir affaire à autres qu'à ceux de sa langue, non toutes fois qu'il n'entendist très-bien la langue italienne, et que Martyr ne fust clairement entendu. Despence lors donna ceste louange à Martyr qu'il n'y avoit eu homme de ce temps, qui eust si amplement et avec telle érudition escrit du faict du sacrement que luy [2]. » Mais c'était en vain que Martyr avait déployé sa science; les esprits étaient déjà trop échauffés; le général des jésuites parla avec acharnement contre les hérétiques; Martyr put à peine répondre quelques mots en latin au cardinal; la dispute s'engagea avec violence entre Bèze et le jésuite; bientôt le tumulte devint général; tous parlèrent et crièrent à la fois, et la reine se vit forcée de lever la séance.

N'espérant plus aucun succès du colloque, Catherine de Médicis pria l'évêque de Valence et le docteur Despence, qui tous les deux favorisaient secrètement la réforme, de se concerter, avec Bèze et Nicolas des Gallards, sur un dernier

[1] M. Bulling. 2 oct. *Loc. com.* p. 1139.
[2] Bèze, *l. c.* p. 599.

essai de réconciliation. Ils rédigèrent ensemble un formulaire sur la cène, qui cependant ne fut pas adopté définitivement par les ministres, puisqu'il ne leur parut pas assez clair. Ils chargèrent donc Martyr de leur soumettre une déclaration écrite, qui servirait de base à leurs discussions ultérieures. Lorsque les dix commissaires, que la reine désigna dans la dernière séance du colloque, se furent assemblés le 29 septembre, Martyr leur lut sa confession, à laquelle adhérèrent ses quatre collègues, Bèze, Nicolas des Gallards, Augustin Marlorat et Jean de l'Espine[1]. Quoique, dans ces entretiens particuliers, tout se passât avec la plus grande modération, les catholiques refusèrent de souscrire à la formule de Martyr, vu qu'elle disait qu'on ne participe au corps de Jésus-Christ que d'une manière spirituelle et par la foi. Le docteur Despence voulut y substituer un moyen terme, en admettant « que l'on mange sacramentellement, spirituellement et par foi le corps de Jésus-Christ, mais cependant qu'on reçoit de fait son vrai et naturel corps, par la vertu du Saint-Esprit[2]. » Cette rédaction, qui ne déplut pas à la cour, fut rejetée par les prélats et par la faculté de théologie, comme « insuffisante, captieuse et hérétique. »

Telle fut l'issue de ce colloque, dont on avait conçu tant d'espérances. La seule chose qu'il produisit, ce fut un long manifeste des prêtres, auquel ils ajoutèrent une sorte de discipline ecclésiastique pour réformer quelques abus généraux, que personne cependant ne songea à corriger. Les maux avaient jeté des racines trop profondes dans le pays; la cour elle-même était impuissante, à cause de sa division; les événemens, qui ne tardèrent pas d'éclater, permettent encore de douter des bonnes intentions de la reine, qui jamais peut-être n'avait sérieusement désiré l'union.

Martyr s'était convaincu depuis long-temps de l'inutilité de tout ce qui se faisait; la reine ne lui parlait plus que rarement et en secret[3]. Le 4 octobre déjà, il écrivit à Calvin qu'il craignait qu'on ne fît au colloque une espèce d'intérim, et qu'on n'ait le projet de composer une nouvelle religion, en fondant ensemble la doctrine catholique et celle de Luther[4]. Il prévoyait des malheurs plus grands

[1] *Sententia P. Martyris de præsentia corporis Christi in eucharistia, in colloq. Poiss. exhibita Loc. com.* p. 1070.

[2] Bèze, *l. c.* p. 608, etc.

[3] M. Bulling. *in aula regia apud San-Germ.* 2 oct. 1561. *Loc. com.* p. 1139.

[4] M. Calvino. *ib.* 4 oct. *ib.* 1141.

encore, et affligé du mauvais succès de sa mission, il ne désirait plus que de retourner à Zurich. A plusieurs reprises il demanda à la reine la permission de repartir; enfin elle ne lui fit plus d'obstacles, et le congédia avec de grandes démonstrations de respect. Il partit le 31 octobre; le comte de Bedford lui avait écrit pour l'inviter à passer quelque temps en Angleterre; mais il se hâta d'arriver à Zurich[1]. Il devait faire le voyage avec la comtesse de Rœtelin, mère du prince de Longueville; mais à cause de l'hiver, il fut obligé d'aller seul, accompagné, pour sa sûreté, de deux capitaines de la suite du prince de Condé et de l'amiral[2]. En passant par Tours, il rendit visite à l'évêque, Antoine Caraccioli, qui avait assisté au colloque, et s'était convaincu de la nécessité de quelques réformes. Cet évêque eut des scrupules sur sa vocation, parce qu'il n'avait pas été nommé par le peuple; il proposa par conséquent aux nombreux protestans de Tours qu'il se déclarerait pour eux, s'ils voulaient le reconnaître pour leur chef. Martyr, qui fut consulté sur cette proposition, n'y trouva rien de blâmable, peut-être à tort, et l'évêque fut de cette manière élu et confirmé par les protestans. Le clergé, craignant les suites d'un pareil exemple, s'en plaignit auprès du roi, qui renvoya Caraccioli de son diocèse[3].

Après un heureux voyage de vingt-deux jours, Martyr rentra à Zurich (21 novembre), où tout le monde fut joyeux de le revoir. Il remit au sénat des lettres de la cour, pour le remercier d'avoir consenti à son départ. Les deux capitaines, « hommes pieux et vaillans, » furent traités avec honneur et distinction, afin qu'ils pussent dire à Paris combien la république estimait leurs maîtres[4].

A peine fut-il rentré dans la douceur de sa vie privée, que le véhément écrit de Brentius contre son dialogue lui tomba sous les yeux. Lui, qui ordinairement était si calme et si modéré, ne put retenir son indignation, à la vue de ce livre dicté par la plus insigne mauvaise foi; il allait lui répondre lorsque de nouvelles douleurs vinrent interrompre son travail, et troubler la paix de ses derniers jours. Il avait espéré que Catherine de Médicis, qui lui avait témoigné tant de bienveillance, ferait quelque chose pour ses malheureux frères

[1] M. Bulling. *ib.* 17 oct. *ib.*
[2] Au même. 20 oct. — Calvino. 25 nov. *Tig. Loc. com.* p. 1142.
[3] M. Bezæ; *Tresis.* 6 nov. *Loc. com.* p. 1143. — De Thou. t. IV. liv. 28. p. 101.
[4] M. Calvino. *Tig.* 25 nov. — Bezæ. 25 nov. *Loc. com.* 1113.

de la France; mais tout à coup il apprit que de nouvelles persécutions étaient ordonnées contre eux, et le massacre de Vassy lui apparut comme la première scène d'une vaste et sanglante guerre civile. La discorde qui régnait à Strasbourg, et la manière ingrate et dure dont on y traitait son ami Zanchi, ne l'affectaient pas moins[1]. Les infirmités de l'âge achevèrent de briser son corps; dès le mois d'août (1562), il sentit approcher sa fin[2], et le 12 novembre, le vieillard retourna à Dieu, auprès duquel il trouva enfin cette paix, que, pendant sa carrière de soixante-deux ans, il avait vainement cherchée sur la terre. Le jour de sa mort, plusieurs de ses amis vinrent encore le voir; il les regarda pendant quelques instans, et puis il leur dit: « Je n'espère trouver la vie et le salut que par Jésus-Christ, que le Père a donné comme seul sauveur aux hommes; » et après avoir ajouté quelques passages de l'Écriture, il termina par ces mots: « Voilà ma foi! c'est celle dans laquelle je vais mourir! » Ensuite il donna la main à chacun des assistans, en signe d'adieu, et comme Bullinger prononça d'une voix émue ces paroles: « Songe, que notre véritable demeure est au ciel, » il répondit: « Oui, mais elle n'est pas dans le ciel de Brentius, qui n'est nulle part. Mais non, ajouta-t-il aussitôt, je lui pardonne, je n'ai plus aucune colère contre lui. » Après ces mots, il ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

La douleur fut universelle à Zurich; tous ceux qui l'avaient connu le pleurèrent; Wolfgang Haller, dans une éloquente lettre, compara l'Église de sa patrie à une orpheline éplorée qui avait perdu le meilleur des pères[3]. La petite république ne fut pas assez riche pour lui élever un monument, mais son nom ne s'est jamais effacé de la mémoire des Zurichois. Le sénat continua pendant quelque temps son traitement à sa veuve[4], et accorda une pension à sa fille, que la vie déréglée de son mari avait réduite à l'indigence[5]. En 1565, les conseils de Genève achetèrent sa bibliothèque pour en faire hommage à l'académie de leur ville[6].

1 M. Petro Sturmio. 13 apr. 1561. *Loc. com.* p. 1133. — Joh. Sturmio. *Tig.* 31 dec. 1561. Zanchii *Epist.* I. p. 486.

2 M. à John Jewell, évêque de Salisbury. Août 1562. Strype, *Annals.* vol. I. part. 1. p. 430.

3 Wolfg. Haller Zanchio. *Tig.* 18 dec. 1562. Zanchii *Epist.* II. p. 42.

4 Bullinger Zanchio. *Tig.* 16 dec. *ib* p. 11.

5 De Thou. t. IV. liv. 36. p. 487.

6 Sennebier, *Hist. littéraire de Genève.* 1786, t. I. p. 60.

VI. *Sur les ouvrages, les opinions et le caractère de Martyr.*

Pour terminer, il nous reste encore à jeter un coup d'œil rapide sur les ouvrages de Pierre Martyr, et à dire quelles ont été ses opinions sur les dogmes qui de son temps étaient les sujets des principales controverses.

Le nombre de ses écrits est assez considérable[1]; ils témoignent tous d'une connaissance approfondie de l'Écriture-Sainte, des Pères de l'Église et des Scolastiques. Martyr surpassait en érudition presque tous les théologiens de son temps; ni Calvin ni Mélanchthon n'étaient aussi versés dans les anciens auteurs ecclésiastiques. La plus grande partie de ses écrits est consacrée à l'exégèse, mais ses commentaires sont remplis d'explications des Pères et de développemens dogmatiques exprimés dans un style simple, clair, élégant, et trahissant partout l'homme qui de bonne heure a été nourri d'études classiques.

Ce qui peut avec raison nous étonner dans Martyr et dans la plupart des savans de son temps, c'est ce grand nombre d'ouvrages qu'ils ont pu élaborer au milieu des peines et des fatigues d'une vie continuellement agitée. En effet, qu'y a-t-il de plus aventureux, de plus dramatique, que cette vie de Martyr, qui n'a été qu'une longue suite de voyages d'asile en asile? Et pendant le peu de repos que lui laissaient ses fréquentes courses à travers les pays, il trouvait encore assez de loisir pour méditer et pour écrire ses nombreux et savans commentaires! La liste que nous ajouterons de ses ouvrages, prouvera que ce n'est pas à tort que nous admirons sa patience et son érudition.

En quittant l'Italie, il fit imprimer son premier livre; c'est la profession de foi dont nous avons déjà parlé à la page 16.

Après sa dispute à Oxford, avec Richard Smith, il en publia les actes; mais cette édition ne fut tirée qu'à peu d'exemplaires, parce que Martyr ne voulut pas aigrir ses ennemis. Plus tard, elle fut réimprimée à Zurich[2]. Dans le même temps, il fit paraître un autre *Traité sur la Cène*, qu'il avait d'abord lu publiquement

[1] On trouve une notice très-exacte sur les ouvrages de P. Martyr, dans les *Mémoires de* Niceron. Paris 1733. in-8° t. XXIII. p. 232, etc. La plupart ont eu plusieurs éditions et ont aussi été publiés à Heidelberg; quelques-uns en sont assez rares.

[2] *Disputatio de eucharistiæ sacramento, habita in scholâ theolog. Oxoniensi. Tig.* 1552 et 1557. In-8°.

à Oxford [1], et ses *Commentaires sur la première Épître aux Corinthiens.* Rod. Walther soigna l'impression de ce dernier ouvrage; le 6 mars 1552, Martyr lui écrivit qu'il n'en avait encore reçu que trente exemplaires, et qu'il devait lui en faire un envoi plus considérable, vu que le livre était très-recherché par les Anglais [2]. Ces commentaires sur l'Épître qu'il avait déjà expliquée à Naples, contiennent presque une dogmatique entière, et traitent des questions les plus difficiles de la religion chrétienne [3].

Son activité littéraire ne commença proprement qu'à Zurich, où il ne trouva pas seulement plus de temps et de repos, mais aussi la liberté d'écrire selon sa conviction. La plupart de ses livres sont imprimés dans cette période de sa vie; beaucoup de ceux qu'il avait entrepris auparavant, y furent revus et achevés. C'est ainsi qu'il publia d'abord les leçons qu'il avait données à Strasbourg sur le *Livre des Juges* [4]; ensuite, ses *Commentaires sur l'Épître aux Romains*, qu'il avait expliquée à Oxford [5]. Cette importante Épître, qui, pour beaucoup de réformateurs, a été la source de leurs doctrines, a fourni à Martyr des sujets de profondes méditations; aussi l'a-t-il traitée avec tant de soins, que malgré quelques longueurs, seul défaut de ses ouvrages, on peut placer ses commentaires à côté des meilleurs qui aient paru sur cet écrit de saint Paul.

Quelques années plus tard, il réfuta un ouvrage de l'évêque Gardiner, dirigé principalement contre lui. Ce théologien, qui pendant toute sa vie avait été l'ennemi le plus violent des protestans, et surtout de Martyr, avait publié, sous la protection de la reine Marie, un livre sur l'eucharistie, plein d'injures et de sophismes. Son parti, dont plusieurs chefs l'aidèrent dans la confection de son manifeste, en attendait un grand succès; mais il n'eut d'autre résultat que celui d'irriter tous les hommes généreux. L'archevêque Cranmer voulut lui-même le réfuter, mais il était déjà en prison, et on lui refusa tous les matériaux

[1] *Tractatio, etc., habita publice Oxonii per P. M., cum jam. absolvisset interpretationem capitis XI prioris epist. ad Cor. Tig.* 1552. Trad. en français. Lyon 1562. In-16°.

[2] *Loc. com.* p. 1091.

[3] *Comment. in epist. priorem Pauli ad Cor. Tig* 1551. In-fol.

[4] *Comment. in librum Judicum. Tig.* 1561. Traduit en anglais. Londres 1564. In-fol.

[5] *Comment. in epist. Pauli ad Romanos. Basil. Petr. Perna.* 1558. In-8°. 1568. In-fol. Traduit en angl. Londres 1568. In-fol.

nécessaires pour écrire. C'est pour cette raison que beaucoup d'Anglais instruits et pieux s'adressèrent à leur ancien maître et le prièrent de défendre la doctrine réformée sur la cène, contre les véhémentes attaques d'Étienne Gardiner. Cédant à leurs instances et à sa propre indignation, il se mit à l'œuvre et réfuta avec tant de logique et de chaleur l'écrit catholique, que ce dernier a été oublié, tandis qu'on peut citer comme un modèle de polémique et un trésor d'érudition la défense de Martyr[1]. Ce volumineux traité est dédié à la reine Élisabeth par une lettre du 1er mars 1559. Il dit qu'il s'est efforcé de ne rien alléguer qui ne fût fondé dans l'Écriture ou dans les ouvrages des plus anciens Pères et des principaux réformateurs; il s'excuse si, contre sa coutume, il a pu se laisser emporter quelquefois par sa juste colère. Cette défense est peut-être l'ouvrage le plus important de Martyr, vu qu'il y expose, dans toute leur étendue, ses opinions sur la cène; elle est divisée en quatre parties correspondant à celles du livre de Gardiner; la première est l'essentielle, elle contient l'apologie de la doctrine réformée, contre les attaques de l'évêque catholique; les trois autres ne renferment que des explications tirées des auteurs les plus célèbres, à l'appui de ce qu'il a dit dans la première, et la réfutation des raisons sur lesquelles l'Église romaine fonde son dogme de la transsubstantiation. Quand il eut terminé cet ouvrage, il en fit un extrait, dans lequel il résuma, en forme de tableaux et de la manière la plus succincte, toute sa doctrine[2].

Après cette défense, il en publia une autre contre deux livres de Richard Smith, sur le célibat et les vœux monastiques[3]. Le docteur Smith, qui avait assisté à Oxford aux leçons de Martyr, et qui avait entendu ce qu'il avait dit sur les vœux et le célibat, à l'occasion du 8e chapitre de la 1re épître aux Corinthiens, voulut donner un libre cours à sa haine contre le professeur étranger, en combattant ses assertions dans deux traités publiés à Louvain et à Paris. Martyr lui avait déjà en partie répondu dans ses commentaires sur cette épître; mais, à la prière de ses amis, il écrivit une défense plus complète, non-seulement

1 *Defensio doctrinæ veteris et apostolicæ de sacrosancto eucharistiæ sacramento, adversus Steph. Gardineri librum.* In-fol. sine loco et anno. Sans doute à Zurich, chez Froschhofer. 1559.

2 Cet *Epitome* se trouve dans Hospiniani *Hist. sacramentaria* Tig. 1602. t. II. p. 257-59.

3 *Defensio ad Rich. Smythæi, Angli, theologiæ olim professoris, duos libellos de cœlibatu sacerdotum et votis monasticis. Bas. ap. Pet. Pernam.* 1559. In-8°.

contre Smith, mais en général contre tout ce qui pourrait être dit en faveur des deux matières en question.

Nous avons déjà parlé du dialogue qu'il fit contre l'ubiquité que Brentius avait enseignée dans deux de ses traités[1]. La réponse qu'il voulut opposer au nouveau pamphlet de Brentius ne fut pas terminée, car la mort l'enleva au milieu de son travail.

Après sa mort, ses amis trouvèrent chez lui plusieurs manuscrits en partie inachevés; ils les mirent en ordre et les firent successivement imprimer. Ce sont encore des commentaires sur plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, qu'il avait expliqués dans ses cours, soit à Strasbourg, soit à Zurich. C'est ainsi que Simler publia ses commentaires sur *les Livres de Samuël*[2]; Jean Wolf, ce qu'il avait laissé sur les *Livres des Rois*[3]; Louis Lavater, ses travaux sur les quarante-deux premiers chapitres de la *Genèse*[4]; et Rod. Stucki, ceux sur les *Lamentations*[5]. Ses notes sur l'*Éthique* d'Aristote, qu'il avait commencé à rédiger à Strasbourg, ne vont que jusqu'au troisième livre, et contiennent une comparaison des doctrines chrétiennes avec celles du philosophe grec[6]. Il paraît qu'il avait quelque répugnance à publier ce qu'il écrivait, et qu'il ne le faisait chaque fois que sur les instances réitérées de ses amis, car nous lisons dans une lettre de Calvin, dans laquelle il le presse de faire paraître ses commentaires sur la Genèse et sur les prophètes: « *Cur non hic es, ut tibi de manibus extorqueatur, quæ nimis diu premis*[7]*?* »

Si l'on veut étudier systématiquement toute la doctrine de Martyr, il faut prendre le livre intitulé: *Loci communes, D. P. Martyris Vermilii, ex variis ipsius scriptis in unum librum collecti et in IV classes distributi*[8].

1 *Dialogus de utrâque Christi naturâ*. *Tig.* 1561. in-8°. Trad. en franç. par *Claude de Kerquifinen*. Lyon 1565. in-4°.

2 *Tig.* 1534. in-fol.

3 *Comment. in primum librum Melachim et posterioris prima XI capita. Tig* 1566. in-fol.

4 *Comment. in Genesin, additis locis theologicis. Tig.* 1572. in-fol.

5 *Comment. in Threnos. Tig.* 1629. in-4°.

6 *Comment. in primum, secundum et initium tertii libri ethicorum Aristotelis. Tig.* 1563. in-4°.

7 Calv. Martyri. *Gen.* 22 mai 1558. Calv. *Epist.* p. 206. — Niceron, p. 234, cite encore de lui: *Preces ex Psalmis Davidis desumptæ. Tig.* 1566. in-8°. Elles furent traduites en anglais par *Ch. Glenham*, et en français, in-16, à Lyon, sous le titre de *Prières chrétiennes.*

8 *Londini, ex typogr. Joh. Kyngstoni.* 1576. in-fol.

Dans ce volume, de plus de 1100 pages, Robert Masson, pasteur français à Londres, a réuni tout ce qu'il y a de plus important dans les différens ouvrages de P. Martyr; il l'arrangea d'après un plan très-régulier et l'enrichit de notes. Dans son ***Épître dédicatoire au chevalier Antoine Cok*** (Londres, fév. 1576), il dit entre autres: « J'ai entrepris ce travail avec d'autant plus de plaisir, que je savais que Martyr lui-même avait eu cette idée; car j'ai appris cela de mon ami le pasteur Gravella; celui-ci m'a dit qu'un jour on demanda à Martyr pourquoi il ne publiait pas un volume de *loci communes*, vu que cela serait très-utile à l'Église, et que là-dessus il répondit que c'était son projet, et que dès qu'il aurait assez de loisir, il tâcherait de l'exécuter. » Rod. Walther fit, en 1580, une deuxième édition de ce recueil, et y ajouta quelques discours et traités de Martyr, plusieurs épîtres théologiques, et près de soixante de ses lettres familières; il y joignit aussi le discours de Simler sur la vie de Martyr. L'édition de 1587 est préférable aux deux qui viennent d'être citées; c'est celle dont nous nous sommes servi [1]. La plus complète est celle qui parut à Heidelberg, en 1603 [2].

Toutes les questions théologiques qui jamais furent l'objet d'une discussion sont traitées dans ce livre; la dogmatique et la morale y sont développées avec la plus grande étendue, comme c'était la coutume dans ces sortes d'encyclopédies du moyen âge. Les quatre classes sont divisées en 70 chapitres, et chaque chapitre en plusieurs paragraphes. Voici la marche que Martyr suit dans son exposition (car comme l'ouvrage ne se compose que d'extraits de ses commentaires, on peut aisément dire qu'il est de lui): Il établit sa doctrine avec clarté et précision; il cite comme principales sources les Saints-Livres; seulement il a le défaut de s'attacher trop strictement à la lettre écrite; il accorde une grande autorité aux Pères, et croyait rendre un service à son Église, en appuyant chaque dogme de passages que sa vaste érudition leur empruntait; mais il était loin de se fier exclusivement aux anciens docteurs, car il disait lui-même qu'il fallait toujours les corriger d'après le sens de l'Écriture. Saint Augustin est celui qu'il vénère le plus; il n'ose presque jamais le contredire. Pour prouver les vérités qu'il énonce, il se sert souvent d'exemples tirés de l'histoire profane ou de cita-

[1] *Tig. in officinà Froschovianà.* in-fol.

[2] *Ap. Joh. Lancellotti, impensis Andr. Cambieri.* In-fol. — Il y a encore d'autres éditions des *loci communes*, en 3 vol., contenant aussi les différens traités de M. sur la cène, sa défense contre Smith, ses prières des psaumes, etc. Basil. 1580. Genève 1624. In-fol.

tons des auteurs classiques. Il compare les doctrines catholique et réformée, afin de démontrer les avantages de cette dernière; il combat les sectes dangereuses, comme celle des Libertins, des Anabaptistes, etc. Les termes qu'il emploie sont précis et ne peuvent jamais être entendus de plusieurs manières; il n'avait pour rien une aversion plus décidée que pour l'obscurité et l'équivoque; c'était là la seule chose qu'il eût trouvée à blâmer en Bucer. Quelquefois il est long et diffus à cause de l'abondance de ses matières; cependant, on le lit avec intérêt, parce qu'il attire déjà par son style clair, éloquent, animé, plein d'images.

Une chose qui pourrait nous sembler étrange, c'est que cet homme distingué, qui n'était aveuglé par aucun esprit de parti, s'était voué à la défense de quelques dogmes que l'on devrait rejeter dès qu'on y réfléchit sérieusement. Mais est-il pour cela moins digne de notre vénération? Et d'ailleurs, ces dogmes découlaient si nécessairement du principe fondamental établi par les réformateurs, qu'il était impossible de ne pas les admettre sans tomber en contradiction avec soi-même. Cela est surtout le cas pour la prédestination. Si, par des motifs de morale et par respect pour la dignité humaine, nous repoussons cette doctrine fataliste, à laquelle on ne peut certes pas refuser une sorte de terrible majesté, nous ne sommes pas plus avancés que nos pères dans la solution du problème. Celui-ci existe encore toujours avec ses profonds et inconcevables mystères, que l'homme ne pourra jamais sonder ici-bas. Dès le commencement du monde, l'homme s'est demandé : D'où vient le mal? suis-je libre ? quelle est l'influence que les choses extérieures et la divinité ont sur moi ? Ces questions sont éternelles; long-temps encore on se perdra en spéculations pour leur trouver une réponse; cette Sphynx vivra autant que l'humanité, et ce n'est qu'en mourant que nous apprendrons le mot de son énigme. Pourquoi donc faire un reproche aux réformateurs si, pour être conséquens, ils ont nié la libre volonté, et si plusieurs d'entre eux ont même renouvelé l'effrayant dogme de la prédestination?

Martyr, dans sa doctrine, était parti comme tous ceux qui ont combattu l'Église catholique, de la justification par la foi, sans les œuvres. Quand on pousse cette idée à la dernière extrémité, on arrive rigoureusement à la prédestination et au péché originel. Quoique cela répugnât à sa douceur, Martyr admit le péché originel dans toute son inflexible dureté; il déplore le sort des païens

vertueux, dont les actions les plus belles n'étaient pour lui que des péchés moins grossiers; cependant il ajoute que ces *splendida vitia* étaient en quelque sorte conmme une barrière contre la corruption de la nature humaine, afin que toute lumière ne pérît point. D'ailleurs, dit-il, cette doctrine est si obscure, qu'elle ne pourra jamais être expliquée ni justifiée devant les hommes[1]. On voit par là combien un esprit éclairé et charitable est embarrassé quand, enchaîné par la rigueur d'un système, il essaie de défendre certaines doctrines. La même chose arrive à Martyr, lorsqu'il parle du libre arbitre; ici saint Augustin ne lui suffit même plus: il appelle encore à son aide Luther, Mélanchthon, Zwingli et tous les grands théologiens de son temps[2]. L'expression de libre arbitre, dit-il, ne se trouve ni dans l'Écriture ni chez les philosophes anciens; c'est une invention des modernes. Les hommes non régénérés sont libres quant aux mouvemens de leurs corps; mais ils ne le sont pas quant aux choses spirituelles; ils ne peuvent pas croire en Jésus, ni aimer Dieu. Ceux qui sont régénérés par le Saint-Esprit ont seuls la véritable liberté[3]. Toutefois, il déclare qu'il changerait volontiers son opinion sur ce sujet, si on pouvait lui prouver par l'Écriture qu'elle est erronée ou contraire à la morale. La prédestination est pour lui le sage conseil de Dieu, par lequel il a décrété, avant toute éternité, sans aucune espèce d'injustice, d'appeler au salut, à la justification par la foi, et à la gloire par les œuvres, tous ceux qu'il aura aimés en Jésus-Christ, et de ne pas avoir pitié de ceux qu'il aura repoussés. Les péchés ne sont pas les causes de cette réprobation, de même que les bonnes œuvres et la foi ne sont pas les causes de la prédestination au salut, parce qu'elles n'en sont que les effets. Dieu a décrété de donner la foi et les œuvres à ceux qu'il a choisis pour les sauver. Il est très-utile et même nécessaire, écrit-il à Bèze, que le dogme de la prédestination soit conservé intact dans l'Église[4].

Si des sentimens pareils, de la part d'un homme comme Martyr, nous laissent une certaine impression pénible, nous pouvons parler avec plus de satisfaction de ses opinions sur la cène; car dans cette question, il fait preuve d'un esprit plus philosophique et plus rationnel. Il envisage les sacremens comme

[1] *Loc. com.* p. 183, etc.
[2] *Ib.* p. 138. 192.
[3] *Ib. De libero arbitrio locus.* p. 971.
[4] M. Bezæ, *Lausannæ. Argent. Loc. com.* p. 1108.

des gages du pardon des pêchés par Jésus-Christ, et des symboles destinés à ranimer notre foi[1]. L'explication de la cène a été pour lui un sujet de longues études; il s'est constamment efforcé de la rendre aussi simple, aussi claire que possible; il est donc naturel qu'il ait adopté la doctrine de l'Église helvétique, qui ne voyait dans les paroles de consécration que des expressions figurées. Il a combattu les opinions contraires, surtout la transsubstantiation et l'ubiquité, dans presque tous ses écrits, dans les lettres à ses amis, dans ses cours et ses disputes publiques. D'après lui, Jésus-Christ possède les deux natures, réunies dans une seule et même personne, ni confondues ni mélangées, mais ayant conservé chacune toutes ses propriétés. La divinité de Jésus-Christ étant illimitée, est donc présente partout; mais son humanité, qui a des bornes, ne peut pas être universelle, et doit nécessairement occuper une place quelconque[2]. Le corps de Jésus-Christ ne peut donc, en aucune manière, être présent à la cène, pas même *réaliter* ou *substantialiter*; cela est contraire à la raison, à la physique, à la philosophie, et même aux paroles que Jésus-Christ prononça en instituant le sacrement[3]. La proposition: *hoc est corpus meum*, ne doit pas être prise à la lettre; elle est figurée, et il faut l'entendre ainsi: le pain que Jésus-Christ prit en main, *représente, signifie* son corps[4]. On ne mange pas la chair même de Jésus-Christ dans la cène; on en jouit spirituellement, par la foi. Car ce n'est qu'en songeant pendant le sacrement à la mort du Seigneur, et en croyant qu'il l'a soufferte pour nous sauver, que la jouissance de l'eucharistie sera salutaire pour nous. Les symboles extérieurs sont comme des alimens pour l'esprit, si celui-ci est animé par la foi[5]; l'union avec Jésus-Christ s'établit de la même manière que dans le baptême, c'est-à-dire spirituellement[6]. En admettant ce mode de la présence de Jésus-Christ dans la cène, on s'en fait une idée bien plus digne et plus élevée que ceux qui

[1] *Loc. com.* p. 677. — *Conf. de cœnà, exhibita senatui Argent.* 1556. *Loc. com.* p. 1068. „*sacramenta sunt sacrarum rerum signa.*"

[2] *Ib.*

[3] *Contra Gardin.* p. 41.

[4] *Ib.* p. 44. — *Conf. exhib. Arg.*: „*Verba illa à Domino omnino tropice dicta sunt.*"

[5] Martyr Joh. Sturmio. *Tig.* 24 mai 1562. MS. de la Bibl. de Strasb. Cette lettre est imprimée dans les *Loc. com.* p. 1141, et dans Zanchii *Epist.* I. p. 406.

[6] *Epitome defensionis, etc.* Hospin. II. p. 259.

demandent un contact matériel avec son corps, et qui admettent sa présence réelle et corporelle; et comme la jouissance par la foi est la seule utile, cette présence n'est pas même nécessaire[1]. Le corps et le sang de Jésus-Christ sont présens, mais par l'esprit, par la grâce et les autres bienfaits que Dieu nous accorde dans la cène, comme on dit que le soleil nous est présent par la lumière et la chaleur qui nous en viennent[2]. Cependant cette présence spirituelle n'est pas une présence réelle invisible, comme l'Église catholique l'enseigne; Jésus-Christ n'est présent qu'à la foi. Aucune consécration, aucune prière ne peut convertir les symboles en corps et en sang; car il n'y a pas d'autre sacrifice dans la cène qu'un sacrifice d'action de grâces et de prières, offert non-seulement par l'officiant, mais par tous ceux qui prennent part à la communion. Le sacrement n'est qu'un symbole extérieur, pour rappeler aux fidèles le seul vrai sacrifice de Jésus-Christ[3]. Bien que Martyr n'aimât pas les termes scolastiques, il employa dans les disputes d'Oxford et de Poissy le mot *sacramentaliter*, pour indiquer la manière dont le corps et le sang de Jésus-Christ sont unis au pain et au vin de la cène.

Sa doctrine ne différait que très-peu de celle de Bucer, qui seulement se servait d'expressions plus vagues, croyant que par-là il pourrait accorder les différentes opinions. Après la dispute d'Oxford, Martyr écrivit à Bucer pour lui communiquer les thèses qu'il avait soutenues, et pour lui demander son avis; il ajouta : « *Unum tantum superest, quo forte offenderis, me asserere, non convenire corpori Christi, ut, quantumvis glorificatum, sit in multis locis; sed, ut vides, scriptura non mihi hoc significat credendum; ratio corporis humani reclamat, et Patres affirmant, nulli creaturæ, Deo excepto, concedi; neque ulla inde major utilitas ad nos pervenit. Sacramentis, uti videbis, tribuo quantum possum per verbum Dei, unde mihi persuadeo, vel æquo animo te laturum esse, quæ disputando protuli, vel quæ judicaveris me debere corrigere non taciturum*[3]. » Ses thèses furent les suivantes: 1° *In sacramento Eucharistiæ non est panis et vini transsubstantiatio in corpus et sanguis Christi;* 2° *corpus et sanguis Christi non est*

[1] *Contra Gardin.* p. 57. 89. — Mart. Sturmio. — *Confess. exhib. Argent. l. c.*

[2] Mart. Sturmio.

[3] *Epitome defens.* Hospin, *l. c.*

[4] Martyr Bucero, *Oxonii* 15 jun. 1549. MS. de la Bibl. de Strasb.

carnaliter aut corporaliter in pane et vino; nec, ut alii dicunt sub speciebus panis et vini, 3° *corpus et sanguis Christi uniuntur pani et vino sacramentaliter.* Bucer les approuva, et répondit à Martyr que l'idée d'une présence locale quelconque était loin de son esprit; il aurait donc désiré qu'il eût rédigé sa seconde proposition de cette manière: *Corpus non continetur localiter in pane et vino, nec iis affixum aut adjunctum est ullà mundi ratione,* et qu'il eût ajouté à la troisième: *ita ut credentibus Christus hic vere exhibeatur, fide tamen, nullo vel sensu, vel ratione hujus seculi, intuendus*[1]. On voit donc qu'ils étaient à peu près d'accord sur ce point.

Quant aux autres dogmes, Martyr partageait les opinions de son Église. Si, sous plusieurs rapports, nous ne sommes plus aujourd'hui de son avis, il n'en est pas moins respectable pour nous, car nous jugeons les hommes, moins d'après leurs opinions qui peuvent se modifier avec le temps, que d'après leurs actions qui sont toujours soumises à la même loi morale.

Il nous semble que ce que nous avons dit jusqu'à présent doit suffire pour inspirer à nos lecteurs de l'amour et de l'estime pour Martyr Vermigli. Si l'on nous demandait encore quel a été son caractère, nous pourrions renvoyer à l'histoire de sa vie; cependant nous ajouterons quelques traits pour achever de le peindre.

Sa douceur, qui faisait les délices de tous ceux qui le connaissaient, et sa modération qui surpassait celle de tous les réformateurs, ont été appréciées et louées par tous les auteurs qui ont parlé de lui. Si parfois il s'est exprimé avec une dureté qui nous étonne, il ne l'a fait qu'à contre-cœur, et pour obéir à la rigueur de ses dogmes. C'est sous le joug de son système, que cet homme si charitable et si aimant, a sans doute écrit les étranges lignes sur Servet, que nous lisons dans sa lettre aux protestans polonais: « *De Serveto hispano, quid aliud dicam non habeo, nisi eum fuisse genuinum Diaboli filium, cujus pestifera et detestanda doctrina, undique profliganda est, neque magistratus qui de illo supplicium extremum sumpsit accusandus est, cum emendationis nulla indicia in illo possent deprehendi, illiusque blasphemiæ omnino intolerabiles essent*[2]. » Ces expressions impitoyables nous af-

[1] Bucerus Martyri, *Cantuariæ.* 20 jun. 1549. MS. *Ib.*

[2] *Dominis Polonis Evangelium profitentibus et ecclesiarum ministris.* Arg. 14. febr. 1556. *Loc. com.* p. 1109.

fligent; mais nous nous réconcilions avec Martyr, quand nous songeons à tous les efforts qu'il a faits pour accorder les communions dissidentes, et pour ramener les esprits à la paix de l'Évangile. Il s'écrie dans une autre de ses lettres : « Y a-t-il une chose plus douce que la fraternelle union dans l'Église [1] ! » Il vénérait tous ceux qui comme lui avaient les discordes en horreur, et entre tous le doux Mélanchthon [2]. Tout le monde le chérissait pour sa candeur, sa piété, l'affabilité de ses manières; dès son enfance il avait montré les germes de ces vertus, dont l'éclat était relevé par une modestie peu commune. Aucune ambition ne trouvait place en son âme, aucun désir de briller dans le monde dont il évitait le bruit. Son équité, son impartialité découlaient de sa modestie, et étaient égales à sa science variée et profonde. Les injures de ses ennemis n'avaient que peu d'effet sur lui; il cédait volontiers à leurs exigences, quand il voyait, qu'en changeant un mot, il pouvait les satisfaire, ou quand il s'agissait de matières peu importantes. Sa place n'était pas au milieu d'hommes superstitieux et turbulens; ceux-là avaient besoin d'un Luther, d'un Calvin, d'un Farel; à la tête d'une Église paisible, instruite, animée de charité, il aurait peut-être fait plus de bien encore qu'il n'en a pu faire dans sa vie toujours errante. S'il n'a pas eu cette énergie qui remue et gouverne les masses, il était loin pourtant de trahir la vérité, pour se procurer quelque avantage terrestre; ses voyages continuels le prouvent suffisamment. Quand les circonstances le demandaient, il savait être ferme et intrépide, comme on l'a vu à Oxford et à Strasbourg. La réformation de l'Église était le but de sa vie, et le suprême objet de ses vœux. Il se réjouissait à la nouvelle de chaque succès de l'Évangile en Europe; il suivait avec inquiétude sa marche chez les différens peuples, et entretenait à ce sujet une vaste correspondance en Angleterre, en Allemagne, en Pologne. Il recherchait l'amitié de tous ceux qui s'étaient voués à la propagation de la nouvelle doctrine, et il était lui-même singulièrement vénéré d'eux. Calvin surtout le regardait comme un des plus grands esprits de son temps; ayant été consulté un jour par Galeazzo Carraccioli sur une affaire douteuse, et ne sachant lui-même ce qu'il devait en penser, il lui conseilla de de-

[1] M. Bezæ. *Tig.* 25 nov. 1561. *Loc. com.* 1144.

[2] M. Melanchthoni, *Wormatiæ. Tig.* 20 oct. 1557. *Loc. com.* 1120. — M. Calvino. 29 aug. 1557. *ib.* 1119.

mander l'avis de Pierre Martyr[1]. Ses malheureux compatriotes étaient, pendant toute sa vie, l'objet de sa plus vive sollicitude; il les ranimait et les consolait par des lettres pleines de nobles sentimens. Des troubles ayant une fois éclaté dans l'Église italienne de Genève, il écrivit aussitôt à Calvin pour en savoir la cause, et ajouta que cette nouvelle l'avait tellement affligé, que son âme n'a pas eu de repos ni jour ni nuit[2]. Nous avons vu que plusieurs fois les réfugiés italiens, qui l'aimaient comme leur père, l'ont instamment prié de se mettre à leur tête. Et ce n'étaient pas seulement les hommes de sa nation qui l'entouraient de leur respect; dans toute l'Europe son nom était en honneur, et les personnages les plus éminens étaient glorieux de pouvoir se dire ses amis. Ceux de ses adversaires qui l'attaquaient loyalement sur le terrain des opinions, ont admiré la pureté de ses mœurs et ses talens extraordinaires. Sa patrie, qui se plairait à le compter parmi ses grands hommes s'il n'était hérétique, a rendu hommage à ses mérites, par un de ses principaux écrivains, qui dit de lui : « P. Martyr a été un de leurs plus savans docteurs, doué d'une vaste érudition, loin de l'arrogance et de la fougue de Luther, versé dans la connaissance des Pères et des Écritures-Saintes, et en général un homme, dans lequel il n'y aurait eu qu'une seule chose à désirer, c'est-à-dire d'avoir entrepris la défense d'une meilleure cause[3]. » Nous rapprocherons de ce jugement de l'historien catholique, celui qu'un autre de ses compatriotes a porté de lui; il est vrai qu'il a été écrit peu de jours après sa mort, et sous l'impression d'une grande douleur; mais nous sommes persuadé qu'il n'y aura personne qui n'y donne son entier assentiment: « Où sur la terre pourrait-on trouver quelqu'un qui ressemble à Martyr? Beaucoup peuvent avoir son activité, son zèle, sa franchise, son cœur plein d'amour; mais où est celui qui aurait tant de science et d'érudition, tant de prudence dans les conseils, tant de douceur dans les mœurs, tant de patience à supporter les injures[4]? » Oui, certes, les universités d'Oxford et de Zurich pouvaient regarder comme une de leurs plus grandes gloires d'avoir possédé Martyr[5]; mais ce n'est pas à elles,

1 *Vie de Galeas Caracciol.* p. 146.

2 Mart. Calvino. *Tig.* 11 jul. 1558. *Loc. com.* 1120.

3 Tiraboschi, *Storia della letterat. ital.* t. VII. p. 360.

4 Zanchius Bullingero. *Arg.* dec. 1562. Zanchii *Epist.* II. p. 18.

5 Joh. Fox *Commentarii rerum in ecclesia gestarum, etc.* lib. I. Argent. 1554. in-8° *Opistographia ad Oxonienses.* p. 211. — Wolfg. Haller Zanchio. *Tig.* 18 dec. 1562. Zanchii *Epist.* II. 44.

seulement qu'il appartient; il est un des plus dignes fils de toute l'Église protestante, et un des modèles les plus accomplis qu'elle puisse offrir à notre imitation.

FIN.

THÈSES.

I.

Il est impossible de dire quelque chose de certain sur les auteurs de la plupart des livres de l'Ancien-Testament.

II.

Le passage, Ire épître de saint Jean, chap. V, v. 7, est une interpolation.

III.

Une histoire qui serait encore à faire, ce serait celle de l'influence des idées religieuses sur la moralité des différens peuples.

IV.

La scolastique a été l'emploi de la philosophie comme simple forme, au service et sous l'autorité de l'Église. Elle a eu trois époques: 1° soumission entière de la philosophie à la théologie, depuis le neuvième siècle; 2° alliance des deux sciences, depuis le douzième; 3° commencement d'une séparation, depuis es premières années du quatorzième siècle.

V.

Le nom de *Baffomet*, dans le procès des Templiers, n'appartient à aucune idole gnostique; il signifie Mahomet, et se rapporte à de faux bruits répandus dans le peuple.

VI.

La peine de mort est contraire au droit naturel et à la morale évangélique.